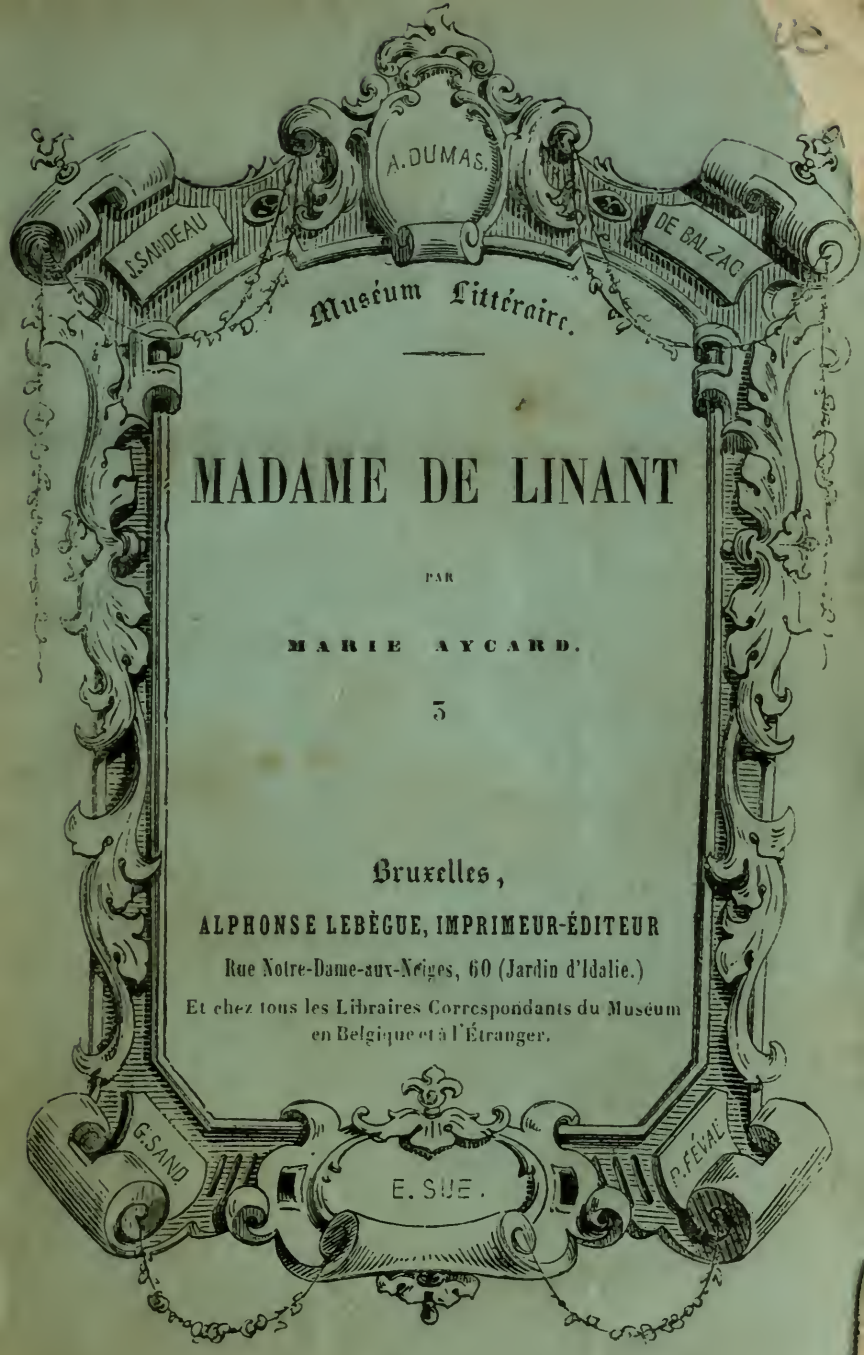

MADAME DE LINANT

PAR

MARIE AYCARD.

5

Bruxelles,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60 (Jardin d'Idalie.)

Et chez tous les Libraires Correspondants du Muséum en Belgique et à l'Étranger.

Lebegue
004c
Sablé

MADAME DE LINANT.

Mme DE LINANT

PAR

MARIE AYCARD.

3

BRUXELLES,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60, (jardin d'Idalie, 1.)

1853

MADAME DE LINANT.

Son enfance avait été comprimée par la dureté de son père et l'égoïsme de M. Ernest son frère; maintenant qu'elle était libre et placée de façon à tendre avec sûreté ses filets, elle ne faisait pas un pas, ne se permettait pas un mouvement, ne disait pas une parole qui, par un détour calculé, ne dût la conduire à son but. Douce, l'œil bleu, la chevelure blonde, le teint transparent, la figure naïve, et, au total, pleine de charme et de séduction, elle attendait... elle attendait surtout M. le préfet, qui ne pouvait manquer de se présenter chez elle, et qui y vint en

effet, après avoir reçu deux ou trois visites de M. d'Herbois. Charlotte était sous les armes : l'œil voilé par un nuage de tristesse, les boucles de ses cheveux à demi déroulées, mais le visage frais, et sur deux lèvres de corail, un sourire mélancolique. Elle était seule lorsque le préfet se présenta chez elle; aussi, quelques larmes s'échappèrent de ses yeux, et ce fut avec un petit mouvement nerveux qu'elle serra la main d'Anatole.

— Vous ne m'avez pas oubliée, monsieur? lui dit-elle. — C'eût été pour moi une chose impossible, madame, et j'ai passé par des épreuves qui m'auraient rappelé votre souvenir si j'avais été capable de m'en détacher. — Ainsi donc, vous voilà le mari de madame Norbert? — Oui, Charlotte, tel est le nom dont nous avons couvert un fait devenu indispensable à l'un et à l'autre, mais vous voyez que nous sommes animés d'un seul désir, celui de rester étrangers l'un à l'autre, et nous en avons pris le moyen : madame de Linant est toujours veuve, et moi je suis toujours garçon. — Et vous croyez que Juliette vivra toujours éloignée de vous? — Je l'espère, et c'est son unique vœu. — Savez-vous que, si elle venait à Rodez, je n'aurais de refuge que ma terre d'Herbois? — Où vous me permettriez d'aller vous faire ma cour?

Ainsi la glace était rompue, et madame d'Herbois avait reconquis sur son ancien adorateur sa première influence. Quelle similitude dans leur position! La première, forcée par son père à épouser un homme qu'elle n'aimait pas; le second, réduit à donner son nom à une femme qu'il haïssait. Et le hasard, qui paraît aveugle et qui cependant entraîne l'une vers l'autre deux âmes faites pour s'entendre, le hasard les réunissait dans un lieu éloigné de celui où elles s'étaient connues et aimées, les transportait dans un monde nouveau, comme pour réunir ce qu'une femme méchante et vindicative avait séparé.

C'était M. de Linant qui faisait cette dernière réflexion; madame d'Herbois glissa quelques mots hypocrites en faveur de Juliette, et fit observer, en baissant les yeux, que

les faveurs du hasard étaient loin d'être complètes, puisqu'ils étaient tous deux rivés à une chaîne qu'ils ne pouvaient pas rompre.

Juliette n'avait à Paris rien qui pût la distraire des idées douloureuses qui l'absorbaient; elle sentait parfaitement que si son mariage la relevait des calomnies qui avaient couru sur son compte, elle devait achever de reconquérir sa réputation par l'austérité de sa vie, ou du moins par une attention exacte à mesurer toutes ses actions et toutes ses démarches, et elle s'y résolut facilement; mais son nouvel état lui imposait certaines obligations pénibles à remplir; ainsi madame C*** lui fit entendre qu'il était nécessaire de voir madame de Linant la mère, et de la prévenir par une visite. A cette proposition, Juliette se récria et déclara que jamais elle ne se réduirait à une pareille démarche.

— Vous voulez donc, Juliette, lui dit froidement madame C***, perdre tout le fruit du sacrifice que vous vous êtes imposé? Que dira-t-on dans le monde si la bru vit mal avec la belle-mère, surtout votre mari absent? Je ne vous demande pas de vivre dans l'intimité de madame de Linant, il faut seulement que le public puisse croire que vous êtes bien avec elle et qu'elle est heureuse de ce mariage.

Juliette obéit; elle se transporta chez madame de Linant, mais la violence de son caractère l'emporta sur son intérêt et sur sa résolution.

— Madame, vous savez le malheur auquel le sort m'a réduite? — Malheur partagé, s'empressa de dire madame de Linant. — Sans doute, madame, reprit Juliette avec fierté, et quand j'ai dit le sort, je me suis mal exprimée, j'ai voulu dire votre fils... votre fils qui m'a calomniée et qui m'a forcée à un parti pour lequel j'avais autant d'éloignement que vous.

La voix de Juliette s'altéra sensiblement en parlant ainsi, et, comme cette plainte était juste, madame de Linant se crut obligée de s'expliquer. — Juliette, dit-elle,

vous avez raison; mon fils vous a calomniée, et moi-même j'ai contribué à répandre ces calomnies, mais c'est quand je croyais ne répéter que des choses vraies; j'ai péché contre la charité seulement.

— Seulement, dit Juliette avec amertume.

Madame de Linant baissa les yeux.

— J'aurais voulu, reprit-elle, que vous eussiez pu voir comme je vous ai défendue lorsqu'on vous a si vivement offensée chez le ministre de l'intérieur. Vous comprendriez, Juliette, que, sans vous aimer, je suis du moins incapable de mentir pour vous nuire. — Il paraît, madame, répondit Juliette, que, sans nous aimer, nous sommes condamnées à en faire le semblant; encore une fois, c'est vous, c'est votre fils, qui me forcez à cette feinte, et c'est ce mensonge qui m'amène. — Je sais bien que votre présence chez moi n'est qu'un calcul, dit madame de Linant. — Méritez-vous qu'il en soit autrement, madame? répondit hardiment Juliette; oui, c'est un calcul, madame; ma voiture arrêtée à votre porte est une concession que je fais à l'opinion publique; mais tout cela ne vient pas de moi; sans les conseils bienveillants et judicieux de madame C***, je ne serais pas ici. Je ne demande ni votre bienveillance, ni votre amitié; j'agis pour moi, c'est à vous de voir ce que vous voudrez faire pour votre fils. — Parlez, madame.

Juliette continua.

— Je crois qu'il est nécessaire, si vous voulez que M. de Linant conserve le poste qu'il occupe, que vous me fassiez l'honneur de vous présenter chez moi et que vous paraissiez, avec moi, aux soirées de M. le ministre... Vous mettrez au pied de la croix ce désagrément, madame, et il vous en sera tenu compte dans l'autre monde, et probablement dans celui-ci. — Je ne désire rien dans ce monde, madame, dit la dévote. — Vous désirez la fortune et l'élévation de monsieur votre fils, madame. — Cela est vrai, répondit madame de Linant. — Vous ferez donc ce que je vous demande pour vous-même, madame, et en

expiation des torts que votre fils et vous avez eus envers moi.

Juliette affecta alors de parler de choses indifférentes, puis elle se leva et termina sa visite.

Quand madame de Linant fut seule, elle se livra à ses réflexions.

— Cette femme est venue *par ordre*, se dit-elle; elle ne l'a point caché, et j'aime encore mieux sa franchise que les mensonges transparents dont une autre se fût servie avec moi. Eh bien! puisque maintenant la voilà plus que mon prochain, puisque la voilà ma bru, tâchons de refréner notre cœur, tâchons de ne la point haïr.

Mais il y a des haines d'intérêt, il y a des aversions féminines, que ni la raison, ni le devoir, ni la religion même ne sauraient diminuer. Madame de Linant, qui se reprochait toujours son faible pour les biens de ce monde, n'avait qu'un attachement terrestre auquel elle s'abandonnait tout entière, celui qu'elle ressentait pour son fils, et elle ne tâchait pas de restreindre son amour maternel. Anatole était pour elle la vivante image de M. de Linant le père, c'était son seul orgueil et sa seule joie, et Juliette avait rempli d'amertume la vie d'Anatole; elle lui avait enlevé mademoiselle Charlotte de Meyran, et lui avait suscité une affaire qui pouvait le perdre. Enfin, par une combinaison de circonstances toutes fâcheuses, elle l'avait épousé, malgré lui et malgré elle-même, il est vrai; mais de ce mariage il ne pouvait résulter pour Anatole qu'une vie malheureuse.

Et si madame de Linant, la mère, plongeait ses regards dans l'avenir, elle prévoyait de nouveaux malheurs, faciles, hélas! à prédire. Anatole était jeune; séparé de sa femme, il formerait peut-être une liaison qui compromettrait sa position, son salut, et qui certainement l'éloignerait de sa mère. Une autre chose était à craindre, c'est que ce mariage, formé seulement dans un intérêt de réputation, ne se rompît, et qu'alors les deux époux, si mal assortis, ne recourussent à un divorce, ce qui aurait blessé

tous les sentiments religieux de madame de Linant. Juliette, aux yeux de madame de Linant, et elle raisonnait avec assez de justesse, était éprise de M. Ernest de Meyran, et elle chercherait tous les moyens de s'en rapprocher et de l'épouser un jour; Anatole, de son côté, se lasserait de son célibat, et une fois qu'il aurait trouvé une femme à sa convenance, il aurait recours au divorce. C'était Juliette qui apportait dans sa famille tous ces troubles, tous ces ferments de haine et de division. Comment ne pas la haïr? Comment la voir sans songer à cet avenir douloureux? Cependant l'intérêt de son fils et la nécessité de ne pas afficher des sentiments hostiles la décidèrent à se présenter au ministère; elle fut bien reçue par madame C***, mais un incident nouveau vint bientôt l'occuper et lui donner de nouvelles craintes. Le ministre la prit à part.

— Madame, lui dit-il, avez-vous fait un voyage en Italie? — Jamais, monseigneur. — Connaissez-vous les mœurs de ce pays? — Très-mal, monseigneur. — Je veux parler de ses mœurs privées, de ses mœurs intimes. — Je les ignore complétement. — Voici ce qui se passe en Italie, à Naples, à Florence, à Milan, à Rome même. Il y est de très-mauvais goût de vivre avec sa femme; quand monsieur est à droite, vous êtes sûr de rencontrer madame à gauche. Les femmes ont des sigisbées, tout un cortége de gens qui prennent sans façon la place du mari, et vous sentez tout ce qu'ont à perdre les mœurs dans un arrangement pareil? — Oui, monseigneur. — L'empereur, continua le ministre, change tout cela; il exige que la femme et le mari se rapprochent, vivent ensemble, et chassent de leur maison la cohue étrangère qui la souille. — L'empereur, dit madame de Linant, rend un grand service à l'honnêteté publique. — C'est une tâche difficile, poursuivit le ministre, et voici comment on y est parvenu. La plus grande dame d'Italie n'est pas reçue chez une autorité française si elle n'y vient avec son mari. L'empereur aime les bons ménages, il veut que ses fonctionnaires soient mariés et vivent bien avec leurs femmes...

Vous comprenez, madame? — Pas parfaitement, monseigneur. — Madame de Linant doit aller rejoindre son mari à Rodez. — M. le ministre, répondit la mère du préfet de l'Aveyron, ce n'est pas moi qui ai marié mon fils à madame Norbert; c'est vous, c'est madame C***, ce sont les époux eux-mêmes qui se sont liés pour se soustraire à la position qu'ils s'étaient faite. Moi, j'ai été complétement étrangère à tout cela; j'ai même refusé d'assister à la cérémonie civile ainsi qu'à la cérémonie religieuse... — Madame, dit sévèrement le ministre, avez-vous regret de vous être alliée avec ma parente? — Monseigneur, reprit tranquillement madame de Linant, le mariage de mademoiselle de Pontis avec mon fils Anatole était arrêté entre mon frère M. de Bussière et moi, lorsqu'un événement fortuit l'a rompu. Les deux jeunes gens se sont querellés, et à l'amour a succédé chez eux une haine violente. — Je sais cela, madame. — Vous voyez donc bien, monseigneur, que je n'ai pas toujours rejeté l'alliance de votre parente; loin de là, j'ai compris la perte que faisait alors mon fils; mais je crois qu'il n'a point eu tort et que la violence de votre parente a tout fait. Vous savez où les a conduits depuis leur animosité mutuelle, et sous quels auspices ils se sont unis. Quelle mère aurait vu de bon œil un pareil mariage?

Le ministre tendit la main à madame de Linant.

— Vous avez raison, madame, lui dit-il; ne nous irritons pas entre nous, comme ils se sont irrités eux-mêmes; ils ont été tous les deux coupables : ne recherchons pas lequel des deux l'a été le premier. J'étais à cette malheureuse cérémonie, ajouta M. C***, la nuit, au milieu de l'orage, un accident est venu augmenter la confusion de ce moment; on eût dit que Juliette se mariait à l'autel des Furies... — Et mon fils, monsieur? — C'est votre fils qui a provoqué ce moyen de réhabilitation, et je lui en sais gré; c'était le seul qui pût réparer le mal qu'il avait fait et qu'on lui avait fait. Mais, nous, madame, nous avons des devoirs à remplir; il nous faut mainte-

nant prêcher la concorde et la paix. Vous allez préparer monsieur votre fils à recevoir sa femme; l'empereur exige que les deux époux vivent l'un auprès de l'autre, et que madame de Linant, votre belle-fille, fasse les honneurs de la préfecture à Rodez. — J'écrirai, monseigneur. — Un moment : s'il ne s'agissait que d'une lettre officielle je n'aurais pas recours à vous, madame; je désire que vous engagiez votre fils à agir en galant homme, et à chercher de bonne foi à ramener sa femme à lui. — C'est impossible, monseigneur. — Toutes les choses qui sont conformes à la raison, à la morale, à l'honnêteté, sont possibles. Les deux époux se haïssent, mais ils ne se méprisent pas; ils sont tous deux pourvus d'assez de bon sens pour comprendre l'intérêt qu'ils ont à s'unir. L'intérêt joint au devoir agit plus que vous ne le croyez, madame, chez les personnes raisonnables. Et qui sait ce qui peut avenir pour M. et madame de Linant de l'obligation de se voir tous les jours, et la nécessité de feindre, devant le public, des sentiments qu'ils n'ont pas? — J'obéirai, monseigneur, dit madame de Linant.

La grande difficulté n'était pas d'engager la mère d'Anatole à écrire, mais de décider Juliette à partir pour Rodez. Ce fut madame C*** qui se chargea de cette mission. Juliette refusa d'abord, et déclara qu'elle irait se cacher au fond de l'Inde, ou demander l'hospitalité à quelque peuple de sauvages du nouveau monde, plutôt que de prendre ce parti.

— Il faut être logique, ma chère amie, lui répondit madame C***; vous ne vous êtes mariée que pour reconquérir l'estime publique injustement perdue; vous devez vous soumettre à ce qu'elle exige; que deviendrez-vous si elle vous accuse de nouveau, si les commentaires malveillants continuent et s'aggravent? Allez à Rodez; vous y passerez quelques mois et vous reviendrez à Paris, parce que l'air de l'Aveyron sera nécessairement contraire à votre santé.

Juliette fut inflexible : ni la volonté de l'empereur, ni

la prière de madame C*** ne purent la décider à quitter Paris.

Elle reçut alors une lettre de M. de Linant.

Anatole ne désirait nullement avoir sa femme auprès de lui; mais il était plus ambitieux qu'elle, et il voulait conserver sa préfecture.

« Madame, écrivait-il à sa femme, je vous prie de croire que je ne suis pour rien dans l'ordre qui vous est donné de venir me joindre à Rodez. Mon désir le plus ardent est que vous suiviez en tout votre volonté, et je suis fâché de voir qu'on y fait violence. Je vous prie néanmoins de venir puisque le maître l'ordonne, et qu'un refus compromettrait notre existence à tous deux.

» Il y a, dans la vie des gens comme nous, des détails privés dans lesquels un souverain, quelque absolu qu'il soit, n'entre jamais, et votre fortune vous permet de vivre partout à votre fantaisie. L'hôtel de la préfecture à Rodez est très-vaste, quatre ou cinq ménages pourraient y vivre au besoin. Vous aurez vos appartements qui seront très-éloignés du mien, vos gens, votre équipage; il est vrai que vous ferez les honneurs de ma table et de mon salon, les jours de cérémonie : mais ces jours sont rares, et nous en diminuerons encore le nombre, si cela vous convient. Ainsi, madame, si, comme cela paraît indispensable, vous venez et vous passez deux ou trois mois à Rodez, vous ne serez réduite à me voir qu'une ou deux tout au plus, et cela officiellement en présence de quarante personnes.

» Ma mère aura l'honneur de se présenter chez vous et vous priera de vouloir bien venir à Rodez; elle sait que vous êtes une femme de trop d'esprit pour ne pas céder à ses prières. »

Juliette partit, et, pour surcroît de chagrin, elle ne put pas emmener Claudine; Varennes tenait à garder sa femme auprès de lui.

Le suicide.

Les lecteurs qui ont bien voulu suivre les événements que nous venons de raconter ici se rappellent, sans doute, que madame C***, désolée de voir Juliette témoigner à M. Ernest de Meyran plus d'estime et d'affection qu'il n'en méritait, s'était imposé la tâche difficile de faire suivre ce jeune homme et d'apprendre, enfin, la raison de l'invincible sommeil qui s'emparait de M. Ernest lorsqu'il était assis devant son bureau. Une femme du monde comme madame C*** comprenait très-bien tout ce que des dossiers ont de fastidieux et de somnifère, mais un sommeil quotidien a une raison cachée; s'il en était autrement, tous les ministres seraient plongés, de onze heures à trois, dans un repos léthargique, ce qui n'est pas.

Les rapports arrivèrent au moment où ils n'étaient plus nécessaires, c'est-à-dire le lendemain du mariage de Juliette; ils étaient parfaitement inutiles, et madame C*** les jeta au feu. Quand un inspecteur de police fait un rapport pour la femme d'un ministre, il a soin d'en avoir un double qu'il envoie au ministre lui-même: c'est la règle. M. C*** ne jetait pas au feu les rapports de police, il les lisait, et ici les faits étaient tels que M. Ernest dut être rayé sur-le-champ de la liste des employés du ministère; il l'ignorait encore le jour où il accompagna madame de Renoncourt à Tivoli, et néanmoins, ce soir-là même, le sort lui réservait des infortunes plus grandes encore.

Madame de Renoncourt avait dansé la gavotte avec un talent qui, disait-elle, aurait fait envie à madame Gardel; mais elle avait voulu s'étourdir; elle avait dansé, comme on dit, sur un volcan, et à deux heures du matin elle

était revenue chez elle en ayant soin de laisser chez lui M. Ernest, que depuis longtemps elle regardait comme un homme dont l'avenir incertain lui inspirait peu de confiance. Ernest prit sa clef et son rat-de-cave chez le portier, et une fois chez lui, son premier soin fut de courir au buffet, parce qu'il avait dîné légèrement, et que, lorsqu'on a dansé à Tivoli, on a faim à deux heures du matin. Le temps des petits soupers était passé. Dans ses prévisions, la vieille cuisinière Jeannette devait être couchée et endormie depuis longtemps. Jeannette était dans la salle à manger, assise sur une chaise et les bras croisés sur la poitrine; elle était là, ou endormie, ou livrée à des réflexions profondes.

— Jeannette! dit Ernest.

Jeannette leva la tête.

— Ah! monsieur... Eh! non, ce n'est pas monsieur, ce n'est que vous, M. Ernest. — Vous allez, Jeannette, me donner à souper, je meurs de faim. — A souper? il s'agit bien de souper. — Je veux être pendu si je me couche sans manger quelque chose, Jeannette.

Jeannette se leva, alla vers le buffet, et y prit une liasse de papiers qu'elle mit dans les mains de M. Ernest.

— Voilà un souper, dit-elle.

Ernest feuilleta ces papiers.

— Ah! ah! dit-il, je connais ça, c'est du papier timbré. Jeannette, on ne soupe pas avec ça. Ils ont échangé du bon argent contre du mauvais; tu le leur diras, Jeannette. — Regardez, monsieur, regardez, ce n'est pas pour vous. — Et pour qui donc? — C'est pour votre père.

M. Ernest s'assura de la vérité du fait et partit d'un grand éclat de rire. — Ah! ah! dit-il, mon père en est là? Il est logé à la même enseigne que moi? — Lisez, monsieur, dit Jeannette d'un ton plaintif.

M. Ernest feuilleta d'abord tous ces papiers timbrés d'une main légère; mais bientôt, par suite de quelques

réflexions fort naturelles, son front s'assombrit et sa figure prit une expression grave et soucieuse. Il avait, en effet, dans les mains, des protêts, des assignations, des condamnations, des prises de corps pour des sommes considérables; son père était ruiné,et cette ruine entraînait la sienne.

— Il y a longtemps, dit-il, Jeannette, que vous recevez des papiers pareils? — Très-longtemps, monsieur. — Et pourquoi ne m'en avez-vous jamais parlé? — D'abord, monsieur, on ne vous voit guère; vous rentrez quand tout le monde est couché, vous sortez sans prendre souci de personne dans la maison. Ensuite, monsieur, votre père m'a défendu de vous parler de ses affaires. — Et pourquoi m'en parlez-vous maintenant? — Ah! monsieur, aujourd'hui c'est bien différent; il y a deux gardiens dans la maison : un dans la loge du portier... —Il ne m'a rien dit. — Il ne vous aime pas, le portier, monsieur. L'autre dans la chambre de votre père même : cet homme est couché sur son lit. — Et mon père? — Ah! monsieur, voilà le plus terrible, répondit Jeannette; votre père n'est pas rentré.

Nous nous nous dispenserons de rapporter ici les imprécations parricides que fit entendre M. Ernest en apprenant toutes ces désastreuses nouvelles. La maison était la proie de l'huissier; les terres, les contrats, les rentes étaient dissipés, vendus, engagés et hypothéqués au delà de leur valeur; M. de Meyran le père était en fuite, son fils le croyait du moins; c'était une ruine complète.

M. Ernest eut d'abord la pensée d'entrer dans la chambre de son père, de rosser le gardien, de le mettre à la porte, et de se livrer ensuite à un examen minutieux de tous les secrétaires, bureaux et armoires. Il aurait cherché dans tous les coins, fureté dans tous les tiroirs, et peut-être eût-il découvert quelque somme oubliée, quelque billet de banque mis à l'écart. Il s'arrêta cependant, parce que l'affaire aurait eu des suites, et que quelques antécédents fâcheux le forçaient à agir avec prudence; il n'était pas

probable non plus que son père eût rien oublié, et toute recherche aurait été inutile.

— Jeannette, donnez-moi à souper, dit-il. — Je n'ai rien, monsieur, il y a bien longtemps que monsieur votre père ne soupe plus, et moi, je me nourris comme je puis. — Vous avez sans doute du pain? donnez-moi du pain.

Jeannette passa dans la cuisine, d'où elle rapporta la moitié d'un gros pain rassis et quelques lentilles éparses dans un plat brun, restes de son propre dîner. M. Ernest qui, dans la rue du Mont-Thabor, dédaignait les grosses viandes et témoignait une grande horreur pour les légumes communs, mangea ce qui restait du souper de Jeannette avec un appétit vorace et but de l'eau, parce que depuis longtemps la cave de son père était vide, et que Jeannette n'était pas assez riche pour aller chez le marchand de vin.

— Mon Dieu! mon Dieu! que sera devenu monsieur votre père? disait la vieille fille. — Il aura mis cinq ou six cents napoléons dans sa poche, disait M. Ernest, et il aura été à Bruxelles ou à Spa tenter la fortune. — Vous croyez, monsieur? — Ah! continuait Ernest, si j'avais cinq ou six cents napoléons! Mais rien! Et le caissier de l'intérieur qui ne m'avancerait pas une obole sur une lettre de change de mille écus.

L'héritage, qui, deux ans auparavant, avait enrichi M. de Meyran le père, causait sa perte. Quand il était pauvre, son souci journalier était de faire vivre sa famille: le jeu n'était pour lui alors qu'un délassement de l'esprit, que cette portion d'espérance trouvée dans la boîte de Pandore et dont tous les humains ont leur part. Nous avons raconté la manière dont il jouait, s'exposant à une perte limitée, mensuelle ou hebdomadaire, jamais à deux. Il ne faut pas jouer, mais quand on a un vice, c'est là la seule manière prudente de s'y abandonner. Dès que M. de Meyran fut riche, il calcula autrement, il ne songea plus aux besoins de sa maison, qui lui semblait trop minime pour devoir compter dans son budget; il maria sa fille sans dot, éloigna son fils, rompit avec ses amis, et entre

autres avec M. de Bussière, et se livra tout entier à sa passion. Il y a des hommes auxquels la fureur du jeu laisse quelque répit : ils jouent et ils ne sont pas insensibles aux charmes d'une campagne riante et fertile, aux agréments d'une fête à la ville. Ils ont des amis, ils aiment une femme ou un enfant; ils veulent être bien vêtus, bien logés; ils boivent du champagne avec délices et apprécient convenablement le gibier servi à point. M. de Meyran était insensible à tout. Dans les premiers jours de sa nouvelle opulence, il avait acheté quelques meubles, plutôt pour cacher de l'or dans des tiroirs mystérieux, que pour se donner une jouissance; il avait pris quelques domestiques pour acheter ainsi un crédit nécessaire même à un homme riche; mais dès que mademoiselle Charlotte fut devenue madame d'Herbois, M. de Meyran chassa ses domestiques, vendit leurs livrées à peu près neuves, et ne songea plus qu'à des combinaisons infaillibles, qui devaient quadrupler sa fortune. Son avarice devint sordide. Il éloigna d'abord son fils de chez lui, chose très-facile : il fit ensuite ménage avec Jeannette, dînant d'un morceau de lard accommodé avec des légumes, et au besoin d'eau claire et d'un angle aigu de fromage : ce maigre repas se faisait dans la cuisine, sur le coin d'une vieille table; Jeannette y assistait, et succédait à son maître.

Le dîner fini, M. de Meyran qui, été et hiver, portait toujours le même habit, passait dans son cabinet, remplissait ses poches d'or et courait dans le haut de la rue du Bac, par delà ce ruisseau boueux que madame de Staël aurait bien voulu voir quand elle était exilée à Coppet. Là s'ouvrait une porte d'allée qui, par un couloir obscur, conduisait à une maison reculée. M. de Meyran montait au second étage, et il se trouvait au milieu de joueurs singuliers, et dont il était le pareil par la naissance et l'éducation. C'étaient d'anciens émigrés, ou des gens que le Directoire avait enrichis inutilement. On voyait là un chevalier de Malte, deux lieutenants généraux de l'ancien régime; des commandeurs, des vicomtes, des marquis,

tous gens que la révolution avait déplacés, et qui venaient demander au jeu l'oubli du passé et cette animation fébrile qui fait que le temps s'échappe et fuit sans que sa lourdeur soit trop importune. Aucun de ces joueurs n'était riche, et M. de Meyran, arrivant au milieu d'eux muni de sommes considérables, devait nécessairement perdre, sans qu'on employât avec lui aucune manœuvre déloyale, parce qu'une perte modérée arrête toujours un homme pauvre, tandis que l'homme riche se laisse aller au désir de regagner ce qu'il a perdu, et que ce désir le ruine. Il se glissait aussi quelquefois des personnes suspectes dans cette maison de jeu, des chevaliers d'industrie, qui, à l'abri d'un nom d'emprunt, se faufilent partout où il y a un écu à gagner, et se l'approprient le plus adroitement du monde.

M. de Meyran, muni de ses calculs infaillibles, perdit d'abord sa maison de la rue de la Michodière; il renonça alors à ses premières combinaisons, en inventa de nouvelles, qui lui coûtèrent sa belle terre de Normandie, et de calculs en calculs, de combinaisons en combinaisons, il se trouva que dans l'espace de dix-huit mois le jeu avait dévoré tout son héritage.

Il pensa alors, non pas à sa fille, mais à son beau-fils, M. d'Herbois, et lui demanda huit ou dix mille francs, pour faire l'essai d'une nouvelle espèce d'engrais, dont il ne manquerait pas de lui livrer le secret, après expérience faite. M. de Meyran avait cru prendre son beau-fils par son faible, il s'était trompé.

M. d'Herbois répondit courrier par courrier :

« Vous voulez de l'argent, mon cher monsieur, et j'allais vous écrire pour vous en demander, non que j'en aie besoin, mais votre fils me doit, et puisqu'il ne veut pas me payer, c'est à vous de le faire. C'est six mille francs et les intérêts d'un an et demi. Quant à votre nouvelle espèce d'engrais, sans la connaître, je n'en ai pas une opinion très-favorable, ne croyant guère qu'aux engrais que je manipule moi-même : cependant, monsieur et cher

beau-père, si vous voulez me donner une première hypothèque sur votre terre de Normandie, pour les huit mille francs dont vous avez besoin, plus les six mille francs que me doit votre fils et les intérêts, vous pouvez passer chez mon homme d'affaires, rue de la Loi, 10, à Paris, et l'affaire s'arrangera. »

M. de Meyran s'épargna la peine de passer chez l'homme d'affaires; il ne pouvait pas donner d'hypothèque, la terre de Normandie étant vendue. Il emprunta alors à tous venants; il fit des lettres de change, et comme il avait un nom honorable, comme on le croyait riche et qu'on ignorait le vice qui le rongeait, il trouva facilement des prêteurs; les échéances arrivèrent, il ne paya pas, et semblable à un fils de famille prodigue et inconsidéré, il devint la proie des huissiers, qui dévorèrent quelques rognures échappées au tapis vert.

Le jour où M. Ernest de Meyran dansait à Tivoli et où il devait si mal souper, M. de Meyran le père en était à sa dernière pièce d'or; il la serrait dans sa main avec une étreinte convulsive et il s'achemina vers la maison de la rue du Bac. Il était pâle et presque livide; la figure amaigrie, le dos voûté et les cheveux en désordre. Il n'y avait pour M. de Meyran, dans ce moment, ni fille, ni fils, ni amis; il n'y avait plus rien que le napoléon qu'il tenait dans la main. Le chevalier de Malte, hôte poli de cet antre, l'aborda; il avait remarqué la main fermée de M. de Meyran.

— Mon cher M. de Meyran, lui dit-il, que tenez-vous dans la main? l'argent que vous allez mettre au jeu? — Oui, monsieur. — De l'or, n'est-il pas vrai?— Oui, monsieur. — De l'or frappé sous le régime de M. Buonaparte, je crois? — Oui, monsieur. — Eh bien, je parie de deviner le nombre de vos napoléons... Un moment : si je devine, ils sont à moi; si je me trompe en plus, je compléterai le nombre que je vais dire; si en moins, je vous donnerai la différence. — Je le veux bien, répondit M. de Meyran, qui sentit ce que ce marché lui présentait d'avantageux.

— Ah! voilà le chevalier qui parie... M. de Meyran, n'acceptez pas cette façon de jouer, le chevalier gagne tous ses paris. — Marquis, dit le chevalier en riant, ne vous mêlez pas de mes affaires, vous les embrouilleriez.

Il est inutile de faire observer qu'on était en petit comité, et que si un seul étranger se fût trouvé dans la salle de jeu, on ne se serait servi d'aucun de ces mots : *M. Buonaparte*, *marquis* et *chevalier*.

Le marquis donc s'avança avec politesse vers M. de Meyran, et lui répéta un avertissement qu'il croyait utile.

— Monsieur, lui dit-il, le chevalier est dangereux.

Les yeux de M. de Meyran petillèrent; à l'extrême besoin de gagner se joignait cette incertitude anxieuse, tourment et délices du joueur.

— N'importe, dit M. de Meyran. — Quinze! s'écria le chevalier.

M. de Meyran s'empressa d'ouvrir sa main et de montrer son unique napoléon. Le chevalier, un peu désappointé, lui en compta quatorze. A ce gain inespéré, ce vieillard ruiné, poursuivi par de nombreux créanciers, qui ne savait plus où reposer sa tête, et qui avait vu se fondre sur le tapis vert une fortune considérable, eut un moment de bonheur et d'espoir; il se figura que la fortune lui était favorable, qu'elle revenait à lui de nouveau, et qu'il allait recouvrer ses trésors perdus. La faim le minait; il était la proie d'une soif dévorante; tout autre que lui, tout autre qu'un joueur effréné, serait sorti un moment pour prendre un potage.

M. de Meyran s'assit à la table de jeu, et il risqua, sans sourciller, la deuxième faveur de la fortune. Il perdit d'abord quelques napoléons, il en regagna ensuite quelques autres; enfin, un coup de râteau lui enleva son dernier enjeu : il n'avait plus rien. Il alla alors s'asseoir dans un coin du salon, et il se mit à réfléchir. Que faire? que devenir? A qui s'adresser pour trouver le pain du lendemain, et surtout l'écu qu'il brûlait encore de risquer au jeu? Jeannette n'avait rien, M. de Meyran lui avait tout enlevé.

— Mon fils, se dit-il, mon fils! bah! Ernest est un mauvais sujet; c'est un joueur; il a le cœur dur; il verrait mourir son père sans lui tendre la main. Non, il ne faut pas songer à Ernest.

Il eut alors une idée lumineuse, une idée qui pouvait lui assurer une fin tranquille et heureuse : il pensa à sa fille.

— D'Herbois, se dit-il, est un homme bon; il ne donne pas son argent volontiers, mais il ne me refusera pas un abri dans sa maison... Et Charlotte... Charlotte est douce et elle a un cœur sensible, elle accueillera son vieux père. Quel mal leur ferai-je d'ailleurs? Je n'augmenterai pas leurs dépenses, et ils sont riches, ils ne peuvent venir à bout de leurs revenus.

Il se dit alors qu'il partirait pour Rodez, qu'il se précipiterait dans les bras de sa fille; et que, soit à Rodez même, soit dans la terre d'Herbois, il finirait ses jours sans soucis et sans besoins.

— J'ai marié Charlotte, ajoutait-il encore en lui-même, malgré elle, c'est vrai, mais j'ai fait ainsi son bonheur; elle est heureuse, elle me l'écrivait encore le mois passé.

Pour aller à Rodez, il fallait avoir cent cinquante francs, et M. de Meyran ne les avait pas. Il quitta sans bruit sa chaise et se rapprocha du marquis. M. le marquis était un beau joueur, franc, hardi, généreux, qui, sans aucun reproche, avait gagné une partie de l'argent perdu par M. de Meyran. Il se disposait à sortir lorsque le vieillard l'aborda :

M. le marquis? — Monsieur. — Vous sortez, monsieur? — Oui, le temps est mauvais; il pleut, il tonne. J'ai à la porte un cabriolet; au lieu de le renvoyer, je vais m'en servir pour rentrer chez moi. — Voudriez-vous, M. le marquis, me rendre un léger service? — Deux, monsieur, si c'est possible. — Prêtez-moi dix napoléons.

M. le marquis prit dans sa bourse dix napoléons et les remit à M. de Meyran avec une courtoisie de gentilhomme. Il quitta ensuite la salle de jeu et alla rejoindre son cabriolet.

M. de Meyran, depuis longtemps besoigneux et habitué aux refus, ne s'attendait pas à être exaucé avec une aussi grande facilité; il compta son or, il le regarda d'un air joyeux et s'apprêta à suivre l'exemple de M. le marquis et à quitter la maison de jeu; mais il pleuvait, il tonnait, le temps était affreux, et M. de Meyran n'avait point de cabriolet; pour tout dire enfin, le joueur ruiné savait ce qui se passait chez lui, il n'ignorait pas que sa maison était au pouvoir des huissiers, et il lui répugnait de regagner la rue Cérutti. Il s'assit donc auprès de la cheminée afin d'attendre la venue du jour. Aussitôt assis il s'assoupit.

— Voilà un coup bien singulier! s'écria tout à-coup un des joueurs. — Ah! certes : la chose est rare.

A ce bruit, M. de Meyran se réveilla et s'élança vers le tapis vert pour voir ce coup merveilleux.

Il était perdu.

Le jeu est un aimant qui attire : on dirait que du tapis vert s'élèvent de pénétrantes odeurs qui enivrent. M. de Meyran s'approcha pour examiner ce coup merveilleux, et il fut fasciné par la vue des pièces d'or. Entraîné par un calcul qui se présenta tout à coup à son esprit, et qui lui parut plus infaillible que tous ceux qui l'avaient déjà ruiné, il avait dix pièces d'or dans sa poche, il ne lui en fallait que six ou sept pour se rendre à Rodez; il pouvait donc en risquer trois. Dans un quart d'heure, il perdit dix napoléons et soixante sur parole, que lui gagna le chevalier.

— Vous êtes fou, M. le chevalier, dit un des joueurs au gagnant, de jouer sur parole avec cet homme : il est ruiné. — Du tout, du tout, M. de Meyran a été fort riche et il doit avoir encore des bribes de fortune considérables. Ce sont de ces gens qui ont toujours en réserve d'anciens diamants usés et de la vieille vaisselle aux poinçons de Paris. Je parie dix napoléons que je serai payé demain.

Cependant, M. de Meyran avait pris son chapeau et avait quitté la maison de jeu. Il se trouva donc à minuit

dans la rue du Bac, dévoré par la fièvre, grelottant et transpercé par la pluie qui tombait. Il rasait les maisons et s'acheminait vers les Tuileries. Un gros monsieur, bien abrité par un parapluie, vint à passer et lui tendit une pièce de monnaie.

— Tenez, mon brave homme, lui dit-il.

M. de Meyran regarda d'un air fier le charitable passant, et continua son chemin.

— Allons, dit celui-ci joyeusement en remettant son argent dans sa poche; je me suis trompé, j'ai affaire à un prince déguisé.

Hélas! la principauté du malheureux n'était pas de ce monde! M. de Meyran atteignit le commencement de la rue et s'arrêta un moment près de la maison qui forme le coin du quai et de la rue, et où se trouve maintenant le café d'Orsay. Le cours de ses pensées était changé; il n'entrevoyait plus Rodez, ni un abri hospitalier dans la terre de M. d'Herbois; son gendre n'était plus pour lui un homme bon et affectueux qui l'accueillerait avec amitié et lui ferait place au foyer, mais un beau-fils frustré d'une dot sur laquelle il comptait, et qui s'était évanouie... Charlotte n'était plus une fille douce et bonne, c'était au contraire une femme avide, intéressée, personnelle, qui n'aimait rien au monde qu'elle et peut-être M. de Linant... et lui-même enfin apparut à ses propres yeux ce qu'il était réellement, c'est-à-dire un père indifférent, dur, coupable, qui avait dissipé la fortune de ses enfants pour satisfaire une passion honteuse, et à qui M. Ernest, madame d'Herbois pouvaient demander un compte rigoureux de ces maisons, de ces terres, de tout cet or évanouis : il venait de subir le dernier des affronts, un passant lui avait fait l'aumône... et plus que tout cela encore (car la passion du jeu ne meurt qu'avec le joueur), il n'avait plus de quoi jouer. M. de Meyran s'avança résolûment sur le pont Royal, toujours en longeant le parapet de gauche. Sur le milieu du pont il s'arrêta. L'orage continuait avec violence, les éclairs se succédaient et éclairaient les eaux

de la Seine, qui sont quelquefois jaunes comme celles du Tibre.

— Le moment du repos est venu pour moi, se dit M. de Meyran.

Toujours l'homme coupable, qui ne peut plus supporter le faix des malheurs qu'il a lui-même accumulés sur ses épaules, cherche à nier une autre vie; il veut se persuader qu'il n'aura point de compte à rendre; que lorsqu'il aura exhalé son dernier souffle, il trouvera le repos du néant. M. de Meyran invoqua le ropos et monta sur le parapet. Les jambes pendantes en dehors, se retenant par les deux mains sur la pierre glissante, il demeura immobile. Un dragon de la garde se rendait du quai d'Orsay à l'état-major, la lueur d'un éclair lui montra un homme prêt à se précipiter dans la Seine.

— Ho! hé! là-bas, s'écria-t-il en mettant son cheval au galop sur le pont. — Dieu aura pitié de ma pauvre Jeannette, dit M. de Meyran.

Ce fut son dernier mot, et il se laissa tomber dans le gouffre.

C'était dans ce moment-là même que M. de Linant épousait Juliette à Saint-Roch.

Le dragon traversa le pont, il attacha son cheval à un arbre du quai, et il descendit sur la grève où se trouvaient quelques cabanes de pêcheurs et une petite cahute dans laquelle étaient déposés des secours pour les noyés.

— Allons, debout! dit le dragon en frappant à une porte vermoulue; debout! un homme vient de tomber à la Seine.

La porte s'ouvrit et le pêcheur demi-nu se présenta.

— Un homme, dit le pêcheur en s'étirant; quel homme? — N'importe quel homme : vite ton canot, ta perche. — Et c'est pour ça que vous me réveillez, camarade? Eh bien, les filets de Saint-Cloud ne sont pas seulement pour les chiens.

Une erreur populaire, qui a été longtemps répandue à Paris, c'est qu'il y a à Saint-Cloud des filets où viennent

s'arrêter les cadavres de ceux qui se noient dans la Seine ou qui s'y précipitent.

La réponse du pêcheur excita la colère du dragon, et sous l'empire cette colère était dangereuse, parce que les militaires s'étaient arrogé sur les bourgeois une autorité arbitraire, qui, dans cette occasion néanmoins, s'exerçait dans l'intérêt de l'humanité.

— Marche, pékin, dit le dragon, ou je brise la chaîne qui retient ton canot, je le mets en pièces, et après tu trouveras les morceaux dans les filets de Saint-Cloud, si tu vas les y chercher.

Le pêcheur obéit de mauvaise grâce; il appela un camarade, alluma une lanterne et entra dans son canot suivi du dragon qui ne voulut pas le quitter.

— Et où est-il tombé, cet homme? demanda le pêcheur. — Par le milieu du pont. — En ce cas, il a pris le droit fil de l'eau et il est déjà à Saint-Cloud. — Non, reprit le dragon, le courant l'a rejeté à droite : cherche auprès de ces saules dont les branches baignent dans la Seine. L'eau n'est pas là très-profonde, et il y a, d'ailleurs, des ajones qui auront pu retenir le malheureux que nous cherchons.

Le pêcheur releva la tête et arrêta sa rame.

— Vous êtes un enfant de Paris, camarade, dit-il; vous êtes venu là plus d'une fois prendre des anguilles. — Dépêchons, drôle, il y va de la vie ou de la mort.

En deux coups de rame, le canot atteignit l'endroit désigné et le pêcheur chercha avec sa perche.

— Le voilà, dit-il, voilà votre homme : je sens quelque chose.

Alors à l'apathie des deux marins d'eau douce succéda une extrême vivacité; ils se déshabillèrent dans un instant, entrèrent dans l'eau et ne tardèrent pas à en retirer un corps inanimé qu'ils placèrent dans le canot avec l'aide du dragon, et du canot à terre et sur le lit même d'un des pêcheurs. C'était bien M. de Meyran que la violence de l'eau avait rejeté sur la rive droite de la Seine,

et dont les plantes fluviales et les branches de saule avaient arrêté la dernière course.

— Maintenant, dit un des pêcheurs, il faut le pendre par les pieds pour lui faire rendre l'eau qu'il a dans l'estomac; nous lui ferons boire une goutte d'eau-de-vie, il dormira ensuite une heure ou deux, et demain il n'y paraîtra plus.

Le dragon, meilleur observateur ou mieux instruit, remua la tête d'un air découragé. Il souleva la paupière de M. de Meyran, mit sa main sur son cœur et dit:

— Laissez, laissez, il est mort!

Alors les pêcheurs procédèrent à l'examen des poches du noyé. On trouva dans une poche un vieux mouchoir, dans l'autre une tabatière de corne; et enfin un vieux portefeuille usé, où le joueur écrivait des chiffres dont lui seul comprenait le sens et la valeur, mais au milieu de ces chiffres se trouvaient son nom et son adresse.

— C'est un vieux, dit un des pêcheurs, ça doit avoir des enfants, nous aurons la pièce si nous le rapportons chez lui.—Et si vous ne recevez rien, dit le dragon, si ce vieillard est sans famille et isolé, voilà une pièce de trente sous.

Le dragon remonta sur le quai, reprit son cheval, et gagna l'état-major, où il ne manqua pas de faire insérer, dans le rapport du chef de poste, le fait que nous venons de raconter.

— Vous vous êtes bien conduit, dragon, lui dit un lieutenant; mais est-ce l'humanité seule qui vous a fait agir comme vous l'avez fait? — Non, mon lieutenant; mon père est tombé une nuit dans la Marne, par accident bien entendu, et un grenadier de la garde, qui se trouvait sur le bord de la rivière, l'a sauvé en exigeant d'un pêcheur ce que je viens d'exiger moi-même des pêcheurs de la Seine. Je me suis promis de rendre un jour à quelque fils ce que l'on a fait pour moi, et je n'ai pas été heureux, mon lieutenant : l'homme était mort.

Le lugubre convoi arriva rue Cérutti, comme M. Ernest achevait son frugal repas,et le jeune débauché, le fils

insensible, regarda d'un œil sec le cadavre de son père. Il n'en fut pas de même de Jeannette, qui se jeta sur le corps de M. de Meyran, l'arrosa de larmes et remplit la maison de ses cris. A ce bruit, le gardien chargé de veiller sur les meubles saisis se réveilla, et il vint voir la cause de ces pleurs et de ces gémissements. M. Ernest s'empara de cet homme et il l'emmena dans une pièce voisine. — Mon ami, lui dit-il, vous voyez que mon père n'a pu supporter sa ruine; les rigueurs de ses créanciers l'ont réduit à se donner la mort. J'ignore l'état de ses affaires, elles ne sont peut-être pas aussi désespérées qu'il l'a pensé lui-même; ne pourriez-vous pas me fournir quelques renseignements sur la conduite que je dois tenir? — Très-volontiers, monsieur, répondit le gardien, qui tira de sa poche une espèce de carnet recouvert en parchemin dont le fermoir était une ficelle; je travaille dans l'étude de l'huissier qui a toutes les pièces relatives à votre père, et j'ai ici un petit relevé des sommes dues.

Le gardien ouvrit son carnet et montra à M. Ernest une série de chiffres dont l'addition était effrayante; sur la page voisine se trouvait l'avoir du défunt.

— Vous voyez, monsieur, ceci est un avoir fictif, car tous les immeubles ici mentionnés ont été vendus ou sont hypothéqués au delà de leur valeur. Nous ne pourrons que faire vendre quelques meubles épars dans cet appartement, et nos frais seraient compromis si nos clients n'étaient pas solvables. Il y a cependant encore un espoir pour les créanciers. — Et lequel, s'il vous plaît? — Vous êtes l'héritier de monsieur votre père? — Sans doute. — — Et son seul héritier? — Non, j'ai une sœur. — Eh bien! vous pourrez à vous deux payer les dettes de monsieur votre père... cela se fait, monsieur, c'est fort honorable. — Mon ami, répondit avec un grand sang-froid M. Ernest, j'y réfléchirai; vous me donnez là un bon conseil, mais il me faudrait du temps pour cela. Mes affaires sont maintenant un peu embrouillées, cependant on peut s'adresser à ma sœur, madame d'Herbois, à Rodez, dé-

partement de l'Aveyron; elle jouit de plus de quarante mille livres de rente.

Ce fut au tour du gardien à remercier M. Ernest.

Après s'être permis cette petite ironie aussi déplacée qu'odieuse, le fils de M. de Meyran, bien convaincu qu'il ne trouverait pas un sou à emporter de la maison de son père, prit son chapeau, et, dédaignant de couvrir son insensibilité du moindre vernis de convenance, il quitta l'appartement; le portier l'arrêta sous le péristyle.

— Une lettre pour vous, M. Ernest.

Et il lui tendit la missive. Ernest prit la lettre et s'enfuit. Quand il fut dans la rue, il la lut à la clarté d'un réverbère; c'était un pli ministériel.

« J'ai l'honneur de vous informer, monsieur, qu'à partir du commencement de ce mois (c'était le 2), vous ne faites plus partie du ministère de l'intérieur; Son Excellence M. le ministre a pourvu à votre remplacement. »

— C'est le dernier coup, s'écria Ernest; eh bien! tant pis pour ceux qui me tomberont sous la main; me voilà un bohémien, je vivrai en bohémien.

Nous avons dit que l'orage avait cessé vers les trois heures du matin, que toutes les étoiles brillaient au ciel, et qu'à la pluie avait succédé un vent frais, qui annonçait une gelée prochaine. M. Ernest quitta la rue Cérutti et se trouva sur le boulevard.

La Providence, qui avait offert à M. de Meyran le père un dernier moyen de salut, c'est-à-dire un prêteur bienveillant qui lui avait donné la somme nécessaire pour aller rejoindre sa fille, fit au fils une faveur à peu près pareille. M. Ernest vit venir à lui un jeune homme, la casquette en tête, en habit de chasse, le fusil sur l'épaule et la carnassière en bandoulière. C'était un collègue du ministère, M. Léon Darnaut, le fils d'un riche magistrat. Léon reconnut sur-le-champ Ernest et il alla à lui.

— Eh! bonjour, Ernest; à cette heure sur les boulevards? Où allez-vous donc ainsi? en bonne fortune?

Ernest secoua la tête.

— Le temps des bonnes fortunes est passé pour moi, mon ami. Je vais je ne sais où. Vous voyez un homme perdu. — Et comment cela? — J'avais un père, dit Ernest. — Il est mort? demanda avec intérêt M. Léon. — Attendez, mon ami, il y a trois ans qu'il se ruine, et il y est si bien parvenu, qu'à bout d'emprunts et criblé de dettes, il s'est noyé cette nuit. — Ah! mon Dieu! — Oui, noyé dans la Seine; on l'a rapporté chez lui, il y a une demi-heure; et s'il fût rentré vivant, il perdait la liberté. La maison est pleine de recors. Je fuis, je vais je ne sais où, comme je vous l'ai déjà dit, pour ne pas les voir. — Croyez, mon ami, dit Léon, que je prends part à votre malheur. Vous voilà donc orphelin et ruiné? — Oui, ruiné sans ressources. — Heureusement vous avez une place. — Une place! s'écria Ernest avec colère; ce coquin de ministre de l'intérieur a choisi juste ce moment pour me destituer.

M. Léon n'était pas habitué à entendre appeler coquin le ministre de l'intérieur, il fit un pas en arrière.

— Calmez-vous, Ernest, lui dit-il, et parlez avec plus de ménagement de M. C***. — Des ménagements! Je voudrais bien voir ce que vous feriez si vous étiez à ma place? — Mon Dieu! je serais fort malheureux, mon ami, et je chercherais à savoir ce qui a pu causer mon malheur. Si je n'avais point de torts à me reprocher, je verrais le ministre; c'est un homme juste, et sans doute il reviendrait sur sa décision. — Bah! Il y a dans les bureaux un tas de mouchards qui lui ont fait des rapports contre moi. Je passe pour un mauvais sujet. — Il n'y a pas de mouchards, Ernest, au ministère; il y a des chefs qui rendent compte de la conduite de leurs employés, ainsi que c'est leur devoir.

M. Ernest regarda son ami d'une manière indéfinissable; il y avait en même temps dans ce regard de l'étonnement et du dédain.

— Oui, oui, dit-il, vous avez raison, mon cher Léon : où allez-vous? — Vous le voyez, je pars pour la chasse;

je vais tirer des canards sur la Marne... Mais vous, mon ami, qu'allez-vous devenir?

M. Ernest leva les épaules d'un air indifférent.

— Moi, rien : je me ferai peut-être saltimbanque, ou je jouerai la comédie en province.

M. Léon prit son ami par la main et l'entraîna vers un banc, sur lequel il le fit asseoir.

— Mon cher Ernest, lui dit-il, ce que vous dites n'est pas raisonnable. Si vous agissez ainsi, vous paraîtrez tout à fait mériter votre mauvaise fortune, ce qui serait un grand malheur pour vous. Il faut tâcher d'ouvrir les yeux du ministre ou de le fléchir. — Le ministre! répondit Ernest; j'avais auprès de lui une femme qui empêchait mes ennemis d'ouvrir la bouche, une femme riche que je devais épouser : j'ignore comment ils ont fait, mais ils sont venus à bout de marier cette femme à un autre, et maintenant ils se croient tout permis; ils me destituent.— C'est encore là une espérance que vous perdez? — Et l'affaire sur laquelle je comptais le plus. — Raisonnons donc, reprit M. Léon, comme doit le faire un homme sans ressources. — D'accord, dit Ernest en frappant sur son gousset vide. — Faites-vous soldat, mon ami. — Soldat!—Oui, Ernest, c'est aujourd'hui le chemin le plus sûr pour aller à la réputation et même à la fortune. Vous êtes jeune encore, vous êtes bien fait, votre figure est intéressante; votre éducation vous promet un avancement rapide. Avant six mois vous serez sergent, et sous-lieutenant dans un an. — Je ne veux pas servir dans l'infanterie. — Tant mieux, dit M. Léon, entrez dans les hussards sixième régiment; mon oncle en est le colonel. Je vous promets que vous serez protégé. — A la bonne heure, ça me va, répondit Ernest qui, dans les moments où il ne s'observait pas, avait déjà le mauvais ton des compagnies qu'il fréquentait; et le régiment est-il à Paris? — Non pas, il est en Allemagne, mais le dépôt est à Saumur. — A la bonne heure, Léon, car je ne veux plus rester à Paris; Paris me perdrait. — Venez me voir

demain, Ernest, et je vous donnerai la lettre nécessaire pour être bien reçu à Saumur... Peut-être, ajouta M. Léon, avez-vous besoin de?...

Et le bon jeune homme tira sa bourse de sa poche, et partagea avec son camarade une quarantaine de francs qu'il avait sur lui.

— A demain, Ernest, à demain, dit-il en s'éloignant. — Au fait, je serai soldat, reprit Ernest quand il fut seul; c'est facile, je monte déjà à cheval comme Franconi, et l'empereur me fera un jour maréchal de France; alors je dirai deux mots avec ma cravache à M. le ministre de l'intérieur et à M. de Linant.

Le jour était venu, et M. Ernest, en se laissant naturellement aller à suivre un chemin qu'il avait l'habitude de prendre, se trouva rue du Mont-Thabor.

La police.

M. Ernest de Meyran, avant de disposer de lui et de devenir un des soldats de la grande armée, crut devoir prendre conseil de madame de Renoncourt : c'était une amie ou plutôt une complice; leurs intérêts étaient mêlés, ils ne pouvaient pas se séparer sans quelques arrangements préliminaires; et le jeune homme croyait avoir quelques droits sur certaines sommes gagnées en commun.

— Le partage sera difficile à faire, pensait Ernest, parce qu'Olympe a la main serrée et qu'elle lâche avec peine ce qu'elle tient une fois; mais avec un peu d'adresse et de persistance, j'en viendrai à bout.

Il tombait de fatigue et espérait ainsi qu'on lui donnerait un lit, ou que du moins il pourrait dormir quelques heures sur un canapé. Il entre et le portier le laisse pas-

ser sans le prévenir de rien. A la porte de madame de Renoncourt, un grand gaillard lui met la main sur le collet.

— Où allez-vous, monsieur? — Chez madame de Renoncourt. — Vous êtes de la maison? — Oui... non... c'est-à-dire je suis ami de la maison. — Holà! Gros-Bec, voici le maître de la maison.

M. Gros-Bec parut aussitôt; c'était un homme de trente ans, la figure enluminée, les yeux faux, et remarquable par la longueur de son nez crochu, très-caractéristique, qui lui avait probablement valu le surnom qu'il portait; il pria poliment M. Ernest de ne rien craindre, et le livra à un troisième personnage qui conduisit le jeune homme dans la chambre à coucher de madame de Renoncourt. C'était la pièce la plus coquettement meublée de la maison. Madame de Renoncourt s'était bien gardée de se contenter, rue du Mont-Thabor, de l'ameublement modeste qui lui suffisait rue Sainte-Anne : elle couchait dans la batiste et sous des rideaux de soie. L'or moulu brillait aux corniches, le bronze doré ornait la cheminée et le velours des meubles était encadré dans des baguettes dorées. Au moment où Ernest entra, ou plutôt fut amené dans cette chambre, madame de Renoncourt était levée, une robe en soie puce la couvrait tout entière, et de toute sa personne ne permettait de voir qu'une partie de son cou et sa petite tête gracieuse et toujours souriante, malgré la gravité de la circonstance. Un monsieur au regard fin et d'une figure spirituelle l'interrogeait avec un ton décent et ferme; ce monsieur était assis devant une petite table et il écrivait les réponses de madame de Renoncourt. C'était un commissaire de police.

— Mademoiselle, disait-il, vous vous nommez Jeannette Binet? — Oui, monsieur. — Vous avez dansé à l'Opéra sous le nom d'Olympe; et à la suite d'un duel entre deux officiers de la garde impériale, duel que vous avez provoqué, vous avez été enfermée aux Madelonnettes? — Ce fut une injustice, monsieur, s'écria madame

de Renoncourt, parce que... — En sortant des Madelonnettes, continua tranquillement le commissaire, vous avez été placée à la tête d'une maison de jeu!... — Oh! non, monsieur, une table d'hôte... — Où l'on ne payait l'écot, poursuivit le commissaire, qu'en s'asseyant à une table de jeu. — Je donnais des bals, monsieur, dit madame de Renoncourt. — Où l'on arrachait les danseurs à la contredanse pour les conduire au biribi. Ne niez pas l'évidence, madame de Renoncourt; vous avez été d'ailleurs, pendant quelque temps, en règle avec la police; votre maison était non autorisée, mais tolérée, à la condition, cependant, que le jeu y serait loyal et les habitudes décentes. — C'est ce qui est toujours arrivé, monsieur. — J'ai des renseignements qui me prouvent le contraire; j'ai même des preuves dans les mains; car, avant de pénétrer jusqu'ici, j'ai fait une visite dans le salon du jeu.

A cette déclaration qui aurait mis toute personne dans l'embarras, madame de Renoncourt répondit seulement par un petit sourire qui lui était habituel. Le commissaire continua.

— Vous avez des bijoux, mademoiselle Jeannette Binet, et assurément ils ne viennent pas de l'héritage de madame Binet, votre mère, la portière de la petite rue Saint-Roch? — J'ai reçu beaucoup de cadeaux, répondit avec effronterie madame de Renoncourt; c'est l'usage à l'Opéra. — Permettez; parmi ces bijoux se trouve une bague ornée d'un superbe rubis oriental, qui appartient à M. d'Hornson, un honnête Breton, qui, dans un voyage à Paris, a eu le malheur d'être entraîné chez vous, de perdre son argent et son rubis. — Monsieur, dit madame de Renoncourt, je ne connais pas ce monsieur. — Mais vous connaissez son rubis. — Oui, je me souviens d'avoir gagné une bague contre quinze cents francs. — Ah! voilà que la mémoire vous revient. Le rubis valait mille écus. — Ce n'est pas ce qu'on l'a estimé, monsieur; car je ne l'ai vendu que quatorze cents francs. — Vous ne l'avez pas vendu et nous tâcherons de le retrouver; c'est un bijou de famille

auquel madame d'Hornson tient beaucoup. Il y a autre chose : vous avez joué ce jour-là avec des cartes biseautées, petit manége fort usité chez vous. — Monsieur, jamais... — Allons donc, Jeannette, j'ai les cartes; le corps du délit est entre mes mains.

Pendant cet interrogatoire, M. Ernest n'était pas à son aise; car si le corps du délit était dans les mains du commissaire, il avait été dans les siennes. L'histoire du rubis, qu'il connaissait parfaitement, lui causait aussi quelque trouble : il fit un mouvement pour quitter la chambre à coucher.

— Un moment, monsieur, dit le commissaire, vous n'êtes point inutile ici... M. Ernest de Meyran, je crois? — Oui, monsieur. — L'associé de mademoiselle? — Du tout, s'écria madame de Renoncourt, qui, craignant peut-être les indiscrétions d'Ernest, voulut lui faire sentir qu'elle ne le trahirait pas; du tout, monsieur n'est pas mon associé. — Tant mieux pour lui, dit le commissaire; n'importe, que monsieur reste; j'ai besoin de lui.

Ernest s'assit sur un fauteuil, très-fâché d'être ainsi venu se jeter de lui-même dans la gueule du loup. Le commissaire continua son interrogatoire de cet air simple et naturel que prend si facilement un homme qui est sûr d'arriver à son but.

— Où sont vos bijoux, Jeannette? Il me faut cette bague de rubis et beaucoup d'autres choses dont je ne vous parle pas, mais qui sont ici dans la pièce où nous nous trouvons et dont vous ne voudrez pas me forcer à m'emparer en faisant sauter les serrures.

Madame de Renoncourt était fort calme; nous avons dit qu'elle avait l'habitude et l'art de la dissimulation, et elle jugea, en voyant l'air tranquille et posé du commissaire, qu'elle ne gagnerait rien à résister : elle tira donc de sa poche une petite clef qu'elle remit au commissaire avec un de ces sourires équivoques qui lui étaient familiers.

— Voilà, monsieur, dit-elle en indiquant de la main

un petit meuble de Boule dont elle offrait en même temps la clef au magistrat; est-ce que vous comptez me prendre mes bijoux? — Je compte prendre la bague de rubis qui sera rendue à son légitime propriétaire, parce qu'elle lui a été gagnée par des moyens frauduleux. Vos autres bijoux seront déposés au greffe et probablement vendus au profit des hôpitaux.

Madame de Renoncourt ne parut pas goûter cette façon de procéder; ses yeux se remplirent de larmes et deux ruisseaux de pleurs couvrirent ses joues. Le commissaire prit la clef, ouvrit le petit meuble et procéda à l'inventaire; il trouva une si grande quantité de choses précieuses qu'il en parut étonné, et M. Ernest, présent à cette opération, témoigna par une surprise non jouée qu'il était loin de croire madame de Renoncourt aussi riche; aucun de ces détails n'échappait au commissaire.

Madame de Renoncourt était mieux fournie qu'une marchande à la toilette. Elle avait des colliers de perles, des petits diamants qui, dans les grands jours, scintillaient à ses oreilles, des parures de corail, et, comme les vieilles filles avares, des tiroirs remplis de débris de bijoux, de lorgnettes dont on avait enlevé les verres, de boîtes de montres dont le mouvement était absent, et un petit sac rempli de monnaies étrangères, de quadruples, de sequins, de vieux louis et de bouts de chaînes, dépouilles des trois parties du monde; l'Afrique seule avait échappé à la rapacité de madame de Renoncourt.

— Olympe, Olympe, pensait M. Ernest, que ne m'avez-vous donné tout cela! Je l'aurais porté à la Monnaie, cela aurait mieux valu que de le laisser prendre par le commissaire.

M. le commissaire agissait comme un homme sûr de son fait, et qui n'est pas au bout de ses explorations.

— Allons, Jeannette, dit-il, il faut parler maintenant avec franchise et nous dire où sont vos billets de banque.

A ces derniers mots, madame de Renoncourt pâlit et elle jeta des regards effarés tantôt sur le commissaire, tan-

tôt sur M. Ernest de Meyran; elle cherchait à deviner si l'un était maître de son secret et si l'autre ne l'aurait pas dévoilé. Le commissaire savait tout : M. Ernest marchait d'étonnement en étonnement.

— Monsieur, dit madame de Renoncourt, vous avez la clef du petit meuble qui contient tout ce que je possède; ouvrez le tiroir de gauche et vous trouverez ce que vous cherchez.

Le commissaire suivit ce conseil et il s'empara d'un portefeuille en maroquin rouge; il y trouva un grand nombre de billets, dont quelques-uns étaient de M. Ernest, débiteur de madame de Renoncourt.

— Voilà, dit le commissaire en les examinant avec soin, une signature qui n'a pas cours sur la place. — Et qui prouve du moins, répondit Ernest, que je ne suis pas l'associé de madame. — Pas le moins du monde, monsieur; cela ne prouve rien; entre deux associés, il peut y avoir un débiteur et un créancier.

En fouillant avec soin dans le portefeuille, M. le commissaire trouva encore deux billets de banque, l'un de mille francs, l'autre de cinq cents francs.

— Et c'est là tout? dit le commissaire. — Vous le voyez bien, monsieur, répondit brusquement madame de Renoncourt. — J'ai cependant sur moi, reprit le commissaire, les mémoires du boucher, du boulanger, de l'épicier, du tapissier, de la couturière, de la faiseuse de modes et de beaucoup d'autres fournisseurs, qui s'élèvent à une somme très-forte; j'ai fait une addition de tout cela; vous devez cent mille francs, Jeannette.

Madame de Renoncourt se mit à sourire.

— Vous payerez avec mes bijoux, dit-elle. — Vous savez, Jeannette, que le produit de vos bijoux est destiné aux hôpitaux. Il faut cependant que vos dettes soient payées, parce que vos créanciers sont d'honnêtes gens, qui ont dû se fier à vous. Vous les avez leurrés par un grand luxe et par le soin que vous avez pris de les payer d'abord comptant. La crainte de perdre une aussi bonne

pratique que la vôtre les a ensuite engagés à vous faire crédit, et les choses sont venues au point que deux ou trois d'entre eux seraient ruinés, s'ils ne rentraient pas dans leurs avances. — Je ne serai pas plus riche qu'eux, dit madame de Renoncourt en levant les épaules, puisque vous me prenez tout ce que je possède; je fais comme le banquier X***, je fais banqueroute.—D'accord, continua tranquillement le commissaire; je veux bien croire que les mémoires de vos fournisseurs sont un peu enflés, et qu'on peut en retrancher quelque chose; dix pour cent, par exemple, ou quinze, ou vingt... C'est cela, vingt pour cent, mais rien au delà.

En parlant ainsi, M. le commissaire regardait madame de Renoncourt avec un air si calme et en même temps si absolu, que l'ex-danseuse ne put pas réprimer un petit mouvement de crainte, et le commissaire reprit la parole.

— Comment voulez-vous, Jeannette, que je paye ces braves gens avec les misérables quinze cents francs qui sont dans ce portefeuille? car je ne dois pas faire entrer en ligne de compte les créances que voilà; elles viennent de gens tarés et insolvables,de gens de tout point pareils à M. Ernest de Meyran. — Monsieur! s'écria Ernest. — Taisez-vous, lui dit durement le commissaire.

Et il poursuivit :

— Vous étiez fort heureuse au jeu, Jeannette; vous avez gagné beaucoup d'argent... Vous êtes économe, rangée, vous êtes même avare, et vous n'avez pas payé vos fournisseurs... Ce jeune homme qui nous écoute a quelquefois partagé vos gains illicites; mais lui est un dissipateur, ce qui lui est venu par la flûte s'en est allé par le tambour... Vous, non, Jeannette, vous avez amassé, vous avez mis billets de banque sur billets de banque, et comme vous ne vous fiez guère qu'à vous-même, votre magot est ici, caché quelque part dans cette chambre à coucher... Allons, Jeannette, livrez-moi cet argent.

Madame de Renoncourt, malgré la clarté de ces paroles, ne perdit pas toute espérance; elle se leva, et s'appro-

chant un peu de la table où écrivait le commissaire, elle lui dit :

— Mon Dieu! monsieur, vous me traitez bien durement, et cela parce que vous ne connaissez pas ma position. — Voyons, Jeannette, expliquez-vous. — Je parais être ici la maîtresse, et il n'en est rien; je suis ici pour le compte d'une personne qui est responsable de tout, et... — Un moment, Jeannette, un moment, je sais de qui vous voulez parler. Je connais cette personne, elle a été interrogée. L'industrie qu'elle exerçait n'est sans doute pas approuvée par la morale; mais enfin, on peut mettre de l'honnêteté même dans les choses malhonnêtes. Ce monsieur, que vous appelez votre capitaliste allemand, a géré cette maison avec une probité relative; c'est-à-dire que de son temps on payait le fournisseur et que le jeu surtout était loyal; il s'est retiré, Jeannette, soit parce qu'il se trouve assez riche, soit parce que votre grande habileté l'a effrayé; et quoique cet établissement lui appartienne encore, il est convenu que les dépenses ou les gains vous regardent seule, et qu'il n'est plus responsable que du loyer; vous voyez que je suis bien instruit. C'est depuis ce moment que le jeu a été frauduleux chez vous, et qu'au lieu de payer comptant, vous faites des dettes. — Le jeu frauduleux chez moi? s'écria madame de Renoncourt, c'est une calomnie, monsieur, demandez à M. Ernest. — Belle caution! dit le commissaire. — M. Ernest vous dira, continua la jeune femme, que vous avez dans vos mains tout ce que je possède, et que... — Faites entrer Gros-Bec, dit le commissaire à un de ses agents.

M. Gros-Bec était cet individu qui avait accueilli Ernest à la porte de l'appartement; il était alors vêtu d'un habit noir et porteur d'une cravate blanche : le personnage qui entra sur l'ordre du commissaire était couvert d'un bourgeron, avait autour du cou un mouchoir de couleur et portait sur ses épaules voûtées tout l'attirail d'un menuisier, la scie, le marteau, la trousse où sont renfermés les clous et les tenailles; il avait toujours la figure enluminée et son nez crochu; M. Ernest ne le re-

connut pas; en le voyant, madame de Renoncourt poussa un cri.

— Ah! dit-elle, je suis perdue, vous m'avez trahie, père Mathieu; je vous ai pourtant bien payé. — Il n'y a plus de père Mathieu, dit l'agent de police en donnant à sa taille toute l'extension dont elle était susceptible; je me nomme Louvain, dit Gros-Bec, attaché au ministère de la police; et père Mathieu, le menuisier, dans l'occasion, quand il s'agit de faire des ouvrages délicats dans les appartements des belles dames.

Le trait principal du caractère de madame de Renoncourt, c'était de savoir abandonner à temps les parties perdues; mais ici sa fermeté ordinaire lui fit défaut; elle versa un torrent de larmes et se meurtrit la figure. — Monsieur, dit-elle au commissaire, monsieur, épargnez-moi, cet argent m'appartient, je l'ai légitimement gagné. — Je ne crois pas, répondit le commissaire; dans tous les cas, sauf les bijoux, rien ne vous sera enlevé, votre argent servira à payer vos créanciers.

Ce n'était pas le compte de madame de Renoncourt, dont les pleurs ne s'arrêtèrent que devant l'impassibilité du commissaire.

— Tous ces gens-là, pensa-t-elle, ont des cœurs de rocher; il serait plus facile de faire courir les statues des Tuileries que de les attendrir.

Elle sécha ses larmes, et son petit menton à fossette appuyé dans sa main, elle se mit à considérer M. Gros-Bec qui cherchait de l'œil la lame du parquet qu'il devait enlever pour faire voir le jour au trésor caché de l'avare madame de Renoncourt; cela était d'autant plus facile à l'agent de police que lui-même avait été appelé pour pratiquer ce réduit mystérieux.

— Ah! voilà, dit-il en se courbant, voilà la petite vis que j'ai placée moi-même : il doit y en avoir une seconde à gauche : c'est cela même; nous y sommes.

M. Gros-Bec avait dans sa trousse un tournevis excellent; il le prit et n'eut besoin que d'une ou deux minutes

pour achever son ouvrage. La lame de noyer fut enlevée, et madame de Renoncourt vit passer dans les mains du commissaire un petit paquet, pas plus grand que la main, recouvert en grosse toile, et cousu avec un soin extrême. C'était là son unique trésor; c'était avec ce précieux talisman qu'elle comptait être fermière, élever une basse-cour, ou bien se faire bergère, mener paître ses petits moutons dans des prés fleuris et épouser quelque riche campagnard; c'était la fable du Pot au lait. Mais ce qui surprit le plus madame de Renoncourt, ce fut la conduite du commissaire.

— Jeannette, lui dit-il, il y a là dedans quatre-vingt mille francs, ni plus ni moins; le compte est juste, vous le savez. Vos créanciers, je vous l'ai dit, se décident à perdre vingt pour cent. Voici leurs mémoires acquittés. Avant la fin du jour ils seront tous payés.

Il mit les quatre-vingt mille francs dans ses poches et tira de l'autre les mémoires qu'il rendit à son légitime propriétaire. Ainsi la police savait, non-seulement le lieu où elle avait caché son trésor, mais en connaissait encore avec exactitude l'importance, secret qu'elle n'avait confié à personne et dont elle était sûre d'être seule dépositaire. Il fallait que les yeux perçants de M. Gros-Bec eussent eu le rare privilége de lire à travers la toile?

— Maintenant, dit le commissaire en se levant, vous vous attendez sans doute, Jeannette, à être arrêtée et conduite dans un lieu que vous connaissez? — Comment, monsieur, arrêtée? s'écria madame de Renoncourt avec effroi. — Ce serait juste et fort naturel, continua le commissaire; mais le propriétaire du rubis a déclaré qu'il se tiendrait trop heureux de le recouvrer, et il n'a point porté de plainte contre vous; vos autres dupes l'ont imité, parce qu'il est pénible de paraître devant une cour et d'avouer au public qu'on fréquente une maison comme la vôtre et qu'on s'y laisse voler son argent; vous ne serez donc point arrêtée aujourd'hui, mais prenez garde à vous... Adieu, Jeannette... M. de Meyran, suivez-moi.

Le commissaire se leva et quitta la chambre de madame de Renoncourt.

— Quand madame aura besoin d'un menuisier, je suis à ses ordres.

C'était M. Gros-Bec qui prenait congé.

Ernest suivit M. le commissaire, assez incertain de ce qui allait arriver. S'il n'était pas l'associé de madame de Renoncourt, il était du moins son complice, et il n'avait pas, comme elle, des bijoux et des billets de banque pour réparer une partie de ses fautes et pour payer ses dettes. L'air calme et tranquille du commissaire, son regard pénétrant et froid n'annonçaient rien de bon.

— Monsieur, dit le magistrat au jeune débauché quand ils furent dans la rue du Mont-Thabor, déserte à cette heure matinale, vous entrez bien jeune dans une mauvaise voie; vous êtes plus coupable que cette femme qui n'a point reçu d'éducation; qui, enfant, a été abandonnée à tous les vices, tandis que vous, vous avez été élevé avec soin, et les bons enseignements ne vous ont pas manqué. Votre père est mort, monsieur, victime de la passion du jeu; il s'est noyé dans la Seine; et tandis que le fils vient dans une maison plus que suspecte rechercher une femme avilie et coupable, le cadavre du père n'est veillé que par une servante qui a plus de respect pour la mémoire de ce père malheureux et plus d'attachement que vous-même.

M. Ernest voulut ouvrir la bouche, le commissaire continua :

— Vous venez d'être chassé du ministère de l'intérieur où vous occupiez une place dont vous n'étiez pas digne. Qu'allez-vous devenir?

M. Ernest, comprenant enfin qu'il n'avait rien à craindre et que sa liberté n'était pas compromise, reprit une partie de sa sécurité, mais il n'en affecta pas moins un air humble et soumis en écoutant le commissaire.

— Monsieur, lui répondit-il, j'ai eu des torts, je le reconnais; il faut les attribuer à ma jeunesse et au malheur de m'être trouvé dans le monde sans guide et livré à

moi-même. Je les réparerai, monsieur. Je reçois aujourd'hui une rude leçon. — Vous les réparerez, et comment? — Par une bonne conduite, monsieur. — Cela est très-bien; mais moi, monsieur, qui connais votre vie passée, qui sais tous les dangers qui vous entourent et qui ai sur votre position les renseignements les plus exacts, je pense qu'il vous est plus facile de prendre de bonnes résolutions que de les exécuter. Vous êtes sans état et sans un sou : encore une fois, qu'allez-vous devenir? Allez-vous vous mêler à la lie de Paris, et grossir le nombre de ces individus demi-escrocs, demi-voleurs, dont le seul domicile est une maison de jeu, sur lesquels la police a l'œil toujours fixé, et qui tombent dans nos mains tôt ou tard? Répondez, monsieur. —Non, monsieur, je vais prendre un autre parti. — Et lequel? — Je vais entrer dans un régiment. — A la bonne heure, c'est le seul parti qui vous convienne. — Dans quelques jours, reprit M. Ernest, je pars pour Saumur, et j'entre dans un régiment du hussards. — Très-bien, monsieur, dit le commissaire; évitez mademoiselle Jeannette qui se fait appeler madame de Renoncourt; voilà le conseil que je voulais vous donner.

M. le commissaire quitta alors Ernest et le laissa libre. Celui-ci, malgré sa fatigue et son besoin de repos, se dirigea vers les Tuileries, entra dans un café établi alors au-dessous de l'allée des Feuillants, et, se plaçant dans un angle au fond du café, il demanda une côtelette et un carafon de vin; ce modeste repas servi, M. Ernest ferma peu à peu les yeux, et, appuyant sa tête contre la muraille, il s'endormit profondément. Son sommeil, d'abord tranquille, fut ensuite troublé par des rêves pénibles; il s'agita, il parla tout haut et un garçon le réveilla.

—Monsieur, dit le garçon, ne désire pas autre chose?

M. Ernest paya, et sortit du café; il avait dormi trois heures; ses membres avaient repris toute leur élasticité, sa fatigue s'était dissipée, et son esprit était calme et serein. Malgré la promesse faite à son ami Léon et les con-

seils du commissaire, au lieu d'aller rejoindre le camarade qui devait lui ouvrir la dernière voie de salut qui lui restât, il reprit le chemin de la rue du Mont-Thabor.

Madame de Renoncourt avait fait comme M. Ernest, elle avait pris un repos dont elle avait besoin. Après le départ du commissaire, elle s'était remise au lit, et lorsque Ernest arriva, elle achevait sa toilette et était prête à sortir.

— Que dites-vous de cette matinée, Ernest? demanda-t-elle au jeune homme. — Je ne vous savais pas si riche, Olympe, dit Ernest sans répondre directement à la question qu'on lui adressait. — Malheureusement, reprit madame de Renoncourt, il y avait quelqu'un qui était mieux instruit que vous, M. Gros-Bec, le père Mathieu, que le diable emporte; si jamais je cache encore de l'argent, je ferai moi-même le nid de mon trésor. — Il se passera bien du temps, Olympe, avant que vous en soyez là. — Qui sait! — Oh! oh! vous avez encore de l'argent? La saignée de M. le commissaire ne vous a pas mise à sec?

Madame de Renoncourt avait de la fermeté et surtout de la ténacité dans le caractère; elle avait aussi assez de sens pour comprendre enfin que, puisque les voies tortueuses de fortune amenaient infailliblement des revers soudains et dangereux, il fallait essayer les moyens honnêtes de s'enrichir.

— Vous me demandez si j'ai de l'argent, Ernest? J'en ai assez pour prendre un parti convenable et qui m'empêchera de me perdre tout à fait; car je suis, comme vous le voyez, dans la serre de M. Gros-Bec et de M. le commissaire; il faudra que je marche droit, si je veux vivre tranquille; mon nom est écrit sur une mauvaise page dans le livre de ces messieurs. — Eh bien! Olympe, que ferez-vous? — Je vais me mettre dans le commerce. — Je vous conseille, Olympe, d'ouvrir un restaurant; vos amis iraient vous voir de cinq à six heures, et j'en connais qui vous feraient volontiers régulièrement deux visites par jour. — Oh! non, Ernest, à l'avenir vous ne serez plus

de mes pratiques; vous avez pu voir ce matin qu'une association ne serait bonne ni pour vous ni pour moi. Je veux me faire mercière. — Pour faire banqueroute dans un an ou deux... comme un banquier, dit Ernest. — Du tout, pour m'enrichir honnêtement et pour montrer mes livres à M. le commissaire quand il me les demandera; je suis lasse de craindre et de cacher mon jeu; je veux désormais jouer cartes sur table. Il faut essayer de tout, Ernest; j'ai ouï dire qu'être honnête dans ce monde, c'était tout simplement être habile. Je veux voir. Parlons de vous, Ernest, qu'allez-vous faire? — Il semble, dit Ernest avec mauvaise humeur, que toutes les personnes que je vois depuis hier, ou plutôt cette nuit, se sont donné le mot pour me faire cette question; mon père s'est tué, Olympe, il ne laisse que des dettes; je n'ai point de parquet, moi, sous lequel je puisse cacher mes billets de banque. Je n'ai rien. — Voilà pourquoi on vous demande ce que vous comptez faire, Ernest. — Je vais m'engager. — Bêtise, dit madame de Renoncourt; il faut vous vendre, mon ami. — Me vendre? — Sans doute; vous avez satisfait à la conscription, et vous voulez vous faire soldat; il faut vous vendre. Vous trouverez beaucoup de jeunes gens de famille qui vous donneront cinq ou six mille francs, si vous consentez à prendre leur mauvais numéro et à partir à leur place.

C'était une idée lumineuse, qui prouva à M. Ernest qu'Olympe était beaucoup plus habile que lui, et qu'elle était véritablement faite pour le commerce.

— Vous avez raison, dit-il, je prendrai ce parti, puisque je ne puis plus vivre à Paris. Je trouverai facilement la somme que vous venez de dire, et elle me sera bien nécessaire. — Je n'en doute pas, Ernest. — Vous allez, Olympe, me prêter une centaine d'écus dont j'ai besoin; je vous les rendrai sur le prix que je recevrai en échange de ma liberté.

Madame de Renoncourt leva les yeux au plafond, puis elle ramena son regard sur M. Ernest avec cet air souve-

rainement impertinent qu'elle avait jadis à l'Opéra, quand un figurant du corps de ballet s'émancipait jusqu'à lui adresser la parole.

— Que dites-vous, Ernest? — Je vous demande de me prêter cent écus pour quelques jours. — Quelques jours! répondit Olympe en levant les épaules, comme si on ne savait pas ce que cela veut dire... D'ailleurs, Ernest, vous n'êtes pas raisonnable; il y a quelques heures, on m'a pris mes bijoux, on m'a pris quatre-vingt mille francs, et vous me demandez de vous prêter de l'argent; cela n'est pas possible. — On ne vous a pas tout pris, Olympe? — Non pas tout précisément; mais si j'ai encore quelques écus, ne faut-il pas que je les conserve pour acheter un magasin de merceries et pour le garnir de marchandises? — Vous avez des billets de banque encore dans un certain portefeuille de maroquin rouge que le commissaire vous a laissé. — Deux seulement, un de mille, l'autre de cinq cents... Mais à propos de ce portefeuille... vous voulez de l'argent, Ernest, je vais vous en donner.

Madame de Renoncourt tira de son secrétaire le portefeuille en question et se mit à feuilleter les papiers qui s'y trouvaient.

— Vous désirez trois cents francs, Ernest? — Trois cents francs, cinq cents francs, ce que vous voudrez.

Madame de Renoncourt prit un papier dans son portefeuille et le remit à Ernest.

— Tenez, dit-elle, voilà cinq cents francs; c'est un bon effet; il est de vous.

M. Ernest prit l'effet et le déchira.

— Si vous n'avez que cela à me donner, dit-il, je n'ai que faire de vos dons. — Il ne fallait pas le déchirer alors, reprit Olympe ; c'est cependant bien cinq cents francs que vous me deviez, et on ne sait pas ce qui peut arriver; vous pouvez devenir riche... Adieu, Ernest. — Où allez-vous, Olympe? dit Ernest, qui maîtrisait sa colère. — Je vais à Saint-Roch. — Est-ce que vous allez vous faire en même temps marchande et dévote, pour surfaire vos pratiques en

sûreté de conscience? — Non, je vais voir le vieux Monti, mon ami, et lui demander conseil... Adieu, Ernest; vous pourrez vous vendre sept mille, sept mille cinq cents, si vous vous y prenez bien. Économisez bien votre argent quand vous l'aurez, car on n'en trouve pas sous les pavés... — Et celui qu'on cache sous les parquets, on vous l'enlève, dit rudement M. Ernest.

Madame de Renoncourt n'eut pas l'air d'entendre cette épigramme, ni même de remarquer la mauvaise humeur de M. Ernest; elle sortit pour se rendre à Saint-Roch, et se débarrassa ainsi d'un emprunteur malencontreux. Si la police connaissait tous les secrets de l'ex-danseuse, celle-ci de son côté avait toute sa vie exercé une espèce de surveillance sur le mendiant Monti, et elle savait au besoin le prendre par son faible. Sur un signe de la jeune femme, Monti quitta son pilier, sortit de l'église et suivit son guide chez le marchand de vin du coin. Madame de Renoncourt demanda des huîtres, fit venir du vin blanc, et mettant de côté toute vaine délicatesse, elle s'attabla avec le mendiant.

— Jeannette, dit Monti, est-ce que nous avons fait quelque nouvelle folie, que nous venons chercher le père Monti pour raccommoder nos affaires? Est-ce que ce sont les nouvelles de cette nuit qui nous amènent? — Buvez, père Monti, et écoutez-moi; mes folies sont faites et sont payées; il faut maintenant parler et agir comme des personnes raisonnables.

Jeannette Binet, car madame de Renoncourt était décidée à reprendre son véritable nom, et à n'en plus changer, raconta alors tous les événements du matin, la visite du commissaire et le dénûment où elle se trouvait par la perte de son argent et de ses bijoux.

— Quatre-vingt mille francs, Jeannette! s'écria le vieillard; tu avais quatre-vingt mille francs? — Tout autant, père Monti. — Et cet argent s'en est allé comme il était venu? — Pas de la même manière, père Monti, et beaucoup plus vite, je vous assure. — Eh bien! mon enfant,

que veux-tu que j'y fasse? Ce n'est pas le vieux Monti qui peut te rendre ce que tu as perdu. — Peut-être... s'il le voulait bien, dit Jeannette; mais je ne viens pas lui demander un sou. — Et tu fais bien, mon enfant; je n'ai que mon bâton et mon vieux manteau troué. Des sous, je suis fait pour en recevoir, et non pas pour en donner. — Je ne veux pas savoir vos affaires, père Monti; mangez des huîtres, je sais que vous les aimez; buvez de ce petit vin blanc, c'est votre péché mignon, et écoutez-moi. — Parle, Jeannette, je t'écoute. — Je ne vous dirai pas, père Monti, que je veux me convertir et aller prier tous les jours avec vous à Saint-Roch; vous ne me croiriez pas. Mon projet, père Monti, est seulement de faire un métier honnête et de vivre désormais à l'honneur du monde.

Le mendiant n'avait pas une idée très-favorable de l'humanité, et il pensait que nos actions ont toujours un but intéressé.

— Et pourquoi cela? demanda-t-il. — Parce que c'est plus facile qu'autre chose, répondit Jeannette, et que si l'argent vient plus doucement, on le conserve du moins plus longtemps. — Bien raisonné, dit Monti. — Je veux vendre du ruban, du fil et des aiguilles dans la rue Saint-Honoré, reprit Jeannette, vis-à-vis Saint-Roch, à *l'Echeveau d'or*. Je suis une enfant du quartier.

Monti tenait une huître d'une main, de l'autre son verre qu'il allait porter à ses lèvres : il replaça l'huître sur l'assiette et le verre sur la table. — *L'Echeveau d'or!* Mais c'est la petite Millet qui tient ça; il est vrai qu'elle épouse un tanneur de la rue Mauconseil, et qu'elle pourrait vendre; il faut de l'argent pour acheter un magasin de merceries. — On en trouvera, père Monti. — Le commissaire ne t'a donc pas tout pris, Jeannette? — Il m'a laissé les boucles de diamants que j'ai à mes oreilles, dit Jeannette, ce petit solitaire qui a son prix, et les meubles de la rue du Mont-Thabor, puisque le mémoire est sous mon nom et qu'il est acquitté.

Jeannette détacha ses boucles d'oreilles, ôta le solitaire

qui brillait à son doigt, et les remit à Monti, qui examina les diamants avec l'œil d'un connaisseur.

— Nous pourrons vendre ça avantageusement, dit-il; les diamants sont recherchés aujourd'hui; toutes les dames de la cour courent après. Je verrai la petite Millet, elle ne se marie pas rue Mauconseil pour habiter la rue Saint-Honoré; elle n'épouse pas un corroyeur pour vendre des aiguilles. — Du tout, répondit Jeannette, toujours méfiante, c'est moi qui la verrai; il me suffit de savoir qu'elle a besoin de vendre. — Alors que veux-tu de moi, Jeannette? dit le mendiant qui, après avoir examiné les boucles d'oreilles et le solitaire, voulut les rendre à leur propriétaire. — Gardez, gardez, père Monti; j'ai besoin de vous pour me défaire de ces cailloux dont je ne peux pas me débarrasser moi-même. — Et pourquoi cela? — Parce que je suis trop connue du commissaire de police pour hasarder un marché semblable. C'est un hasard s'il n'a pas pris ces bijoux avec les autres. Si je vais chez un marchand, il faudra donner mon nom, mon adresse; un quart d'heure après, la police saura qu'elle ne m'a pas tout enlevé, et je ne peux plus acheter *l'Echeveau d'or*.

Monti hésita.

— C'est bien à moi, reprit Jeannette; je l'ai acheté de mes deniers; et si, poussée par de mauvais conseils, j'ai quelquefois été plus adroite qu'il ne convient, j'ai souvent aussi joué loyalement; vous pouvez me croire, père Monti.

La conscience du mendiant n'était pas des plus timorées; il se faisait une loi de croire pieusement ce qu'on lui disait, et il mit les diamants dans sa poche en promettant d'en tirer bon parti.

— Je suis enchanté, ajouta-t-il, Jeannette, de te voir rentrer dans le bon chemin. Tu as mal commencé, tu finiras bien. Il y a des gens qui font tout le contraire, et ils ne s'en trouvent pas mieux.

Jeannette suivit sans se détourner le plan qu'elle avait adopté; elle quitta les robes de soie, se vêtit modestement d'une indienne commune, et se présenta à *l'Echeveau d'or*.

Mademoiselle Millet avait besoin de vendre, et cherchait un acheteur qui voulût ou qui pût payer comptant. Les meubles de la rue du Mont-Thabor furent vendus, les bijoux confiés à Monti placés avec avantage, et Jeannette, au bout de quelques jours, devint propriétaire de l'*Echeveau d'or*. Le marché fut conclu avec assez de bonheur pour que la jeune femme, les marchandises payées et la quittance du loyer dans ses mains, eût encore par devers elle quelques billets de mille francs. Jamais métamorphose ne fut plus complète; Olympe la danseuse s'était évanouie comme la fumée des quinquets de l'Opéra; madame de Renoncourt n'existait plus; Jeannette avait oublié le nombre de cartes que contient un jeu, elle n'était plus coquette, elle ne se vantait plus de danser la gavotte mieux que madame Gardel; elle était âpre, avide, intéressée; elle savait accueillir avec son sourire attirant la petite bonne du coin, la femme de chambre du premier, la femme de l'employé du troisième; elle faisait valoir la marchandise avec un art infini, aunait avec une justesse admirable, et, le soir, courbée sur ses livres, calculait mieux qu'un commis les bénéfices de la journée. *L'Echeveau d'or*, grâce à ses soins, vit sa clientèle s'augmenter, et la nouvelle marchande acquit dans le quartier une réputation d'intelligence et d'habileté qui lui procura un crédit dont elle n'avait pas besoin.

Nous apportons tous dans ce monde certaines qualités qui, bien appliquées, nous conduisent à la fortune et au bonheur; tout dépend de trouver la voie où nous appellent nos facultés. Jeannette, une fois mercière, une fois captivée par l'espoir d'un gain légitime, n'eut plus qu'à marcher droit devant elle pour sortir de l'abîme où elle se trouvait quelques mois auparavant.

La rue des Frondeurs.

M. Ernest de Meyran avait quitté madame de Renoncourt le cœur gros de dépit et de colère.

— J'ai eu tort, s'était-il dit, de m'abaisser jusqu'à demander un service à cette femme; c'est un cœur sec, une âme vile; assise sur un monceau d'or elle verrait un ami mourir de faim, sans vouloir lui sauver la vie au prix d'une parcelle de ses richesses. Le commissaire avait bien raison quand il m'a conseillé de ne plus mettre les pieds dans sa maison : c'est elle qui m'a perdu!

M. Ernest se trompait : c'était lui-même qui avait recherché une liaison vicieuse et qui s'était mis de moitié dans des manœuvres coupables.

Il négligea de rentrer chez lui et de rendre les derniers devoirs à son père; il fit précisément ce qu'avait prévu le pénétrant commissaire de police : il hanta les tripots, fréquenta les estaminets, et fonda, pendant quelque temps, l'espoir de son dîner sur un carambolage bien fait ou sur un doublé réussi. La nuit, il entrait dans le premier hôtel garni qui se rencontrait sur ses pas, et suivant le lieu où il avait gagné son souper, il couchait sur la rive droite ou sur la rive gauche de la Seine. Son ami Léon était oublié, non qu'il eût renoncé d'entrer dans un régiment; mais ainsi que Jeannette lui en avait donné l'idée, il voulait se vendre, et il courait les bureaux de remplacement pour user de cette dernière ressource. Un homme de son âge et aussi vigoureux qu'il l'était devait n'avoir que l'embarras du choix; cependant, plus le prix d'un remplaçant était alors élevé, plus un père de famille qui tirait de sa caisse une somme considérable voulait être sûr du choix qu'il faisait; on scrutait la conduite passée de l'homme

avec lequel on s'engageait; on exigeait des certificats de moralité, parce que, durant un espace de temps assez long, on répondait du soldat qu'on envoyait à l'armée. Tout cela présentait à M. Ernest une foule de difficultés peu aisées à surmonter. L'affaire traînait en longueur, et cependant M. Ernest menait cette vie de joueur de bas étage, qui de l'avilissement conduit au crime. Il fréquentait la maison de jeu du Palais-Royal, en attendant qu'une veine favorable le remît en fonds. Ce moment arriva, le tapis vert lui livra son or perfide. Et M. Ernest, après avoir réparé les ruines de sa toilette, après avoir renouvelé son linge chez la lingère et s'être fait habiller chez le premier tailleur de Paris, songea à Juliette. Qu'était-elle devenue? L'aimait-elle toujours? Que pensait-elle de sa disparition? Il était tellement étranger au monde qu'il avait fréquenté autrefois, qu'il ignorait même si Juliette était mariée. Il s'achemina vers la rue Cérutti. La porte cochère était ouverte, et dans la cour, Picard, un fouet à la main, regardait mélancoliquement Georges panser deux beaux chevaux gras et luisants.

— M. Ernest! dit le cocher dès qu'il vit paraître le jeune homme. Ah! monsieur, on n'est plus ici comme autrefois. — Qu'y a-t-il donc, Picard? Ne pourrais-je pas avoir l'honneur de voir madame de Norbert? — Comment, monsieur ignore le mariage de madame ?

M. Ernest prit un air triste et rêveur; il leva les yeux au ciel et il répondit que madame Norbert lui avait fait part de l'intention où elle était d'épouser M. de Linant, et que cette résolution l'avait tellement affecté que, cédant à une douleur, augmentée encore par la mort de M. de Meyran son père, il avait quitté Paris pendant quelques semaines, de façon qu'il ignorait si ce fatal mariage avait eu lieu.

— Hélas! oui, monsieur, répondit Picard; imaginez qu'un soir... nous étions chez Varennes, le marchand de vin... M. de Linant nous est apparu comme un homme qui sort de dessous terre; il était plus blanc que votre

linge, monsieur, il a fait arrêter un voleur... — Un voleur! — Oui, monsieur, un voleur, Jean Picaud; c'est une autre histoire; de là, il est allé chez madame, dans sa chambre, à minuit; il a fait sortir Claudine, qui est maintenant madame Varennes, et lui a jeté un sort, oui, monsieur, un sort à madame.

Un sourire d'incrédulité effleura les lèvres de M. Ernest; le cocher reprit avec vivacité :

— Enfin, monsieur, expliquez ça? Huit jours après, madame épousait M. de Linant, M. de Linant, qu'elle n'avait pas vu depuis plus de deux ans, qu'elle haïssait comme mon père et moi avons toujours haï la faim et la soif; et quel mariage, monsieur! Un mariage de nuit, au milieu d'une tempête; on dit qu'à Saint-Roch, le diable s'en est mêlé, monsieur, et que toutes les dalles de la Vierge ont été brisées, monsieur. — Pouvez-vous, Picard, me faire parler à Claudine, qui m'introduira, sans doute, auprès de madame de Linant? — Oh! oui, Claudine est mariée à Varennes, vis-à-vis, *au bon Coing;* vous n'avez qu'à traverser la rue, vous la trouverez; mais ne lui parlez pas de trop près, parce que Varennes est un peu jaloux, c'est son seul défaut. — Enfin, dit Ernest avec impatience, puis-je voir votre maîtresse? — Madame?... Allons donc, impossible, monsieur; voilà quinze jours que ses chevaux ne l'ont pas vue, monsieur; George, faites rentrer ces chevaux à l'écurie, ils sont assez bouchonnés. — Où est-elle donc? Avec son mari? — M. de Linant! préfet, monsieur, préfet à cent lieues de Paris... On dit, ajouta d'un air mystérieux le cocher, que M. de Linant a un secret pour épouser les femmes malgré elles et pour obtenir des préfectures. C'est peut-être l'anneau de Salomon, monsieur? — Où est donc madame de Linant? — Chez le ministre de l'intérieur; elle n'en a pas bougé depuis son mariage. — Et M. de Linant? — Oh! celui-là est à Rodez; c'est un département, monsieur, où il y a d'assez bons chevaux.

M. Ernest, peu jaloux de profiter de la science hippi-

que de Picard, s'éloigna assez mal satisfait de sa visite, et surtout inquiet de savoir Juliette chez le ministre, où il craignait que sa conduite ne fût dévoilée; il se trompait, madame C*** avait jeté au feu, comme nous l'avons dit, les papiers qui le concernaient, et M. C***, ignorant l'intérêt que prenait sa parente à un mauvais sujet, ne prononça pas son nom devant elle. Les choses mêmes s'arrangèrent de façon que Juliette sut gré à M. Ernest de ne pas se présenter chez le ministre et d'éviter de la voir. Quelquefois, assise devant une fenêtre et regardant les employés qui allaient et venaient dans la cour et peuplaient les bureaux :

— Il est parmi tous ces messieurs, se disait-elle; peut-être est-il derrière ce rideau vert que je vois s'agiter au second étage. Il pense à moi, il m'aime, il me regarde comme une parjure, et il a raison.

Juliette n'était pas néanmoins amoureuse de M. Ernest, elle n'éprouvait pour lui aucune passion sérieuse; seulement, elle le préférait à tout autre, et son aversion pour M. de Linant était telle, que, par le contraste, cette préférence ressemblait un peu à un sentiment plus tendre. Une prévention favorable conduit à des jugements quelquefois si erronés que Juliette en était encore à admirer la délicatesse de M. de Meyran et s'humiliait devant le dévouement silencieux du jeune homme.

— Il en mourra! disait-elle; ainsi ceux que j'aime perdent la vie, l'un par l'épée, l'autre par la douleur; et moi, par un sentiment juste, mais égoïste, je me suis livrée à un homme que je hais, et c'est aux dépens de M. Ernest que j'ai servi de marchepied à la fortune de M. de Linant.

Ces pensées étaient d'autant plus amères qu'elle devait les cacher, que madame C*** devait ignorer l'état de son cœur, et enfin qu'elle dut obéir à un devoir impérieux et partir pour l'Aveyron.

— Claudine, dit-elle à la femme de Varennes au moment de monter en voiture, ne pleurez pas ainsi, vous ne

me quittez pas pour longtemps. J'emmène une fille qui ne me plaît pas, et une fois à Rodez, je la renverrai, c'est convenu. Je ne serai absente que quelques mois; à mon retour, vous reprendrez votre service. Varennes le permettra. — Sans doute, madame, répondit Claudine, je ne quitterai jamais madame tant qu'elle vivra à Paris. Varennes et moi seront toujours à vos ordres. — Juliette partit donc en conservant à M. Ernest les sentiments d'estime et d'amitié qu'elle lui avait voués, et cette disposition d'esprit augmenta encore le chagrin qu'elle éprouvait en s'éloignant de la capitale pour rejoindre son mari.

Le bonheur des joueurs est loin d'être constant : si, dans leurs heureuses mains, comme le dit un de nos poëtes comiques, le cuivre devient or, l'or devient à rien. M. Ernest l'éprouva bientôt; la chance tourna, *la rouge et noire* lui fut infidèle, et il eut besoin de recourir aux emprunts. Dans les maisons de jeu abondaient alors ces prêteurs complaisants, qui ont la prétention de juger un homme sur sa mine, qui prêtent sur nantissement et quelquefois sur l'espérance d'une veine à venir qui les fera rentrer dans des fonds légèrement hasardés, mais avec un bénéfice tel, qu'une bonne affaire doit les indemniser de deux ou trois mauvaises. M. Ernest s'adressa à un de ces usuriers pour en obtenir de l'argent. Ce prêteur qui ne jouait jamais, et épiait d'un œil observateur les fortunes diverses de ceux qui jouaient, n'était pas un de ces usuriers chauves et rabougris, tels que le théâtre et la peinture nous les représentent; c'était, au contraire, un homme de trente-six ans, robuste, d'une taille élevée, et dont le regard fier et l'œil hardi inspiraient une certaine crainte aux jeunes gens de famille qui avaient recours à lui. M. Frétôt se donnait pour un ancien militaire; il avait, en effet, été quartier-maître dans un régiment, et avait perdu sa position pour quelques erreurs dans ses additions. Très-habile l'épée à la main, d'une adresse remarquable au tir, il mettait, à cinquante pas, une balle dans une pièce de vingt sous, et aurait touché Saint-Georges, si le

fameux mulâtre eût été encore en vie. M. Ernest, dès que sa bourse fut vide, se rapprocha de M. Frétôt, et l'entraînant dans une petite pièce qui précédait la salle de jeu :

— Monsieur, lui dit-il, je sais d'un de mes amis que dans un besoin d'argent on peut hardiment s'adresser à vous, et que vous ne refusez pas d'obliger les honnêtes gens. — Jamais, monsieur, je n'ai manqué d'obligeance, répondit M. Frétôt; je suis obligeant, c'est mon caractère. — Je vous demande pardon si, sans vous connaître... — Parlez, monsieur, de quoi s'agit-il? — J'ai besoin d'argent, monsieur. — Rien n'est si facile que de parer à cet inconvénient; comme vous venez de le dire, ma bourse est ouverte à tous les honnêtes gens.

Ernest respira : il se confondit en remercîments, et serra avec effusion la main de M. Frétôt.

— Combien vous faut-il? lui dit celui-ci. — Une trentaine de napoléons, répondit Ernest. — C'est une misère, dit M. Frétôt; vous êtes homme d'honneur? — Ah! monsieur. — C'est bien, répondit M. Frétôt; je ne connais que l'honneur dans ce monde, et je ne traite qu'avec mes pareils.

M. Frétôt mit la main dans sa poche.

— Vous vous nommez? demanda-t-il. — Ernest de Meyran. — M. Ernest de Meyran, quand me rendrez-vous la somme dont vous avez besoin? — J'attends tous les jours des rentrées, dit Ernest. — Très-bien. — Mettons un mois. — A merveille, dit encore l'accommodant Frétôt; voyez-vous, monsieur de Meyran, il y a des gens qui se fient aux billets, aux lettres de change; il y a des gens qui ont des huissiers, et qui les mettent en campagne; moi j'ai une épée et des pistolets; j'ai été militaire, monsieur, j'ai eu l'avantage de servir, et je suis homme d'honneur. Je casse le bras au fripon qui se déshonore, ou je lui fais une boutonnière dans le ventre, et tout est dit. Voilà ma manière, monsieur. — Il ne s'agit pas de cela, monsieur. — Non certes, il ne s'agit pas de cela; il s'agit de trente napoléons dont vous avez besoin. — Oui, mon-

sieur. — Trente napoléons pour huit jours. — J'ai dit pour un mois. — Je suis un homme d'honneur, monsieur; vous avez dit pour un mois, c'est vrai; mais vous attendez des rentrées dans huit jours. Voici vingt napoléons. Vous allez me faire une lettre de change de huit cents francs. — Cela fait quarante napoléons, dit Ernest. — Sans doute : dans huit jours vous me rendrez mes vingt napoléons. Je vous en dois dix, je vous les rendrai, et à la fin du mois vous me donnerez vingt napoléons, nous serons quittes. — Ah! ah! s'écria Ernest.

M. Frétôt remit ses vingt napoléons dans sa poche.

— Voilà ma manière, reprit-il; je suis un homme d'honneur; je suis rond en affaires. J'agis loyalement; c'est à prendre ou à laisser; vous connaissez mes conditions. Voulez-vous vingt napoléons? Si vous ne me payez pas à l'échéance, il y a un duel.

Quoique le duel offrît à l'esprit de M. Ernest une perspective peu agréable, il accepta. M. Frétôt tira alors de sa poche son portefeuille et il en sortit une feuille de papier timbré.

— Vous allez me faire une lettre de change, dit-il. — Pourquoi cela? Je suis un homme d'honneur, ma parole vous suffit. — Sans doute, mais c'est l'usage. — A quoi bon, reprit Ernest, puisque vous ne vous servez pas d'huissiers, et que si je ne vous paye pas nous devons nous battre?

M. Frétôt laissa errer sur ses lèvres un petit sourire nonchalant et plein de bonhomie.

— Vous n'y entendez rien, dit-il; quand je me bats contre un débiteur qui m'a manqué de parole, je sais très-bien que j'agis contre mes intérêts et que je m'expose à détruire mon gage, car l'homme mort, qui me payerait? Mais je suis sûr de moi; je sais, à une ligne près, l'endroit où je dois frapper. Mon adversaire n'a rien à craindre qu'un petit coup dans les côtes, ou bien d'avoir un bras, une jambe cassés. Bien, voilà mon homme à bas : il ne peut plus aller en Belgique. Alors je donne ma

lettre de change à un huissier qui met le malade à Sainte-Pélagie, où il est traité convenablement; moi, je ne me mêle plus de rien, et l'affaire s'arrange d'elle-même.

M. Ernest trouva cette morale un peu dure, et il eut un moment regret de s'être adressé à un homme aussi chatouilleux sur le point d'honneur.

— J'aurais mieux fait, se disait-il à lui-même, d'aller voir le vieux Monti; il aurait été plus raisonnable et beaucoup moins à craindre que ce spadassin.

Cependant, l'œil pénétrant de M. Frétôt ne le quittait pas; reculer, c'était faire soupçonner son intention; et d'ailleurs le jeu était là à deux pas, avec tous ses charmes et toutes ses espérances; quel joueur peut résister à une aussi forte tentation? Ernest ne se fiait pas à des calculs infaillibles comme son père; il avait foi en son étoile.

— Allons, monsieur, dit-il, je vais signer cette lettre de change. — Pas avant, répondit Frétôt, que vous n'ayez touché votre argent; je suis un homme d'honneur; je sais avec qui je traite et j'ai un caractère confiant.

Il mit vingt napoléons dans les mains d'Ernest, et celui-ci, pour répondre à cette confiance, s'empressa de signer la lettre de change.

— Maintenant, lui dit encore Frétôt, vous allez jouer? — Mais oui, répondit Ernest. — Vous gagnerez, ajouta Frétôt; j'ai toujours remarqué que mon argent portait bonheur. Il y a huit ou neuf mois j'ai prêté, toujours par obligeance, quelques écus à un très-joli garçon, M. D***; eh bien! il a aujourd'hui cent mille francs de rente. — Gagnés au jeu? dit Ernest. — Partie au jeu, partie autrement : par un bon mariage. Les jeunes gens comme vous doivent songer à faire un bon mariage. — J'y avais pensé, dit Ernest, mais je n'ai pas pu réussir. — La femme est morte? — Non; elle m'aime et elle en a épousé un autre. — Elle est riche? — Très-riche. — Il faut la suivre, monsieur; une femme riche, c'est comme une bonne veine; il ne faut jamais l'abandonner. — Vous croyez donc que

je vais gagner? reprit Ernest. — Je n'en doute pas. — Faites-moi alors le plaisir d'accepter à souper : nous irons chez les Provençaux d'une heure à deux. — Très-volontiers.

M. Ernest entra dans la salle du jeu, et pour M. Frétôt, qui probablement n'avait pas lui-même une grande foi en ses prédictions, il quitta le Palais-Royal et rentra chez lui sans attendre le souper auquel il était invité.

— J'ai la lettre de change, se disait-il en pensant à son nouveau débiteur; c'est plus sûr que ton souper.

M. Frétôt se trompait, et l'affaire qu'il venait de conclure était une de ces mauvaises opérations qui ruine un homme d'honneur, quelque habile qu'il soit à manier l'épée. M. Ernest perdit son argent, en ayant soin cependant de se réserver un ou deux napoléons, afin de tenir sa parole et de donner à souper à M. Frétôt. M. Frétôt avait quitté la maison de jeu; M. Ernest alla souper tout seul. Il ne s'enivra pas, mais il but assez cependant pour se laisser séduire par les projets les plus singuliers et les plus hardis.

— Ce Frétôt est un coquin, se disait-il, qui me cassera un membre sans plus de pitié qu'il n'en mettrait à tordre le cou d'un poulet. Si je devenais jamais manchot ou boiteux, je serais perdu, Juliette ne voudrait plus entendre parler de moi. Il faudra donc dans huit jours rendre vingt napoléons à M. Frétôt; c'est-à-dire dix, puisque sur ces vingt il doit m'en remettre dix de la main à la main... C'est un fameux usurier que M. Frétot... N'importe, il aura son argent. J'ai huit jours devant moi; il ne m'en faut pas tant pour trouver deux cents francs... Madame de Linant, qui doit savoir maintenant la mort de mon père et l'injustice du ministre à mon égard, pourra m'être utile... Rien de si simple que de lui demander de l'argent, puisque mon père est mort insolvable, et que j'ai perdu ma place. Juliette comprendra très-bien que, dans les premiers moments, je dois nécessairement m'adresser à mes amis. Que penserait-elle de moi, si je n'avais pas

recours à elle?... Elle croirait que je joue... Monti, le vieux mendiant, est tout cousu d'or : j'en tirerai quelque chose. Je me ferai connaître à lui comme un vieil ami de madame de Renoncourt.

M. Ernest vit lever l'aurore le verre à la main. Il se résolut enfin à payer son souper et à aller se coucher.

Solliciter les bontés de madame de Linant, était une chose qui avait ses périls pour M. Ernest, et qui surtout allait blesser jusqu'au fond de son cœur un reste de fierté mal éteint; il ne se hâta donc pas de se présenter rue de Cérutti, et laissa s'écouler cinq ou six jours. Le septième, il rencontre M. Frétôt qui vient à lui.

— Monsieur, dit l'homme d'honneur obligeant, voilà quelques jours que je ne vous rencontre pas au Palais-Royal, auriez-vous été indisposé? — Pas le moins du monde, monsieur. — Je vois ce que c'est, monsieur, dit M. Frétôt; vous êtes occupé de vos rentrées. Vous savez que nous avons demain une petite affaire à régler.

Et M. Frétôt s'éloigna d'un pas majestueux.

Il n'y avait plus à reculer; il fallait se procurer de l'argent. M. Ernest pensa que madame de Linant serait peut-être encore au ministère, et à tout hasard il prépara une lettre où il racontait ses malheurs de la manière la plus pathétique, et où il plaignait M. le ministre de l'intérieur, dont on avait surpris la religion, et qui, écoutant des voix calomniatrices, et cédant à des jalousies de bureau, lui avait enlevé sa place. Il remettrait cette lettre à Picard, qui la porterait à Juliette. La porte cochère n'était pas ouverte lorsqu'il entra dans la rue, comme lors de sa première apparition à l'hôtel de madame de Linant; mais au *bon Coing*, et sur le seuil du marchand de vin, M. Ernest aperçut Claudine et s'avança vers elle.

— Je suis ravi de vous voir, Claudine, lui dit-il; vous me rendrez un petit service.

Claudine était à peu près la confidente de Juliette, et n'ignorait pas l'attachement de sa maîtresse pour Ernest.

— Un service, monsieur, répondit-elle; très-volontiers. Qu'il y a longtemps que vous n'êtes venu ici, monsieur! depuis ces malheureux événements. — Depuis ce fatal mariage, reprit Ernest d'un air triste. — Ah! oui, monsieur; quel dommage que vous n'ayez pas épousé madame! Elle vous aimait tant! — Elle m'aimait? — Oui, monsieur; et en mariage, il n'y a que ça... Vous savez que j'ai épousé Varennes? Ah! j'ai été bien heureuse; et madame et M. de Linant, qui ont tant d'aversion l'un pour l'autre... Ce sera un ménage d'enfer. — C'est vrai, Claudine. Vous avez donc quitté votre maîtresse? — Oh! pas pour toujours, monsieur, je l'espère bien. Qu'y a-t-il pour votre service? — Voici une lettre pour madame de Linant.

Claudine hésita un moment. Maintenant qu'elle était mariée, elle comprenait qu'on lui demandait quelque chose de grave. Elle finit néanmoins par tendre la main vers la lettre en disant :

— Je la lui ferai remettre, monsieur. — Au ministère? — Comment, au ministère? Madame n'y est pas. — Elle est chez elle? — Vous ne savez donc pas que madame est partie? qu'elle a rejoint son mari à Rodez? — M. de Linant a exigé que sa femme vînt auprès de lui? — Oh! non, monsieur. Ce n'est pas comme Varennes, qui n'a pas voulu que j'accompagnasse madame. Et mon mari est le maître: M. le maire nous l'a dit. M. de Linant, au contraire, ne demandait pas mieux que de vivre éloigné de sa femme, mais l'empereur veut que la femme et le mari vivent ensemble. — L'empereur! — L'empereur lui-même. Il veut que la femme du préfet fasse les honneurs de la préfecture, et il a fallu obéir. Ah! madame a bien pleuré, monsieur. Donnez-moi votre lettre, M. Ernest, je la ferai passer à madame.

Cette absence imprévue changea les dispositions de M. Ernest; sa lettre n'avait pour but que de lui procurer une entrevue, et ne devait point aller à Rodez.

— Non, dit-il, puisqu'elle est auprès de son mari, c'est inutile.

Et il quitta Claudine plein de fureur et de dépit.

— Voilà un jeune homme bien amoureux, pensa Claudine en allant rejoindre son mari; pauvre garçon! — Tout me manque à la fois, se disait M. Ernest en gagnant le boulevard; ils sont tous heureux, ils sont tous riches, jusqu'à ma sœur qui a trouvé un imbécile qui a quarante mille livres de rente; et moi seul, je n'ai rien, je suis dans la boue, je ne sais pas comment je dînerai ce soir; et faute d'une misérable somme, un fripon d'usurier me cassera probablement un membre demain... Oh! certes, non, à quelque prix que ce soit, il faut me tirer de là, et je m'en tirerai.

Il avait appris de Claudine deux choses dont il se promettait de tirer parti : c'était d'abord que Juliette l'aimait toujours, ensuite que la jeune femme était allée rejoindre son mari malgré elle, tandis que M. de Linant la voyait arriver à Rodez avec répugnance. Il fondait là-dessus mille projets pour l'avenir, mais les difficultés du présent ne diminuaient pas, et le lendemain l'épouvantait.

Sur quelques paroles échappées à madame de Renoncourt, M. Ernest s'était persuadé que Monti était riche, qu'il prêtait à usure, et qu'une partie de son trésor était enfouie dans le grenier qu'il habitait. Le fait était vrai, M. de Meyran résolut d'aller trouver le mendiant, et, de gré ou de force, d'en obtenir au moins de quoi satisfaire le spadassin Frétôt. Ce serait difficile, parce que la vieillesse est méfiante, et que le jeune homme ne se dissimulait pas qu'il inspirait peu de confiance. Il espérait réussir néanmoins en se donnant pour un ami de Jeannette, en venant même en son nom et comme envoyé par elle. Au besoin, il comptait effrayer le vieillard pour arriver à son but; il se dirigea donc vers la rue des Frondeurs.

La rue des Frondeurs, dont le nom rappelle une époque romanesque de notre histoire, est bâtie sur le penchant de la butte Saint-Roch, et commence à la rue Saint-Honoré pour finir aux rues de l'Anglade et de l'Evêque;

elle compte à peine quelques maisons, et M. de la Tynna, dans son savant ouvrage sur les rues de Paris, fait remarquer que le dernier numéro pair est 6, le dernier numéro impair 7. Les maisons de cette rue sont hautes, ont peu de largeur et s'ouvrent par des portes d'allées; elles sont habitées par des petits bourgeois, des ouvriers en chambre et quelques boutiques aux vitrages poudreux donnent asile au marchand d'habits, au grènetier, au cordonnier en vieux, qui joint à l'industrie de raccommoder de vieilles chaussures, l'avantage d'offrir à ses pratiques des bottes de hasard, des escarpins racornis, fonds de boutique altérés des cordonniers en renom : c'était du moins l'aspect que présentait la rue des Frondeurs à l'époque dont nous parlons, et cet aspect n'a pas changé : seulement on trouve aujourd'hui chez le marchand d'habits des uniformes de la garde nationale, qu'on n'y voyait pas sous l'empire.

Monti habitait dans la rue des Frondeurs une maison qu'on appelait la maison du grènetier, et qui, à l'heure où Ernest s'y présenta, n'était guère occupée que par des femmes, si ce n'est cependant au troisième étage, où se trouvait un garçon de quinze ans, petit, mince, lymphatique, lequel, établi sur le palier, dégrossissait des barreaux de chaises.

— Où allez-vous, monsieur? demanda le jeune garçon en arrêtant le travail de l'instrument d'acier qu'il tenait des deux mains.

Dans une maison sans portier et dans laquelle les visiteurs étaient assez rares, la question était naturelle; elle arrêta M. Ernest qui, néanmoins, se hasarda à dire qu'il allait chez le vieux Monti.

— Ah! le père Monti?—Oui, mon ami. —Au sixième, au fond du corridor.

M. Ernest remercia l'enfant et monta encore trois étages sans rencontrer personne. Là il trouva le corridor qui conduisait au grenier de Monti. Il le traversa dans toute sa longueur et arriva devant une porte solide, quoique peut-être aussi pleine de pièces de rapport que l'était

le manteau du mendiant. Monti lui-même avait changé les ais vermoulus et doublé sa porte soit avec du bois, soit avec des morceaux de fer-blanc, solidement attachés par des clous. La serrure était forte et un pêne épais sortait de la serrure et entrait d'un demi-pouce dans la gâche : on voyait que le défiant locataire avait cherché tous les moyens possibles de prévenir une effraction. M. Ernest examina avec soin cette porte, qui ressemblait à celle d'un de ces vieux coffres-forts incrustés dans une muraille. Il frappa ensuite doucement et à petits coups. A sa grande surprise, la porte s'ouvrit presque aussitôt.

— C'est toi, garçon? Entre, entre, dit Monti.

Le mendiant était dans son lit, ou pour mieux dire sur son grabat, et ayant cru reconnaître la façon de frapper du petit ouvrier du troisième, son commissionnaire et son ami, il avait tiré un cordon qui arrivait jusqu'à lui, et la porte s'était ouverte. Quand il reconnut son erreur et qu'il vit un étranger, il manifesta une surprise qu'Ernest prit pour de la frayeur, et il s'assit sur son grabat. La chambre était grande, spacieuse, quoique mansardée; elle prenait du jour sur le toit par une fenêtre à tabatière, et ne contenait guère, outre le lit, que deux chaises, une table boiteuse, un grand coffre et une vingtaine de bouteilles vides, rangées contre la muraille, comme les pions d'ébène d'un jeu d'échecs. Les murs eussent été nus sans les images multipliées de saint André, qui représentaient le bienheureux patron de Monti dans les diverses phases de sa vie; le crucifiement du saint, ses prédications, ses extases, et deux ou trois miracles dont l'authenticité n'est pas douteuse en Italie. Quelques chapelets et un vieux scapulaire accompagnaient ces gravures grossières. Dans le coin qu'occupait le lit et contre la muraille, se trouvaient un vieux mousquet dépourvu de sa baïonnette, et un sabre qui, grâce à l'absence du fourreau, laissait voir sa lame rouillée. M. Ernest s'avança vers le mendiant.

— Vous fermez la porte? dit celui-ci. — Préférez-vous qu'elle reste ouverte? — Cela m'est égal : mais vous

ne vous trompez donc pas? Vous venez donc chez moi? — Oui, Monti. — Vous savez mon nom? — Sans doute, et vous devez connaître le mien. — Qui êtes-vous? — Ernest de Meyran. — Connais pas. — Comment! vous ne me connaissez pas?... Un ami de madame de Renoncourt. — Madame de Renoncourt, dit le mendiant en regardant au plafond, qui n'était autre chose que les ardoises du toit; madame de Renoncourt, connais pas. — Vous ne connaissez pas madame de Renoncourt... la petite Olympe, qui était à l'Opéra? — Ah! Jeannette; oui, oui, sans doute; eh bien! que lui voulez-vous, à Jeannette? Vous voulez savoir son adresse? Rue Saint-Honoré, vis-à-vis Saint-Roch, *à l'Echeveau d'or*. — Il ne s'agit pas de cela, Monti. — Et de quoi s'agit-il donc? dit le mendiant, qui, voyant que M. de Meyran lui en voulait personnellement, se mit en devoir de se lever. — Ne vous dérangez pas, Monti; ce que j'ai à vous demander est peu de chose, et nous aurons fini dans un instant.

Monti parcourut le jeune homme d'un regard étonné et demeura dans son lit.

— Vous savez mieux qui je suis, reprit M. Ernest, que vous ne voulez l'avouer; vous savez que je suis un ami de Jeannette, que nous avons gagné ensemble beaucoup d'argent, rue du Mont-Thabor, et... — Ah! vous étiez avec elle rue du Mont-Thabor? — Oui. — Pauvre fille! on lui a pris tout son argent, dit Monti. — Pas tout à fait tout, vous le savez bien, car je l'ai quittée au moment où elle venait vous consulter pour placer le reste.

A ce détail vrai, Monti se rassura; il était possible que M. de Meyran vînt lui demander un service pareil à celui qu'il avait rendu à Jeannette, et il avait alors devant lui un jeune homme qui, comme la jeune fille, voulait faire une bonne fin.

— Et, continua Ernest, c'est Jeannette qui m'envoie. — Elle a eu tort, monsieur; il fallait venir me trouver à Saint-Roch. Je ne reçois personne ici. — Enfin, dit Ernest, j'ai de l'argent comme Jeannette; mais j'ai été plus

fin qu'elle, je ne l'ai pas laissé prendre par le commissaire. — Ceux qui ont de l'argent, dit le prudent Monti, sont bien heureux. — Nous ne faisions pas, Jeannette et moi, reprit Ernest, une vie qui pût durer. Nous serions devenus trop riches. Ce n'était pas juste; il faut qu'il y en ait un peu pour tout le monde. Mon argent est en sûreté, Monti, je l'ai envoyé à ma famille, qui m'en tiendra compte, et je n'en suis pas en peine.

Pendant cette conversation, Monti cherchait à deviner le motif qui amenait M. Ernest auprès de lui. Quoique peu scrupuleux, il ne pouvait pas se dissimuler que cet argent que M. Ernest se vantait de posséder venait d'une source impure, et il en toucha un mot par une réflexion générale.

— Il n'y a que l'argent bien gagné qui profite, dit-il. — Voilà pourquoi le mien fructifiera dans mes mains, Monti : j'étais là quand le commissaire a fait sa visite chez Jeannette, et il ne m'a pas adressé un seul reproche. — Bien, bien, dit Monti; mais voilà neuf heures trois quarts qui sonnent à l'horloge de Saint-Roch; je ne veux pas manquer à la messe de dix heures; ça me nuirait. Que me voulez-vous? — Je vais vous demander de l'argent. — A moi? à un vieux mendiant à qui M. le curé fait donner un pain de quatre livres tous les samedis? — Je sais que vous êtes riche, Monti.

Le mendiant leva les yeux au ciel et croisa ses bras sur sa poitrine.

— Mon bon saint André, lui dit-il, tu sais si j'ai autre chose que mon bâton et ma besace. Ah! monsieur, si aujourd'hui les âmes charitables ne me font pas entre elles une pièce de dix sous, il faudra que le vieux Monti se couche sans souper. — A d'autres, Monti! je sais que vos habits sont cousus d'or; vous prêtez à la petite semaine, Monti; vous prêtez sur gages, vous prêtez sur de bons papiers.

Monti s'effraya sérieusement, et il tendit la main vers le cordon qui arrivait jusqu'à son chevet pour ouvrir la porte. Ernest s'empara du cordon et il le lança vers le haut

de la muraille où un clou qui se trouvait là le retint et l'empêcha de retomber sur le chevet de Monti.

Le vieillard, après un moment d'hésitation, regarda résolûment Ernest et lui dit :

— Cela n'est pas vrai. — Je ne vous demande pas des aveux, reprit Ernest, mais de l'argent; il m'en faut. Ecoutez-moi, peut-être de votre vie n'aurez-vous jamais fait une meilleure affaire que celle que je vous propose. Je suis riche, comme je vous l'ai dit, et ma famille l'est également. J'ai une sœur que vous connaissez. — Moi? — Oui, vous; rien de ce qui s'est passé depuis six ou sept ans, de Saint-Roch aux boulevards, ne vous est étranger. Vous savez que ma sœur a épousé un homme très-riche... c'est ma sœur qui a mon argent. Vous connaissez madame de Linant la mère, M. de Linant le fils; vous savez qu'il est le mari d'une femme très-riche, que, moi-même, je devais épouser, et que, si j'en avais besoin, la bourse de cette femme me serait ouverte. Jeannette a dû vous dire tout cela? — Jamais, répondit Monti. — Oh! oui, j'en suis sûr, vous le savez. Vous allez donc me donner deux mille francs; je vous ferai une lettre de change de trois mille, que ma sœur acquittera à son échéance, et nous serons bons amis. — A ce compte-là, je voudrais pouvoir vous prêter seulement deux mille sous, qui font, si je ne me trompe, deux cents francs, et je gagnerais ainsi cent francs, c'est-à-dire plus que je ne gagne en six mois. — Allons, Monti, soyez franc; loin de perdre avec moi, vous gagnerez. — Oh! c'est un bon marché que vous me proposez là. — Sans doute, Monti. — Mais pas pour un mendiant; pour un banquier. Allez chez un banquier, monsieur. Je vois ce que c'est : vous êtes venu ici par partie de plaisir, et pour vous moquer un peu du pauvre de Saint-Roch. — Je vous dis qu'il me faut de l'argent, Monti; que vous en avez et que vous m'en prêterez.

Cette scène commençait à devenir excessivement désagréable pour Monti, non qu'il cédât à un sentiment de peur, nous avons dit qu'il était courageux et résolu; mais

cette conversation pouvait ne pas finir tranquillement, et les prétentions de M. Ernest pouvaient aussi être connues dans le quartier : alors que devenait-il? Si l'on apprenait jamais qu'il avait de l'argent, et qu'on s'adressait à lui pour des prêts usuraires, il était perdu; adieu les aumônes, adieu la bienveillance du curé. Il devait alors quitter Saint-Roch et établir ailleurs des pénates improductifs. Il était vrai qu'il prêtait à usure et sur gage, mais jamais dans son quartier. Il avait dans le faubourg Saint-Marceau un vieux compatriote, son ami depuis l'enfance, auquel il confiait ses fonds et qui les faisait valoir. Il possédait encore chez lui, dans la paille de son grabat, une bourse cachée dont son ami même ne soupçonnait pas l'existence. Qui avait découvert ses secrets dangereux? Jeannette. Oui, Monti comprenait que l'esprit délié de Jeannette avait pu pénétrer ce mystère, mais seulement d'une façon vague et indécise. Il se reprocha alors de n'avoir pas pris Jeannette pour confidente; il l'aurait liée par un aveu, tandis qu'elle avait pu parler inconsidérément devant ce jeune homme et lui attirer ainsi cette pénible visite : c'était précisément ce qui était arrivé. Deux partis se présentaient pour Monti : ou il avouerait posséder une petite somme d'argent qu'il prêterait à des conditions avantageuses, en affirmant que cette somme n'était pas chez lui, mais dans un lieu qu'il indiquerait; ou il nierait avoir en sa possession un seul centime. Le premier de ces partis était dangereux, parce que c'était dévoiler son secret à un homme qui ne lui inspirait aucune confiance. Monti n'était pas assez simple pour croire à de l'argent envoyé à une famille riche, et pour se laisser persuader que la sœur payerait les dettes usuraires du frère. Le second parti lui parut ne présenter aucun danger, et il l'adopta : il savait cependant qu'il ne faut jamais renvoyer un emprunteur sans espoir et il dit :

— Vous en croirez ce que vous voudrez, je n'ai rien, monsieur; mais il me vient une idée.

M. Ernest s'assit sur une vieille chaise, à deux pas du

lit et, croisant les bras sur sa poitrine, il répondit :

— Voyons votre idée, Monti. — Voyez Jeannette, dit Monti. — Comment, que je voie Jeannette? — Oui; je ne dis pas précisément qu'elle ait de l'argent; je l'ignore; mais elle est bien établie à l'*Echeveau d'or*, et si elle le peut, elle ne refusera pas d'obliger un ami.

M. Ernest savait le contraire; il fit un signe de tête pour prouver à Monti qu'il n'approuvait pas son idée : celui-ci continua, en se laissant emporter à son naturel railleur :

— Jeannette est une fille qui entend le commerce; elle a besoin de gagner, et avec deux billets de mille francs, si elle les a, elle ne négligera pas d'en gagner un troisième, surtout avec vous qu'elle sait riche. Je suis persuadé, monsieur, qu'elle n'hésitera pas. Jeannette vaut mieux qu'un banquier pour vous. Elle doit avoir le chiffre de l'argent que vous avez envoyé à votre famille, et il me semble déjà la voir vous comptant son argent.

Il y eut dans ces derniers mots de Monti quelque chose de moqueur, qui n'échappa pas à M. Ernest. Les petits yeux du vieillard se fermaient à demi, et sa figure avait un air de malice et d'ironie.

« Le misérable se moque de moi, » pensa Ernest, qui se leva, et qui, bourrelé par le besoin d'argent et voyant que tous ses artifices étaient inutiles, perdit la tête.

— Il me faut de l'argent! s'écria-t-il. — Oh! oh! dit le mendiant, qui se mit sur son séant et voulut prendre le sabre accroché à la muraille.

Ernest était à la portée du bâton de Monti, il s'en saisit et en déchargea un grand coup sur la tête du vieillard, qui s'affaissa sur son lit et dont le sang sortit en abondance par la bouche et par les narines.

— Il est mort, dit Ernest.

Et, sans s'arrêter davantage, l'assassin se mit à fouiller dans la paillasse de Monti, où sa main rencontra sans peine un paquet assez lourd, enveloppé dans du linge.

— Voilà son trésor, se dit-il.

Et sans seulement jeter un coup d'œil sur sa victime, il

mit le paquet dans sa poche, gagna la porte, l'ouvrit, la referma, traversa lentement le corridor, et enfila l'escalier; au troisième étage, il rencontra le petit fabricant de barreaux de chaises, qui, établi sur le palier, obstruait le passage. Ernest franchit l'enfant d'un saut, et en trois bonds il atteignit le seuil de la maison. Eperdu, hors de lui, cachant dans la poche de son habit ce vol, fruit de l'assassinat qu'il venait de commettre, sans savoir encore si la valeur de ce qu'il emportait compenserait du moins le sang répandu, M. Ernest quitta la rue des Frondeurs, prit la rue Saint-Honoré, et il allait gagner le faubourg Saint-Germain, lorsqu'il se sentit retenu par le pan de son habit; une sueur froide le couvrit tout entier, des éclairs passèrent devant ses yeux et il s'arrêta.

— Eh bien! Ernest, vous ne reconnaissez plus vos anciennes amies? lui dit une voix bien connue; est-ce parce que je suis une petite marchande? Vous avez peur de me parler dans la rue, M. de Meyran? et où allez-vous donc si vite, Ernest?

C'était mademoiselle Jeannette qui allait consulter Monti, son oracle, afin d'avoir son avis sur certaines difficultés survenues entre elle et l'ancienne propriétaire de l'*Echeveau d'or*.

— Ah! c'est vous, Olympe? — Jeannette, s'il vous plaît, mon ami; je suis Jeannette maintenant, et je n'ai plus d'autre nom... Mais vous êtes bien pâle, et vous avez l'air bien troublé; on dirait que vous venez de faire un mauvais coup.

M. Ernest s'excusa en disant qu'il venait de voir passer un de ses amis qui lui devait quelque argent et qui avait pris le chemin des Tuileries.

— Oh! ce n'est pas cela, Ernest; c'est que vous m'en voulez parce que je vous ai refusé de l'argent... Dame! il faut vous attendre à ça : je suis dans le commerce maintenant, et, dans le commerce, nous ne prêtons pas volontiers; nous n'avons de confiance qu'en nous-mêmes, en nous marchands, vous m'entendez?

Mais M. Ernest ne l'entendait pas; haletant et hors de lui, il lui semblait que de chaque coin de rue un agent de police allait sortir et lui mettre la main au collet; il croyait toujours voir déboucher de la rue des Frondeurs le petit ouvrier du troisième, à la tête d'un piquet de gendarmes. L'assassin tremble dans la rue quand il entend un grain de sable crier sous les pieds d'un passant, comme le cerf dans les bois au bruit de la chute d'une feuille. Ernest, après avoir regardé de tous les côtés, et sans répondre à Jeannette, prit sa course et s'enfuit dans la rue Saint-Honoré.

— Il m'en veut parce que je lui ai rendu son billet de cinq cents francs, pensa Jeannette; voilà ce que c'est que d'obliger des ingrats!

Mais en entrant dans la rue des Frondeurs, la nouvelle mercière apprit une nouvelle qui lui fit un moment oublier M. Ernest. Le tailleur, le cordonnier étaient sur le seuil de la maison de Monti et s'entretenaient avec le grènetier.

— On l'a assassiné, disaient-ils, un brigand, un jeune homme. — Qui est assassiné? Parlez... — Qui? Monti, le pauvre de Saint-Roch. — Monti! Monti! s'écria Jeannette.

Et elle s'élança dans la maison sans s'arrêter à en écouter davantage.

Le petit ouvrier qui travaillait au troisième n'avait pas été content de la figure de M. Ernest; il avait trouvé à ce monsieur l'air fier et la voix insolente; il lui sembla aussi singulier qu'un jeune homme pareil eût des relations avec Monti, et qu'il demeurât si longtemps avec lui. Ce petit garçon était l'ami du vieillard, qui s'était attaché à lui, parce que l'enfant faisait ses commissions et que d'ailleurs il se nommait André. Lorsque M. Ernest reparut enfin, et qu'au lieu d'attendre que l'enfant se dérangeât pour le laisser passer, l'assassin sauta par-dessus cet obstacle vivant, André trouva cette façon d'agir peu polie, et par la rampe de l'escalier, il se mit à regarder M. Er-

nest, dont la sortie, ou plutôt la fuite, ne lui parut pas naturelle; il monta alors chez Monti, dont il trouva la porte ouverte, Ernest avait, en effet, essayé de la fermer, mais le pêne rebelle n'était pas entré dans la gâche. André pénétra dans le grenier et il vit Monti sur son grabat et tout couvert de sang; alors, épouvanté de ce spectacle, André se précipita dans le corridor et dans l'escalier, en criant :

— A l'assassin! à l'assassin! Monti vient d'être assassiné!

Nous avons dit que la maison n'était guère occupée à cette heure que par les femmes des ouvriers qui l'habitaient; à ces cris : A l'assassin! elles sortirent de leurs appartements et remplirent l'escalier en répétant, avec André :

— A l'assassin! à l'assassin!

Le commissaire du quartier, celui-là même qui quelques jours auparavant, avait procédé à l'interrogatoire de Jeannette, demeurait dans la rue de l'Anglade, et il accourut accompagné de M. Gros-Bec et d'un second agent qui n'était autre que M. Frétôt, l'homme d'honneur qui, dans les maisons de jeu, cumulait le double emploi d'observateur et de prêteur d'argent. M. le commissaire de police trouva sur ses pas le docteur Maillet, notre ancienne connaissance, et il le pria de l'accompagner rue des Frondeurs, où un meurtre venait d'être commis; de manière que lorsque Jeannette pénétra dans le grenier de Monti, elle trouva le vieillard entouré du commissaire, de M. Gros-Bec, de M. Frétôt, qu'elle voyait pour la première fois, et du docteur Maillet dont elle avait été la malade, ou, comme on dit aujourd'hui, la cliente. Le docteur Maillet avait pratiqué une large saignée, et Monti commençait à revenir à lui.

— Ce ne sera rien, dit le docteur au commissaire; mais ce pauvre diable a eu deux bonheurs : d'abord le coup a déterminé une violente hémorragie, ce qui a empêché une congestion cérébrale; ensuite je me suis trouvé sur vos pas, M. le commissaire, et ce brave homme a joui

d'une saignée juste au moment où elle devait lui sauver la vie... Mais, ajouta le docteur en voyant entrer Jeannette, voici une bayadère de ma connaissance.

Le commissaire, en apercevant Jeannette, fronça le sourcil.

Jeannette courut vers Monti et lui prit la main.

— Père Monti, lui dit-elle.

Le vieillard revenait à lui.

— C'est toi, Jeannette? lui dit-il; c'est un de tes amis qui m'a mis dans cet état. — Un jeune homme, s'écria André, qui avait un habit gris et un spencer bleu.

L'habit gris, recouvert d'un spencer bleu doublé de soie, alors le vêtement du matin des jeunes gens à la mode, qu'on appelait encore quelquefois les incroyables ou les muscadins.

— Un habit gris et un spencer bleu, dit M. Frétôt, c'est M. Ernest de Meyran; il y a huit jours qu'il porte des vêtements semblables, et je l'ai vu, il y a deux heures, rue Cérutti, revêtu de ce costume. — Ernest, dit Jeannette, je viens de le voir rue Saint-Honoré avec un air égaré et comme un homme qui a fait un mauvais coup... C'est lui. — Je l'avais prédit, ajouta le commissaire. — Monti, reprit M. Frétôt, cet homme vous a volé. — Faites votre déposition, dit le commissaire.

C'était là le point embarrassant pour Monti. Il voulait bien dire qu'on l'avait assassiné, le fait était d'ailleurs flagrant, mais non point qu'on l'eût volé; il l'ignorait même encore, et son inquiétude était visible. Il raconta donc ce qui s'était passé entre lui et M. Ernest.

— Je n'avais jamais vu cet homme, dit-il, qui s'est présenté comme venant de la part de Jeannette et qui me demandait de lui prêter de l'argent... De l'argent! à moi! un malheureux qui tend la main toute la journée et qui ramasse ainsi de quoi vivre et de quoi payer le pauvre grenier qu'il habite. — Alors pourquoi cet homme vous aurait-il assassiné? demanda le commissaire.

— Je ne sais pas, répondit Monti, il a voulu m'em-

porter quelques sous. — Jeannette, avez-vous dit à M. de Meyran que Monti avait de l'argent?

C'était le commissaire qui parlait.

— Jamais, répondit Jeannette sans hésiter.

M. Frétôt savait mieux les affaires de M. de Meyran que qui que ce fût, il prit la parole.

— M. le commissaire, dit-il en désignant Jeannette, permettez que cette jeune femme sorte un instant.

Jeannette se réfugia dans le corridor, et Monti, qu'on couvrit de quelques vêtements, fut transporté de son grabat sur une chaise; Jeannette put alors rentrer. M. Frétôt, dont la perspicacité n'était pas douteuse, prit de nouveau la parole.

— Vous savez, M. le commissaire, dit-il, que la mendicité est un état fort lucratif à Paris?

Monti poussa un soupir.

— Il y a tel pauvre à Paris, continua M. Frétôt, à qui les mariages, les enterrements, les baptêmes et la charité journalière des personnes qui fréquentent les églises rapportent un gain plus considérable au bout de l'année que le travail assidu du meilleur ouvrier. Les pauvres sont économes, avares même; comme ils ne peuvent pas jouir ostensiblement de ce qu'ils possèdent, il accumulent, ils entassent, et la vue de leur or étant leur seule jouissance, ils gardent sur eux leur trésor cousu dans leurs habits, ou ils le cachent chez eux dans la paille de leur grabat. Ernest de Meyran a donc pu croire que Monti avait de l'argent chez lui et l'assassiner pour s'en emparer. Le grabat de Monti a été remué par une autre main que la sienne, la paille a été fouillée.

Le commissaire jeta un coup d'œil sur Monti pour voir ce qu'il aurait à répondre à une assertion aussi positive; celui-ci, parfaitement revenu à lui, se mit à verser d'abondantes larmes et à frapper ses mains l'une contre l'autre.

— Hélas! s'écria-t-il, je suis un homme perdu, ruiné; on va me chasser de cette maison, et il ne me restera plus

qu'à mourir de faim et de froid dans la rue. — Vous aviez donc de l'argent, Monti? demanda le commissaire. — Oui, M. le commissaire. — Dans votre paillasse? ajouta Frétôt. — Oui, monsieur. — Et combien aviez-vous?

C'était la question délicate : Monti leva les yeux au ciel, joignit ses deux mains, et reportant ses regards sur les assistants :

— Messieurs, dit-il, vrai comme il n'y a qu'un Dieu, et comme saint André, mon patron, me protége, des gros sous cousus dans une mauvaise chemise. — Des gros sous? répéta le commissaire.

M. Frétôt se pencha vers l'oreille du commissaire.

— Je parie qu'il ment. — Laissez-moi faire, répondit celui-ci.

Et s'adressant à Monti :

— Combien de gros sous? — Il y en a pour douze francs dix-sept sous, répondit celui-ci sans s'étonner; je ne possède pas un liard de plus... Eh! mon Dieu! que vais-je devenir? J'ai mis cette somme de côté pour payer mon terme, monsieur. Le propriétaire fait payer au pauvre Monti cinquante et un francs huit sous tous les ans, pour lui abandonner ce malheureux grenier. J'espère qu'on ne m'a pas dérobé. Si je suis volé, on me mettra à la porte.

Et les larmes de Monti redoublèrent.

— Nous allons fouiller cette paillasse, dit le commissaire.

MM. Gros-Bec et Frétôt procédèrent à cette opération; la paillasse fut vidée sur le plancher, et la paille qu'elle contenait examinée brin à brin avec le soin que pouvaient y mettre deux personnages experts dans cette matière. La somme renfermée dans une vieille chemise ne s'y trouvait pas.

— Maintenant, dit le commissaire de police au mendiant, il faut que je vous explique nettement votre situation, et combien il vous importe de parler avec franchise: vous avez été cruellement assassiné; il n'a pas tenu au

meurtrier qu'à l'heure qu'il est vous ne fussiez sans vie. Tout porte à croire que le coupable est M. de Meyran; pour moi j'en suis persuadé, et vous devez souhaiter que ce malfaiteur soit puni.

— Oui, M. le commissaire. — Il dépend de vous que dans une heure M. de Meyran soit dans nos mains.

Un éclair de joie passa dans les yeux de Monti; son âme italienne savoura l'avant-goût de la vengeance. Le commissaire s'aperçut de l'effet qu'avaient produit ses paroles, et en homme habile il voulut en tirer parti.

— Vous verrez, continua-t-il, Ernest de Meyran devant vous, entre deux gendarmes, obligé de confesser son crime, et ou il portera sa tête sur un échafaud, ou du moins il sera condamné à traîner le boulet dans un bagne, jusqu'à la fin de ses jours.

Monti fit un soupir d'allégement.

— Il le mérite bien, dit-il; tuer un pauvre vieillard! — Sans doute, Monti; mais pour cela il faut que vous me disiez la vérité. — Parlez, M. le commissaire. — Ecoutez-moi bien : qu'y avait-il dans ce paquet, dont Ernest de Meyran s'est emparé? — Je vous l'ai dit : douze francs dix-sept sous. — Monti, dit encore le commissaire, ceci est fort important pour vous, et voici comment : Si vous dites la vérité, si vous n'aviez vraiment chez vous que quelques écus, Ernest de Meyran, qui ne dispose pas d'une obole, est à Paris, parce qu'avec douze francs dix-sept sous, on ne va pas loin et on ne peut pas voyager : alors, comme je vous l'ai dit, nous nous en emparerons dans quelques heures; au lieu que si vous nous trompez, si votre assassin a pris une somme importante, alors il a le moyen de changer de vêtements, de se déguiser, de monter dans une voiture, d'acheter un cheval et de passer peut-être à l'étranger. Votre déposition d'ailleurs nous ferait chercher à Paris un individu qui n'y serait pas. Vous égareriez la police et vous perdriez votre vengeance. Encore une fois, quelle somme vous a été volée! — Douze francs dix-sept sous, répéta le mendiant, comment pou-

vez-vous croire qu'un pauvre homme comme moi ait de l'argent?

Le commissaire fut convaincu; M. Frétôt, quoiqu'il n'eût pas une foi bien robuste dans les paroles de Monti, parut persuadé, et le docteur Maillet qui, sauf quelques ridicules, était le meilleur homme du monde, glissa deux ou trois écus dans la main du mendiant.

— Tenez, mon ami, lui dit-il, voilà pour payer votre terme; restez chez vous, buvez de la tisane de mauve et dans quelques jours vous vous porterez aussi bien que moi. — Si Monti nous a dit vrai, dit M. Frétôt au commissaire en se retirant, je trouverai M. de Meyran ce soir au Palais-Royal. — S'il n'a pas quitté Paris, dit à son tour M. Gros-Bec, avant deux heures je vous l'amène, M. le commissaire.

Monti, une fois seul avec Jeannette et le petit André, commença par renvoyer l'enfant; puis, jetant sur la jeune femme un long regard :

— Ainsi donc, lui dit-il, c'est toi qui m'as trahi? — Moi? Vous avez bien entendu ce que j'ai dit au commissaire? — Sans doute, et je t'en remercie; cela m'a appris du moins que tu es une bonne fille, et que tu n'as parlé à ce M. Ernest que par légèreté. — Je n'ai parlé à personne, père Monti, et vous ne m'avez jamais rien confié. — C'est vrai, mais tu savais tout. Pourquoi ouvrir la bouche devant ce misérable? Tu vois ce qui est arrivé?

Jeannette, n'espérant pas déjouer la pénétration du mendiant, avoua sa faute : elle avait, en effet, laissé échapper une parole imprudente devant M. Ernest, deux mois auparavant; mais ce n'était point elle qui avait envoyé l'assassin chez le mendiant.

— Je le crois, reprit Monti, dès ses premiers mots j'ai vu qu'il mentait, et j'ai compris que, depuis que tu as changé de vie, tu t'étais brouillée avec lui. — Allons, père Monti, reprit Jeannette, dont la philosophie consistait à oublier les malheurs irréparables, le mal pouvait être plus grand qu'il n'a été, il n'y faut plus songer; je vais

m'établir ici, je vous soignerai, et vous achèverez de vous guérir dans mon arrière-boutique. Heureusement, la perte n'est pas grande, douze francs dix-sept sous, ce n'est rien. — Douze francs dix-sept sous!... dit Monti d'une voix creuse, tu l'as cru, Jeannette? — Comment! vous n'avez pas dit la vérité au commissaire? — De belles pièces d'or, Jeannette, et en assez grand nombre pour faire faire au suisse de Saint-Roch deux ou trois de ces habits galonnés, comme celui dont il est si fier. — Mais, Monti, puisqu'il a de l'argent, il s'échappera. — Qu'il s'échappe aujourd'hui, dit Monti; j'espère que tôt ou tard saint André me l'amènera pieds et poings liés; mais, grand Dieu! il vaut mieux qu'il s'échappe que si le commissaire et ses gens viennent à savoir que le vieux Monti a jamais caché de l'or dans sa paillasse. As-tu entendu ce grand brun qui disait que tous les pauvres étaient avares et riches?... Si cet homme me savait un peu d'argent, il me le soutirerait écu par écu... Et, Jeannette, qui mettrait un liard dans ma sébile, si on croyait que j'ai des napoléons dans mon habit?

Après le crime.

Ainsi les calculs de l'avarice l'avaient emporté chez Monti sur la douleur et sur le désir de la vengeance. Il avait fait comme l'Indien qui, attaché à un poteau fatal, sourit en voyant couler son sang, et qui nie ses blessures au lieu de les compter. Jeannette admira cet héroïsme dont, au besoin, elle aurait été capable, et éprouva un secret plaisir en songeant que le commissaire et M. Gros-Bec avaient été pris pour dupes.

— Cependant, père Monti, dit-elle, à votre place j'aurais tout avoué.— Et pourquoi? répondit le mendiant.

— Parce que, à l'heure qu'il est, M. Ernest n'est pas à Paris, et que, tandis qu'on l'y cherche, il a le temps de se mettre à couvert.—C'est fâcheux, dit Monti, mais dans les mauvaises affaires, il faut prendre le parti le moins dangereux. Je t'ai dit, Jeannette, ce qui me serait arrivé; si j'avais avoué la vérité, on m'aurait cru des millions. Supposons maintenant que j'ai agi comme tu l'aurais fait à ma place; supposons encore qu'on se fût emparé de cet homme, ce qui n'est pas sûr... — Oh! oui, père Monti, on l'aurait pris; c'est sûr. — Je le veux bien : crois-tu qu'on m'aurait rendu mon argent? Non : il aurait été rejoindre le tien. Quand le commissaire m'a montré ce jeune homme entre deux gendarmes, et prêt à payer le mal qu'il m'a fait, j'ai eu un mauvais moment, Jeannette, et j'ai été sur le point de parler; mais heureusement ce bon docteur, qui m'a donné trois écus, m'avait tiré assez de sang pour me donner de la prudence : j'ai réfléchi et je me suis tu. Il faut savoir ne pas tout dire dans ce monde.

M. Ernest devait jouir d'un avantage qu'il ignorait et qu'il ne devait pas aux sentiments qu'il inspirait. Il parcourut la rue Saint-Honoré, non sans maudire la rencontre de mademoiselle Jeannette, qui, allant chez Monti, ne tarderait pas à apprendre son crime, et donnerait l'éveil à la police. Il lui semblait déjà avoir à ses trousses toute la gendarmerie de Paris, et l'esprit sans cesse préoccupé de M. Frétôt, son créancier, dans chaque individu qu'il rencontrait il croyait voir la figure de cet homme d'honneur auquel il avait signé une lettre de change. Il prit la rue de la Ferronnerie, traversa la cour Batave, et parcourut toutes les rues étroites qui se mêlent et s'entrecroisent jusqu'à la rivière. Il s'arrêta enfin sur le quai Saint-Paul, et avisant alors un cabaret à l'enseigne du *Raisin de Bourgogne*, il y entra et demanda une chambre particulière où il pût écrire pendant quelques heures sans être dérangé. Une petite fille très-jolie le fit monter au second étage, et lui ouvrit une pièce où il trouva un

lit, une chaise, une table. C'était la chambre de l'enfant qui apporta du papier, de l'encre et des plumes, et lui demanda d'un air timide s'il ne voulait pas une bouteille de vin cacheté. C'était le loyer de la chambre.

— Oui, mon enfant, vous m'apporterez aussi du pain et du jambon, car j'ai à écrire jusqu'à l'heure du dîner.

Ces objets apportés et rangés sur la table, M. Ernest, une fois seul, tira de sa poche le trésor de Monti; et, avec le couteau qui accompagnait son pain et son jambon, il déchira l'enveloppe de toile et éparpilla le contenu sur le lit de la jeune fille. C'était de l'or! Il le mania, le palpa. et sans précisément compter la somme, il s'assura qu'il avait en sa possession au moins cinq ou six mille francs. Prenant ensuite les débris de toile qui étaient devant lui, il fit plusieurs paquets et les plaça dans les poches de son gilet et dans les goussets de son pantalon. Il s'aperçut alors que la pièce où il était avait un judas, c'est-à-dire une ouverture qui permettait de voir dans la pièce située au-dessous, petit salon disposé pour les buveurs qui, comme lui, voulaient s'éloigner de la salle commune du cabaret. La porte du salon s'ouvrit, et M. Ernest vit entrer M. Gros-Bec, suivi de cinq ou six de ses collègues. Les agents de police s'attablèrent et demandèrent du vin blanc. M. Gros-Bec dégusta le vin blanc, et servit ses amis à la ronde.

— Le vin est bon ici, dit-il, je le savais; je connais depuis longtemps le *Raisin de Bourgogne;* mais voyons, l'Eclair, qu'allons-nous faire? Ce n'est pas tout de boire, il s'agit de prendre notre homme.

M. Ernest, plus mort que vif, reconnut parfaitement Gros-Bec, et ne perdit pas un mot; il s'éloigna un peu du judas, de façon à ce que, sans pouvoir être vu, s'il prenait fantaisie à un de ces messieurs de lever la tête, il pût néanmoins toujours les entendre. L'Eclair, que M. Gros-Bec venait d'interpeller, était un petit homme d'une cinquantaine d'années, mais maigre et sec et d'une vivacité extraordinaire.

— Le tout est de savoir s'il a de l'argent, répondit l'Eclair. — Tu es de l'école de Frétôt, dit Gros-Bec; il n'en a point : douze francs dix-sept sous. — Alors Frétôt est le mieux partagé. — Comment cela? — Parce qu'en général, quand on a commis un crime, il y a je ne sais quel sentiment qui ramène à l'endroit même où le crime a été commis. Cela n'est pas raisonnable, mais cela est vrai; c'est une observation qui date de loin, et Frétôt ne doit pas quitter, jusqu'à demain, les environs de Saint-Roch et du Palais-Royal. C'est un bon limier, il a le nez fin. — Et nous, qu'allons-nous faire? demanda encore Gros-Bec. — Le jeune homme est joueur, dit l'Eclair; il ira jouer. Il y a un tripot dans la Cité, allons-y. Il est possible qu'il aille risquer là ses douze francs dix-sept sous.

Et l'Eclair indiqua du doigt le pont Marie qui conduit à la Cité.

— C'est juste, mais ce n'est pas nous qui le prendrons, dit M. Gros-Bec avec chagrin; c'est ce coquin de Frétôt; toutes les bonnes aubaines sont pour lui. En gagne-t-il de l'argent, celui-là! Ah çà! le connaissez-vous bien? ajouta M. Gros-Bec. — Nous l'avons vu au 11, répondirent tous les agents. — Habit gris, spencer bleu, pantalon noisette, dit M. Gros-Bec.

Ernest ôta son spencer et le cacha sous le lit de la jeune fille. Les agents de police, qui avaient trouvé le vin bon, firent monter quelques bouteilles et parurent vouloir demeurer à boire et à jouer aux cartes pendant une heure ou deux, avant de prendre le chemin de la Cité. On frappa doucement à la porte de la pièce où se trouvait Ernest. Il alla ouvrir, par la raison bien simple qu'avec un coup d'épaule on pouvait jeter la porte à bas. C'était la jeune fille qui frappait.

—Monsieur, dit-elle, les gens qui sont au-dessous vous dérangent, n'est-il pas vrai? — Un peu, mon enfant. — Je m'en doutais, et je vais les renvoyer. — Du tout, du tout. — Oui, oui, il y a parmi eux un monsieur que je

connais, une pratique, M. Gros-Bec, je n'ai qu'à lui dire un mot.

Ernest était perdu, il retint fortement la jeune fille par le bras.

— Ecoutez-moi, lui dit-il, je ne veux déranger personne, surtout une pratique. J'ai une petite course à faire dans le quartier, je vais et je reviens. — Et votre déjeuner, monsieur? — Je déjeunerai au retour. Tenez, voilà un napoléon, vous me donnerez ma monnaie dans une demi-heure... Une course au Palais-Royal.

L'enfant prit la pièce d'or, et M. Ernest, après s'être assuré que la porte du premier était fermée, descendit sans bruit, traversa le cabaret, et, rasant la muraille, prit, on le pense bien, un chemin tout opposé à celui du Palais-Royal. Les quelques mots qu'il venait d'entendre lui avaient appris plusieurs choses importantes : M. Frétôt, l'homme d'honneur, était non-seulement un usurier et un duelliste, mais encore c'était un agent de police, qui le cherchait dans les environs du Palais-Royal. M. Gros-Bec et ses hommes allaient explorer une maison de jeu dans la Cité, et enfin, comme on le croyait sans argent, on supposait qu'il ne pourrait pas quitter Paris. Mais qui avait pu faire croire à la police qu'il ne possédait que douze francs dix-sept sous?... Jeannette?... impossible; quoique le renseignement fût inexact, il était trop précis pour que Jeannette eût pu le donner. Enfin avec cette perspicacité que donne quelquefois le sentiment du danger, Ernest en vint à deviner que le mendiant n'était pas mort, et qu'il avait aimé mieux tromper la police que d'avouer sa fortune. Cette idée le rassura, et en craignant toujours pour sa liberté, il cessa de craindre pour sa vie.

Cependant, il avait marché sans trop savoir où il allait, et dans le seul but de s'éloigner du Palais-Royal et de la Cité. Quand il revint un peu à lui et qu'il put donner quelque attention au chemin qu'il suivait, il reconnut qu'il était dans le faubourg Saint-Antoine; il se dirigea alors

sur Vincennes, qu'il comptait côtoyer pour gagner Saint-Denis, où il changerait de vêtements et monterait sur l'impériale de la première diligence qu'il rencontrerait; comme, dans la position où il se trouvait,le droit chemin était celui qui lui convenait le moins, il obliqua un peu à droite et se trouva ainsi sur la route de Saint-Mandé. Il marchait d'un bon pas, cherchant à gagner un abri pour n'entrer à Saint-Denis qu'avec la nuit, lorsqu'un homme grand et un peu gros l'accosta.

— M. de Meyran, lui dit cet individu.

Ernest tressaillit lorsqu'il entendit prononcer son nom; cependant il leva la tête et reconnut M. de Bussière; sa frayeur s'évanouit.

— Vous voilà, mon ami, lui dit M. de Bussière; vous venez chez moi, peut-être? — Non, monsieur, j'allais à Vincennes, chez un ami... — Vous irez voir votre ami plus tard, mon cher Ernest, et vous dînerez avec moi à la Folie-Bussière; je dîne maintenant à deux heures par ordonnance du médecin. Galien prétend que les goutteux ne doivent pas manger le soir, et comme Hippocrate ne dit pas précisément le contraire, je suis de l'avis de Galien.

M. de Bussière était toujours le même homme, d'une bonté un peu égoïste, et mettant volontiers son repos avant toute chose. Il n'eut pas de peine à faire consentir Ernest à l'accompagner; celui-ci devait être, en effet, bien plus en sûreté à la Folie-Bussière que dans un cabaret. Il s'assit donc à la table du tuteur de Juliette et mangea comme un homme qui n'avait pas touché au déjeuner du *raisin de Bourgogne*.

—Mon ami, lui dit enfin M. de Bussière, j'éloigne tant que je le puis les détails pénibles. Il faut néanmoins que je vous dise un mot de votre père, qui s'est brouillé avec moi fort sottement, et qui est mort sans que j'aie pu lui dire que je lui avais pardonné depuis longtemps. Tout cela fait, mon cher Ernest, que je suis à votre disposition; je veux rendre au fils les services dont le père n'a pas

voulu... Comptez sur moi dans l'occasion, et parlons d'autre chose.

Ernest ne put que remercier M. de Bussière et celui-ci ajouta :

— Parlons de Juliette : la voilà mariée avec mon neveu; c'est un mariage que j'ai toujours désiré, et qui aujourd'hui me fait frémir... Aussi n'ai-je été pour rien dans cette affaire, ni ma sœur non plus; il faut lui rendre cette justice... Pour moi, j'étais aux eaux et on ne m'a pas consulté; ma sœur était au lit, malade, à ce qu'elle m'a dit, et rien n'a pu la déterminer à faire bonne mine à sa bru. Que pensez-vous de tout cela, Ernest? — Je pense que votre pupille est bien malheureuse. — Permettez, permettez; mon neveu est honnête homme, et il se conduira toujours décemment, surtout aujourd'hui qu'il est préfet. Ce n'est pas lui que je redoute... C'est Juliette qui me fait peur. — Et pourquoi cela, monsieur? — Ah! Juliette n'est pas une femme comme une autre; elle est violente, passionnée, et depuis qu'elle est partie pour l'Aveyron, je suis dans des transes continuelles. Ces deux époux se haïssent, l'intérêt seul les a réunis, et maintenant qu'on les force de vivre sous le même toit, que va-t-il arriver? Vous dites que Juliette est malheureuse; voilà ce qui m'effraye. Juliette ne saura pas supporter le malheur; c'est une nature vigoureuse et indomptable qui prendra les partis les plus désespérés plutôt que de ployer sous sa destinée. Elle est jeune, elle est belle; si un joli garçon lui faisait tourner la tête, elle serait capable de fuir avec lui jusqu'au bout du monde.

M. Ernest écoutait ces paroles avec attention, et elles ne furent pas perdues pour lui.

— Mais, pardon, ajouta M. de Bussière, je vous parle de mes chagrins et je ne vous demande pas dans quelle situation vous vous trouvez. Vous êtes sans fortune, Ernest, que faites-vous? — Des sottises, monsieur, répondit Ernest. — Vous êtes franc, du moins. — Monsieur, reprit Ernest, vous savez dans quel état mon père a laissé

ses affaires? — Abîmées, dit M. de Bussière; le tapis vert a tout englouti. Dieu vous préserve de toucher à une carte! Vous seriez plus coupable qu'un autre, Ernest. — Aussi, monsieur, ai-je demandé au travail ce que m'a refusé la fortune. — Très-bien. — J'occupe une place importante dans une maison de commerce. — Et vous appelez cela des sottises? — Voici les sottises, monsieur; il y a, vis-à-vis la maison où je demeure, une jeune personne sans naissance et sans fortune, dont le père, encore jeune, a été militaire; je n'ai pu voir impunément cette jeune fille qui est très-belle. — C'est de votre âge, morbleu! — On a beaucoup parlé de tout cela dans le quartier. — Des commérages, dit M. de Bussière. — Oui, monsieur, et le père a prétendu que j'avais compromis sa fille, que je l'avais perdue de réputation. — Et cela est-il vrai, M. Ernest? —Il y a un peu d'exagération, monsieur. Si le père n'eût pas fait de bruit, personne ne se serait douté de rien. Enfin, le père veut que j'épouse. — Oh! oh! — Ou que je me batte avec lui. — Diable! — Il prétend qu'au point où en sont les choses, l'affaire n'a que trois issues possibles : il faut, dit-il, que je le tue ou qu'il me tue, ou que j'épouse. Or, dit M. Ernest, qui, comme on a pu le voir déjà, possédait à merveille le talent de mentir, aucune de ces choses ne me convient : je ne peux pas me laisser tuer, je ne veux pas tuer ce brave homme, et je n'ai garde d'épouser. Je vais donc faire un petit voyage pour laisser à la colère de ce père le temps de s'évaporer. — Et où comptez-vous aller? demanda M. de Bussière. — A Clermont. J'ai dans cette ville un camarade de collége qui, depuis longtemps, me prie d'aller passer trois mois chez lui; mais une chose m'embarrasse. — Vous n'avez point d'argent, mon ami; adressez-vous à moi. — Je ne manque pas d'argent, répondit Ernest; mais je n'ai point de passe-port. J'allais à Vincennes, quand vous m'avez rencontré, voir un ami que j'ai dans le fort, et qui aurait peut-être levé cette difficulté. Il m'aurait donné un mot pour le sous-préfet de Saint-Denis,

et j'aurais eu un passe-port sur sa caution. — Le sous-préfet de Saint-Denis, dit M. de Bussière, c'est un de mes amis. — En vérité! Et vous me donnerez un mot pour lui? — Volontiers. — Car, continua Ernest, mon ami dine tous les jours à Paris, et je crains de ne plus le rencontrer à Vincennes. — Je vais vous donner une lettre, Ernest. — Vous me rendrez un service signalé. Il y a encore une petite difficulté. — De l'argent? — Eh non, monsieur, j'ai de l'argent. Voici. Vous savez que mon père possédait en Normandie la terre de Gaillon? — Oui, une terre qu'il a jouée et perdue. — Il avait été question, reprit Ernest, de me faire porter le nom de cette terre; c'était une fantaisie de mon père, qui m'a même appelé pendant quelque temps M. de Gaillon. Je voudrais que vous eussiez la bonté de m'annoncer au sous-préfet comme M. de Gaillon. — Mais pourquoi toutes ces précautions? demanda M. de Bussière. — Pour échapper, dit en riant M. Ernest, à ce père furieux qui veut que je le tue ou qui prétend me tuer. Sans cela, est-ce que je n'aurais pas pris mon passe-port à Paris? C'était plus simple et surtout plus facile. Mais mon homme ira à la police, il saura où je suis. Il viendra me trouver à Clermont, j'aurai une affaire désagréable, et je deviendrai la fable de la ville. — Vous avez raison, dit M. de Bussière avec bonhomie; la terre de Gaillon, j'en ai beaucoup entendu parler, mais je ne l'ai jamais vue; ni vous non plus, je parie? — Vous me pardonnerez, monsieur; j'y ai passé quinze jours, il y a deux ans.

M. de Bussière s'empressa de donner à Ernest la lettre qu'il demandait, et il fit atteler un cabriolet pour conduire à Saint-Denis l'assassin de Monti qui, changeant alors de dessein, arriva à Saint-Denis avant la nuit, obtint un passe-port de M. le sous-préfet, et ne prit d'autre précaution que celle d'échanger son habit gris contre un habit bleu, son chapeau contre une casquette, et de se recouvrir d'un manteau de voyage.

Ce n'était pas sans raison que M. de Meyran avait de-

mandé un passe-port pour Clermont; la route du Puy-de-Dôme le conduisait dans l'Aveyron, c'est-à-dire auprès de cette femme violente, qu'un coup de tête pouvait, comme l'avait dit M. de Bussière, séparer éternellement de son mari.

Juliette.

M. le préfet de l'Aveyron avait, ainsi que nous l'avons dit, parfaitement compris son rôle, et il le remplissait à merveille. Une fois au courant des affaires, une fois ses rapports établis avec le conseil général, les conseils municipaux, les maires de son département, il songea à s'assurer une existence agréable et à lier des relations d'amitié avec la compagnie de Rodez.

— Il faut être bon prince, pensait-il, et adoucir par l'affabilité de mes manières ce que peuvent avoir de rude les ordres de l'empereur.

La conscription pesait alors durement sur la population, et les préfets avaient la charge de faire exécuter la loi. M. de Linant vint à bout de concilier le devoir de sa place avec le but de plaire qu'il se proposait : la bonne opinion qu'il donna de lui augmentait son importance et sa popularité. Il montait beaucoup à cheval et s'était lié avec les plus habiles chasseurs du pays; le but de ses promenades était souvent Clairvaux. M. le préfet chassait assez volontiers sur la terre de son cousin d'Herbois. L'agronome était tout entier à ses engrais, et madame d'Herbois profitait des beaux jours pour aller à sa terre, qui n'était éloignée de Rodez que de deux lieues à peine. Après la chasse, elle recevait M. de Linant, sur lequel elle prenait cette influence irrésistible que certaines femmes habiles ont l'art d'acquérir, peu à peu par des progrès

lents, mais sûrs, et qui finit par former une chaîne qu'on ne peut plus rompre.

— Qu'avez-vous, Anatole? demanda un jour madame d'Herbois, en voyant entrer dans son salon M. le préfet, le front chargé de soucis; n'y a-t-il plus de chevreuils dans la forêt d'Herbois? Les perdreaux vous manquent-ils? — Je viens de faire, madame, répondit le préfet, la chose la plus pénible, la plus dure... Ah! la fortune me coûte cher; j'achète par de grands sacrifices la position que j'occupe; devinez ce que j'ai fait ce matin?

Madame d'Herbois, dont les craintes se reportaient toujours sur un rapprochement entre les deux époux, refusa néanmoins de s'expliquer.

— J'ai écrit à madame de Linant pour la prier de venir à Rodez, dit le préfet; l'empereur se mêle de mon ménage; il veut que le mari et la femme vivent ensemble, ou du moins qu'ils en aient l'air; et comme le ministre de l'intérieur comprend la nécessité où se trouve madame de Linant d'obéir, je ne doute point que Juliette ne soit en route.

Madame d'Herbois n'avait rien à dire : elle ne pouvait ni se compromettre par des paroles, ni faire un aveu inutile, parce qu'elle sentait bien qu'amoureux ou non, M. de Linant avait plus d'ambition que d'amour; elle pâlit, laissa quelques larmes s'échapper de ses yeux, donna à ses membres un petit tremblement nerveux et s'évanouit.

Anatole se pendit à toutes les sonnettes; les domestiques arrivèrent, on transporta madame d'Herbois dans sa chambre à coucher; et M. le préfet, quelque clairvoyant qu'il fût, quitta Clairvaux avec cette pensée flatteuse qu'il avait inspiré une passion insurmontable à la femme la plus douce, la plus belle, et en même temps la plus vertueuse du monde. Quand l'amour est vif, quand l'amour-propre est doucement chatouillé, et que l'estime s'ajoute à tous les autres sentiments, on est bien près de tomber dans la faute qu'on s'était promis d'éviter. M. le préfet chevauchait sur le chemin de Clairvaux à Rodez, en s'en-

tretenant avec lui-même. Il avait cru jusque-là sa position facile, il la trouvait maintenant délicate et compliquée : ce n'était pas sa conscience qui l'inquiétait; il craignait l'opinion.

— Charlotte m'aime plus qu'elle ne m'a jamais aimé, se disait-il; ce qui vient de se passer le prouve jusqu'à l'évidence, et moi je sens que je suis loin d'être insensible. Quel mal cela fait-il à d'Herbois? Aucun; il ne s'occupe pas plus de sa femme que si elle n'existait pas; il n'est jaloux que des faiseurs de mémoires; mais la ville de Rodez! la ville de Rodez est une petite ville où l'on n'est pas trop médisant, il est vrai, mais où cependant on s'occupe de ce que l'on voit, où l'on se dit très-naïvement ce que l'on remarque, c'est inévitable. Ma femme absente, il est naturel que je voie habituellement ma cousine d'Herbois; mais, une fois Juliette à Rodez, on trouvera fort singulières des relations de tous les jours avec une femme que madame de Linant ne verra pas; car il sera impossible de persuader à ces deux dames d'avoir entre elles des rapports de convenances. Je suis la personne que Juliette hait le plus, et après moi vient Charlotte. Les balourdises de M. d'Herbois compliqueront la position, et madame de Linant, heureuse de me nuire et de me faire perdre ma popularité, fera naître un scandale dangereux pour Charlotte et pour moi... Hélas! nous nous sommes mutuellement prouvé que nous étions passés maîtres dans cet art, et nous savons ce qu'en coûte la pratique! Ce ne sera pas l'amour, il s'en faut, qui poussera madame de Linant; ce sera l'amour-propre irrité et la haine qu'elle porte à Charlotte.

Mais les difficultés d'une entreprise en font souvent tout le charme, et l'arrivée de Juliette à Rodez augmenta l'amour d'Anatole pour madame d'Herbois.

Cependant Juliette aperçut enfin le clocher de Rodez qui surmonte la chapelle du Saint-Sépulcre, et élève jusque dans les nues sa tour octogone avec sa jolie lanterne percée à jour; madame de Linant arriva à l'hôtel de la préfecture entourée de la partie oisive de la population, ja-

louse de voir la femme de M. le préfet. Elle trouva un concierge qui la conduisit dans ses appartements; M. de Linant n'était point dans l'hôtel. Il avait tenu ses promesses. Juliette fut introduite dans un salon magnifique, meublé avec ce soin et cette délicatesse exquise qui font deviner l'appartement d'une femme; une chambre à coucher élégante suivait le salon, et s'ouvrait sur un boudoir qui donnait sur une pièce d'attente, laquelle conduisait à une salle à manger. Rien d'utile, de commode, n'avait été omis; M. de Linant avait rassemblé toutes les recherches du luxe qui pouvaient faire supporter à Juliette l'exil de trois mois auquel elle avait bien voulu se condamner pour lui.

Un poison caché se trouvait sous ces fleurs, comme le serpent qui se glisse sous l'herbe. Ceci demande quelques explications. M. de Linant, après avoir annoncé à madame d'Herbois la prochaine arrivée de Juliette, quitta Clairvaux, ainsi qu'on l'a vu, à peu près ivre d'amour-propre et d'amour; il retourna le lendemain s'informer d'une santé que sa présence, pensait-il, devait améliorer. Madame d'Herbois avait pris son parti. Pour ne pas perdre son empire sur M. le préfet, pour l'augmenter même, il fallait céder à l'orage et se borner à augmenter l'animosité des deux époux, tout en ayant l'air de rester étrangère à leurs dissentiments intérieurs. Charlotte comptait ne pas paraître à Rodez, tant que Juliette habiterait cette ville; cela était nécessaire pour se dispenser de faire au moins une visite à la femme de M. le préfet, à la cousine de son mari; mais elle n'en désirait pas moins savoir ce qui se passerait à l'hôtel de la préfecture, et ce n'était pas par M. de Linant seul qu'elle voulait en être instruite. Elle s'informa donc, quand elle vit le préfet, des dispositions qu'il prenait pour recevoir sa femme.

— Les exigences de l'empereur me ruinent, répondit celui-ci. J'ai fait venir des meubles de Paris, mais j'espère en la fierté de madame de Linant. — Comment cela? — Elle voudra payer ses meubles, répondit M. de Li-

nant, et je ne me ferai pas beaucoup presser pour lui envoyer le mémoire de mon tapissier. — Vous aurez tort, Anatole; croyez-moi, ne permettez jamais à madame de Linant de l'emporter sur vous, surtout pour de misérables questions d'argent. — J'y ai bien pensé : mais on ne fait pas ce qu'on veut, surtout quand on n'est pas riche. — Il faut vous adresser à vos amis, Anatole; je suis à vos ordres.

M. de Linant remercia Charlotte, mais il répondit qu'en se gênant un peu, il pourrait suffire à tout.

— Madame de Linant, continua madame d'Herbois, amène-t-elle ses domestiques? — Une fille qu'elle doit renvoyer en arrivant à Rodez, sa Claudine est mariée et n'a pas voulu quitter son mari. — Il lui faut donc un cuisinier, un cocher, une femme de chambre. — Hélas! oui, dit Anatole, et je ne sais où les prendre. — Ne vous en occupez pas. — Vous vous en chargez? — Non pas moi, répondit la prudente Charlotte, mais mon mari connaît tout Rodez : il vous enverra les gens dont vous avez besoin.

L'affaire ainsi arrangée, ce ne fut pas M. d'Herbois, mais bien sa femme, qui se chargea de trouver des domestiques pour Juliette. Le cocher et le cuisinier ne demandaient pas beaucoup de soins; elle prit les premiers venus; quant à la femme de chambre, c'était différent. Madame d'Herbois était arrivée à Rodez deux ans auparavant avec l'intention de captiver la bienveillance publique, et elle y était parvenue en comblant de soins et d'égards les personnes de la société avec laquelle elle devait vivre; tandis qu'elle se conciliait les classes inférieures par quelques petites sommes habilement données ou des services qui faisaient bien augurer de son indulgence et de sa bonté. Un soir qu'elle se rendait en visite de cérémonie chez M. le président de première instance, une porte s'ouvrit devant elle et elle entendit ces mots prononcés d'une voix aigre et perçante :

— Sortez, sortez! vous êtes une misérable, une fille

déhontée, perdue; ne reparaissez jamais chez moi!

Une jeune fille sortit, en effet, de la maison; la porte se referma brusquement, et la personne ainsi chassée s'assit sur le seuil et pleura amèrement. Madame d'Herbois s'avança.

— Passons notre chemin, lui dit son mari; vous voyez bien que c'est une fille perdue? — Les filles perdues ne pleurent pas, répondit madame d'Herbois. — Nous arriverons tard chez M. le président. — Tant pis pour le président!

La jeune fille se nommait Rose; elle était excessivement jolie. Son père et sa mère étaient de Rodez, et l'avaient placée en qualité de femme de chambre dans cette maison d'où on la chassait, en l'accusant d'avoir écouté avec trop de complaisance les propos amoureux d'un jeune voisin.

— Et cela est-il vrai? demanda madame d'Herbois.

Rose prétendit que non; mais Charlotte vit un aveu dans sa rougeur et dans ses larmes.

— Nous n'irons pas chez M. le président, dit Charlotte à son mari; Rose, suivez-nous chez moi, j'ai besoin d'une femme de chambre, je vous prends à mon service.

C'était tirer la jeune fille d'une position très-fâcheuse, parce que, sans cela, elle serait rentrée chez son père qui l'aurait querellée et battue. Madame d'Herbois obtint de Rose l'aveu complet de sa faute, et, au lieu de l'accuser, elle soutint bravement que la jeune fille était innocente et avait été calomniée par une maîtresse injuste. C'était s'assurer du dévouement de Rose, et la tenir en même temps dans sa dépendance.

Ce fut Rose que madame d'Herbois choisit pour servir de femme de chambre à Juliette. M. de Linant, qui avait à peine vu la jeune fille et ne l'avait point remarquée, n'eut aucun soupçon de cet arrangement qu'il n'aurait point souffert, non par affection pour sa femme, comme on le pense bien, mais par un sentiment de dignité personnelle.

Quand Juliette eut pris un peu de repos, elle sonna et Rose parut.

— Madame, dit-elle en s'avançant avec timidité et d'un air modeste, monsieur demande si madame veut bien le recevoir?

La nouvelle femme de chambre avait un air si doux et une figure si heureuse qu'elle plut à Juliette.

— C'est vous qui me servirez? dit-elle sans répondre à la demande de Rose. — Si madame daigne agréer mes services, répondit en tremblant la jeune fille, à qui madame d'Herbois n'avait pas manqué d'exagérer la violence et les habitudes impérieuses de Juliette. — Volontiers, dit Juliette en donnant à Rose quelques pièces d'or; vous me quitterez peu, et j'espère que nous serons contentes l'une de l'autre. Faites entrer M. de Linant.

Rose sortit, et M. de Linant se présenta, l'air calme, le sourire sur les lèvres et cachant ses véritables sentiments sous toute l'urbanité de l'homme du monde.

— Madame, dit-il en s'arrêtant au milieu du salon, veuillez accepter mes remercîments; je sais tout ce que ce voyage vous a coûté; vous avez quitté, pour venir dans ce département reculé, vos amis, vos parents, une capitale que vous aimez; je sais tout cela, et je comprends l'étendue de vos sacrifices. — Le séjour de Paris m'est depuis bien longtemps amer, répondit Juliette; mais j'avoue que je ne l'aurais pas échangé contre celui de Rodez, si j'avais été libre de choisir. — Je le sais, madame, se hâta de dire M. de Linant; j'espère que tout vous conviendra ici, que vous y serez servie à souhait; un mot de vous, d'ailleurs, sera une loi. Permettez-moi de vous expliquer ma présence : je me suis engagé à ne jamais pénétrer chez vous dans les moments où vous y seriez seule : j'enfreins ma promesse dès votre arrivée; mais vous comprenez, madame, que notre façon de vivre intérieure ne regarde que nous; qu'il était alors nécessaire que notre première entrevue eût lieu sans témoins... J'espère, madame, que vous voudrez bien faire l'honneur aux personnes qui m'entourent de les recevoir?

M. de Linant ouvrit la porte du salon et introduisit son

secrétaire et les conseillers de préfecture qu'il présenta à sa femme, et se retira avec eux; il la laissa libre dans son appartement.

Juliette n'avait point à se plaindre; elle avait été traitée avec autant de convenance que de dignité; elle crut néanmoins remarquer dans M. de Linant un air de supériorité qui la blessa. M. de Linant était chez lui : il était maître. l'autorité dont il était revêtu lui donnait un pouvoir dont M. le préfet paraissait s'exagérer l'importance, du moins Juliette le trouva ainsi; peut-être parce que tout déplaît dans un homme que l'on n'aime pas, et dont on est décidé à accuser toutes les paroles et à pervertir toutes les intentions. Le lendemain, les dames de la ville arrivèrent en foule chez madame de Linant; on la combla de caresses, on lui fit la cour comme à une reine, et soit pour lui plaire, soit par esprit de justice, on se répandit en éloges sur M. de Linant; on vanta sa jeunesse, son amabilité, sa figure et son esprit.

— Vous êtes bien heureuse, madame, lui dit-on, d'avoir un tel mari et nous un tel préfet. — Madame, lui dit la femme d'un des plus riches habitants de Rodez, le préfet fait l'honneur à mon mari de venir dîner demain chez lui; j'espère que vous voudrez bien l'accompagner?

Juliette sentit qu'elle était sur un terrain difficile, et elle mit toute son adresse à se tirer d'embarras; il fallait refuser sans se faire une ennemie. Elle tendit donc la main à cette dame; et armée de son plus doux sourire :

— Madame dit-elle, vous m'accueillez avec tant de bonté, que je ne sais comment vous faire un aveu pénible. — Impossible, madame. — Au contraire, et le voici : je suis venue à Rodez malgré moi. — Il est si difficile de quitter les plaisirs de Paris! — Dû tout, les plaisirs de Paris, je ne les goûtais pas; ce qu'il m'était difficile de quitter, c'était mon médecin. Je suis souffrante comme une femme qui va mourir; M. de Linant a dû vous dire combien ma santé était déplorable. J'ai un régime particulier, dont il m'est défendu de m'écarter, et loin de pou-

voir accepter une invitation à dîner, je sens que je serai obligée même de manger chez moi et de ne pas paraître à la table de mon mari. Vous me pardonnerez donc, madame, si je refuse l'offre que vous voulez bien me faire.

En province, le refus d'une invitation à dîner est une chose grave : la dame fit une grimace; Juliette reprit :

— Je vous blesse, madame; vous ne me pardonnez pas ma mauvaise santé. — Oh! madame, de tout mon cœur. — Je vais en juger, dit Juliette; venez vous-même dîner chez moi après-demain; nous serons seules, je vous traiterai comme une malade.

La dame accepta avec plaisir, c'était là une faveur qui la rendait glorieuse; cependant elle se permit une réflexion :

— Je parie qu'il y a ici à Rodez, ou pas loin, une femme qui sera plus heureuse que moi si elle vous invite. — Et laquelle? — Madame d'Herbois.

A ce nom détesté, Juliette ne put cacher son émotion.

— Madame d'Herbois, dit-elle; oh! non, jamais! je vous jure, madame, que madame d'Herbois ne me verra jamais chez elle.— Je croyais que madame d'Herbois était une parente de madame? — Du tout. — Comment! mais M. d'Herbois appelle M. le préfet son cousin. — M. d'Herbois ne sait ce qu'il fait. Il était petit-cousin de mon premier mari, et aucun lien de parenté ne l'attache à M. de Linant. — Ah! madame, il vous sera bien difficile de résister à madame d'Herbois; c'est une femme si séduisante! elle a séduit M. préfet.

A ces derniers mots, « elle a séduit M. le préfet, » mots dictés peut-être par la jalousie qu'inspire à une femme de province la familiarité d'une autorité supérieure, Juliette ne put contenir son émotion :

— Vraiment! s'écria-t-elle; ils sont dignes l'un de l'autre.

Il n'en fallait pas davantage pour ouvrir les yeux à toute la ville de Rodez; il demeura donc établi que M. le préfet avait une femme charmante, pleine d'attraits et de

vertu, mais qui se mourait de douleur parce que son mari ne l'aimait pas; et cependant cet homme, bon pour tout le monde et envers sa femme seule impitoyable, avait forcé la malheureuse madame de Linant à quitter Paris au triomphe de sa rivale, cette madame d'Herbois si douce, si insinuante, si cauteleuse, et qui attirait tous les jours M. de Linant à Clairvaux. M. le préfet montait tous les jours à cheval à deux heures précises; une fois hors de la ville, il mettait son cheval au galop, et une demi-heure lui suffisait pour se rendre auprès de l'objet aimé. Il revenait à six heures, disaient les uns; pas toujours, ajoutaient les mauvaises langues; il a un appartement à Clairvaux, le plus bel appartement, c'est tout simple, et quelquefois M. de Linant y passe la nuit. M. d'Herbois ne voit pas ces choses-là, ou peut-être il ferme les yeux volontairement... pour avoir la croix d'honneur.

Les plus indulgents se bornaient à trouver odieux le voyage forcé de madame de Linant qui, presque mourante, avait été réduite à quitter son médecin et à renoncer à toutes ses habitudes, et cela pour le spectacle le plus navrant qui puisse attrister les yeux d'une femme : la vue d'une rivale.

La fureur de Juliette était extrême.

— Je ne suis point jalouse, se disait-elle; Dieu me garde de me mêler jamais des sentiments de M. de Linant, et de m'occuper de ses liaisons! Mais je pense qu'il me respectera assez pour ne m'exposer jamais à rencontrer cette femme... Si elle avait la hardiesse de se présenter ici, je la ferais jeter à la porte par un domestique.

Ce fut au moment où elle était livrée à ces pensées violentes que M. d'Herbois se présenta chez elle. Il arriva les bras ouverts et le front épanoui.

— Que je suis heureux de vous voir, ma cousine! dit-il; comment se porte M. le ministre de l'intérieur? Votre parent et sans doute aussi le mien, car les parents de nos parents sont nos parents? Je suis persuadé que vous avez dans vos bagages quelque chose pour moi... Vous savez

ce que je veux dire. — Nullement, monsieur. — Oh! le ministre vous a donné quelque chose pour moi. — Le ministre ne vous connaît pas, monsieur, que je sache. — Allons, vous voulez me surprendre agréablement; je veux parler de la croix d'honneur.

Juliette était trop préoccupée pour se livrer à un accès de gaieté.

— Monsieur, dit-elle, le ministre de l'intérieur n'empiète jamais sur les attributions de ses collègues; et la récompense que vous demandez ressort du ministre du commerce... Du reste, madame d'Herbois désire-t-elle beaucoup que vous ayez la croix? — Autant que moi, ma cousine. — Alors, elle n'a qu'à employer, pour l'obtenir, le crédit de M. de Linant. — Mon cousin? Je lui en ai parlé moi-même, et il n'a voulu s'engager à rien. — C'est que votre femme ne lui a rien dit. — C'est vrai. — Employez ce moyen, monsieur, il réussira.

M. d'Herbois se mit à réfléchir.

— Vous avez peut-être raison, ma cousine, d'autant mieux que ma femme est très-bien avec M. de Linant... Et moi aussi... M. de Linant chasse beaucoup sur mes terres. — C'est ce qu'on m'a appris, monsieur, et vous le trouvez bon? — Voulez-vous que je refuse quelque chose à mon cousin? Moi, d'ailleurs, je ne chasse pas, et M. de Linant me rend un grand service... Tous les propriétaires des environs sont jaloux. Mais pour en revenir à ma croix...

Il était impossible d'aller plus loin avec M. d'Herbois; inconvenant de s'expliquer avec plus de clarté, et Juliette, instruite à ses dépens des dangers de la calomnie, était obligée de convenir avec elle-même qu'elle n'avait que des soupçons, et que peut-être la liaison qu'elle soupçonnait n'existait pas.

— De quel droit, d'ailleurs, serais-je jalouse! se disait-elle; je hais M. de Linant, aucun accident possible ne me forcera à me rapprocher de lui; il n'a pas à me rendre compte de ses actions; il ne me doit qu'une chose : c'est de me laisser libre et de m'éviter.

M. de Linant tenait sa parole avec un soin particulier; il n'entrait chez sa femme que lorsqu'il la savait entourée, ne la priait de paraître dans les salons de la préfecture que lorsqu'ils étaient pleins de monde; alors il l'accablait de prévenances froides et polies, il lui fournissait même l'occasion de briller, il se conduisait comme un mari de bonne compagnie qui entoure sa femme de ces respects qu'il exige, pour elle, dans les autres et dont il donne l'exemple. Cependant Juliette se répandit dans la ville et rendit les visites qu'elle avait reçues; partout elle entendit faire l'éloge de M. de Linant; on louait sa justice, sa fermeté, ses talents en administration, et si elle s'adressait à des personnes de la société de son mari, et que la conversation devînt intime, elle apprenait que M. de Linant faisait partout son éloge et vantait non-seulement sa beauté qui était incontestable, mais encore ses bonnes qualités, ses talents et son esprit.

— M. de Linant, pensait Juliette, ira loin; il est aussi diplomate que M. de Talleyrand; il trouve, comme cet homme d'Etat, que la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée, et il agit en conséquence.

Les mêmes personnes qui louaient M. de Linant disaient en même temps beaucoup de bien de madame d'Herbois, qui avait à Rodez un parti considérable. Tout le monde ne suppose pas le mal; on le dit quelquefois par légèreté, on le répète sans y croire, et quand on examine les choses avec plus de soin, on rejette le lendemain ce qu'on a adopté la veille; ce fut ce qui arriva : M. de Linant, en faisant partout l'éloge de sa femme, en la traitant avec égards, fit tomber les bruits qui commençaient à se répandre. Il n'en allait pas moins à Clairvaux avec assiduité, mais il y portait un esprit inquiet et visiblement embarrassé.

Madame d'Herbois avait une petite levrette fort jolie qu'elle paraissait aimer beaucoup, et qu'elle nommait Follette. M. le préfet s'amusait des gambades de Follette et de ses petits jappements d'amitié; un jour que l'ani-

mal vint faire devant lui ses tours accoutumés, Anatole, agité sans doute de mille pensées contradictoires, donna un grand coup de pied à Follette, pour lui faire comprendre qu'il convenait d'aller japper plus loin. Madame d'Herbois ne se fâcha pas de ce manque d'égards pour son animal favori, mais elle sentit que son empire décroissait, et que, soit haine, soit amour, elle n'occupait plus seule la pensée de M. de Linant.

— M. de Linant, dit-elle sans qu'aucun nuage passât sur son front, vous avez eu raison de congédier cette petite bête, elle est importune. — Veuillez me pardonner, madame; je vois que je viens d'être grossier et même injuste; je bats aujourd'hui Follette, qui me fait ses caresses accoutumées; c'est, madame, que je suis malade; j'ai les nerfs agacés. — Du tout, mon ami, c'est Follette qui a tort; mais je vous promets qu'elle se corrigera... pas pour toujours, peut-être, mais pour trois, quatre mois peut-être. — Comment cela? — Laissez-moi faire.

Madame d'Herbois se leva, s'avança vers un meuble où se trouvaient un plateau, une carafe et un verre de cristal, ce que les marchands appellent *une eau sucrée;* elle versa un peu d'eau dans le plateau, tira de sa poche un petit flacon, fit tomber quelques gouttes du contenu dans le plateau et le présenta à Follette; la petite chienne but avec avidité et retourna à ses jeux.

— Qu'est-ce que tout cela? demanda Anatole. — Rien, moins que rien; ne vous occupez plus de Follette, mon ami. Vous êtes donc souffrant?

M. de Linant, qui s'intéressait peu au petit animal, avoua qu'en effet, la présence de sa femme à Rodez le tourmentait et surtout le fatiguait outre mesure.

— Et c'est vous, Anatole, qui lui avez écrit de venir. — Par ordre, Charlotte, vous le savez bien, par ordre. Je l'ai épousée pour recouvrer ma réputation perdue, et je lui ai écrit de venir pour conserver ma place. Je comptais ne plus revoir madame de Linant une fois qu'elle serait devenue ma femme; nous aurions été si heureux

d'être séparés par cent cinquante lieues de poste! Je ne la vois presque pas, il est vrai, mais je souffre rien que de la savoir à mes côtés. Quand je suis seul, chez moi, tranquille, il me semble toujours que le mur de mon cabinet va s'écrouler, que je vais me trouver de plain-pied avec madame de Linant et que je suis ainsi forcé de soutenir une conversation odieuse. Je pense sans cesse à elle; elle trouble mon sommeil, je m'éveille dans la nuit en craignant qu'elle ne soit sur le seuil de ma chambre à coucher. Enfin, Charlotte, je ne trouve de repos qu'auprès de vous, et encore je crains qu'elle ne vienne m'y surprendre... J'entends une voiture... N'est-ce point elle? — Ne craignez rien, dit Charlotte, elle ne viendra pas.

Madame d'Herbois frémissait en écoutant ces confidences haineuses; elle savait que mille circonstances imprévues, mille hasards, peuvent changer en amour la haine d'un homme jeune pour une femme belle, et à laquelle on pense toujours. Elle croyait d'ailleurs connaître parfaitement M. de Linant.

— C'est un ambitieux, pensait-elle, et pas autre chose. Il peut haïr, il peut aimer, mais si les autres hommes refrènent leurs passions pour obéir à leur conscience ou à leur religion, lui n'agit jamais que par ambition; il hait sa femme, c'est vrai; mais que l'empereur lui ordonne sérieusement d'aimer Juliette, et il en sera amoureux demain.

Il fallait donc se presser et prendre avec habileté un parti décisif.

— Madame de Linant, dit-elle, n'est-elle pas d'une mauvaise santé? — Ma femme? Elle se porte comme la déesse Hygie elle-même. — Ce n'est pas ce que l'on dit à Rodez. — C'est un parti convenu entre nous, répondit Anatole; madame de Linant se dit malade, pour ne pas manger à ma table, pour ne pas accepter les invitations qui nous sont communes, enfin pour que nous ayons un prétexte raisonnable afin de vivre comme nous le faisons.

— Mais, si l'air de Rodez flétrissait cette belle santé, madame de Linant retournerait sans doute à Paris? — Cela est certain, Charlotte; mais, vous le savez, l'air de l'Aveyron est sain et salubre, madame de Linant se portera toujours bien.

Charlotte n'en voulait pas savoir davantage, et elle changea de conversation. Cependant, le soir même, madame d'Herbois quitta Clairvaux, arriva à Rodez après la chute du jour et se renferma chez elle. Rose, la femme de chambre qu'elle était parvenue à placer auprès de Juliette, avertie secrètement, ne tarda pas à la joindre.

— Rose, lui dit-elle, que vous semble de votre nouvelle maîtresse? — Je suis très-heureuse, madame, auprès de madame de Linant; c'est comme si j'étais auprès de vous. — Pardon, Rose, je m'aperçois que je vous parle d'une chose indifférente, que je néglige vos propres affaires. Comment va le cœur? Voyez-vous quelquefois Julien?

Les yeux de mademoiselle Rose se remplirent de larmes.

— Jamais, madame... c'est-à-dire, je l'ai vu une fois, il a passé sous les fenêtres de madame, mais sans lever la tête; il ne sait pas que je suis chez madame de Linant.

Julien, c'était ce jeune homme dont les assiduités avaient tellement compromis mademoiselle Rose, qu'on l'avait chassée de la maison où elle servait avant d'entrer chez madame d'Herbois, ainsi que nous l'avons raconté. C'était un jeune ouvrier fort ambitieux pour son état, qui aimait, il est vrai, la jeune fille, mais hésitait à l'épouser, parce qu'elle n'avait pas de dot. Madame d'Herbois connaissait tous ces détails. — Vous dites donc, reprit-elle, que Julien a passé une fois devant l'hôtel de la préfecture? — Je ne l'ai vu qu'une fois, madame. — Et qu'il n'a pas levé la tête? — Non, madame. — Mauvais signe; l'amour est plus clairvoyant que ça.

Les pleurs de la jeune fille redoublèrent.

— Allons, Rose, dit alors madame d'Herbois, ne vous affligez pas; Julien vous aime au fond; c'est un brave

garçon, et vous êtes assez jolie pour qu'on ne vous oublie pas facilement; ne vous ai-je pas d'ailleurs promis ma protection? Ne vous ai-je pas dit : Soyez-moi dévouée et je vous ferai heureuse? — Oui, madame, répondit Rose en sanglotant. — Eh bien! Rose, je ne vous oublie pas; je pense toujours à vous. Je verrai Julien; il veut une dot; il l'aura. — Ah! madame!... s'écria Rose en joignant ses mains. — Je ferai plus : j'engagerai M. d'Herbois à prendre Julien à son service; nous avons à Clairvaux du travail toute l'année pour un ouvrier aussi intelligent que Julien. Il vous épousera et vous rentrerez à mon service.

Rose exprima sa reconnaissance dans les termes les plus vifs.

— Mais pour cela il faut une chose. — Laquelle, madame? — Presque rien. Ecoutez-moi : il est impossible que vous rentriez chez moi, et par conséquent que vous épousiez Julien, si vous continuez à demeurer chez madame de Linant. — J'en sortirai, madame. — Ce n'est pas aussi facile que vous le croyez. — Oh! madame, rien de plus aisé; ma nouvelle maîtresse n'a pas encore eu le temps de s'attacher à moi; je n'ai qu'à lui dire que je vais me marier, elle me permettra de la quitter. — Oui, mais ce n'est pas mon compte à moi. Vous vous souvenez que je vous ai recommandé de ne pas dire à madame de Linant que vous sortiez de chez moi, et il ne me convient pas qu'en la quittant vous rentriez à mon service; cela donnerait lieu à des propos désagréables; cela susciterait mille tracasseries à M. le préfet et pourrait me mettre mal avec lui.

Rose avait vu un moment le ciel ouvert devant elle, et le ciel se refermait. Elle baissa la tête. Madame d'Herbois parut réfléchir, puis elle reprit :

— Il y aura peut-être un moyen qui serait agréable à M. de Linant et sans doute à madame de Linant elle-même. Mais ce sont de ces moyens qu'on emploie sans en parler. — De quoi s'agit-il, madame? — Vous avez remarqué, dit madame d'Herbois sans répondre à la ques-

tion de Rose, que M. et madame de Linant ne s'aiment pas? — Je ne sais pas, madame; ils se voient peu, je n'ai remarqué que cela. — Ils ont l'un pour l'autre mieux que de l'indifférence; ils se haïssent. — Peut-on haïr son mari? dit Rose, qui aimait Julien de tout son cœur. — Cela ne devrait pas être, mais cela arrive. C'est un mariage forcé; tout les séparait; ils se sont unis; et ce qui redouble leur malheur, c'est qu'on les oblige à vivre tous deux à Rodez; cependant madame de Linant ne demande qu'un prétexte pour retourner à Paris, et M. de Linant serait enchanté qu'on le lui fournît. Alors, Rose, vous rentreriez chez moi et vous épouseriez Julien. — Que faut-il faire, madame? — Autrefois, quand j'étais à Paris, chez mon père, lorsqu'on voulut me faire épouser M. d'Herbois, je refusai, parce que je ne l'aimais pas alors, et voici ce qui arriva: comme mon père était inflexible, je pris quelques gouttes d'une liqueur que j'ai là dans ma poche.

Charlotte montra à Rose un flacon qui contenait une eau sans odeur et sans couleur, et l'agitant un peu dans sa main, elle ajouta :

— Je mis quelques gouttes de cette liqueur dans un verre d'eau sucrée, et j'avalai. Le lendemain j'avais la fièvre, je n'avais point d'appétit, je ne dormis pas durant la nuit. J'étais malade... légèrement, et je ne manquai pas de dire que le chagrin que me donnait mon prochain mariage me tuerait... Mais, hélas! les effets de cette liqueur sont fort innocents ; on est indisposé quelques jours à peine; la santé revient ensuite plus ferme et plus brillante; j'épousai M. d'Herbois... Il y a six mois, j'ai eu envie d'un collier de diamants que vous me connaissez. M. d'Herbois me le refusa : j'usai de mon remède, je fus malade pendant quelques jours, et comme mon mari est fort bon homme, il acheta le collier et tout fut fini. Vous devez vous le rappeler. — Pas précisément, madame. — N'importe : vous mettrez quelques gouttes de cette liqueur dans le verre de madame de Linant quand elle vous demandera à boire, car vous la servez à dîner? —

Oui, madame. — Elle ne dormira pas la nuit, elle aura un peu la fièvre; elle partira dans trois jours pour courir à Paris trouver son médecin; et elle arrivera guérie. Cependant vous rentrez chez moi; vous avez six mille francs de dot et vous épousez Julien.

Madame d'Herbois, en achevant ces mots, mit son flacon dans les mains de Rose, lui dit qu'il était tard, qu'elle eût à retourner chez madame de Linant, et lui rappela l'amitié qu'elle lui portait.

— Soyez discrète, lui dit-elle en la quittant; votre sort est dans vos mains; songez à Julien.

La femme de M. d'Herbois repartit ensuite pour Clairvaux.

Les béquilles cassées.

Mademoiselle Rose mit soigneusement le flacon dans sa poche et rentra à l'hôtel de la préfecture tout entière à des pensées nouvelles. L'image de Julien miroitait devant ses yeux; elle voyait le gros sac d'argent qui contenait sa dot; Julien lui demandait pardon de son éloignement passager et s'unissait à elle pour toujours; elle prenait alors le flacon dans sa main, le tournait, le retournait, et se mettait à réfléchir profondément. Dans quel but fournir à madame de Linant un prétexte pour s'éloigner de Rodez? N'était-il pas évident que si M. et madame de Linant ne s'aimaient pas, il fallait tâcher de les réunir au lieu de les séparer? Que madame d'Herbois se donnât une petite maladie pour ne pas épouser son mari et pour avoir un collier, rien de mieux; libre à chacun de disposer de sa santé. Mais donner la fièvre à madame de Linant, sans l'en prévenir : c'était un peu violent. D'un autre côté, madame d'Herbois était une femme si recommandable, si

bonne, qu'on ne devait rien risquer à lui obéir; Julien, d'ailleurs, était la récompense. Mais cette récompense même jetait quelques doutes dans l'esprit, non pas soupçonneux, mais droit, de la jeune fille. Il fallait que madame d'Herbois eût un grand intérêt à l'éloignement de la femme du préfet, pour le provoquer par des moyens aussi mystérieux et aussi singuliers.

— Pourquoi madame, se disait Rose, ne m'a-t-elle pas toujours gardée auprès d'elle? Pourquoi me faire entrer à la préfecture afin d'espionner madame de Linant? Et enfin est-il bien nécessaire de rendre ma nouvelle maîtresse malade, afin que je retourne auprès de la seconde?

La jeune fille s'endormit dans une incertitude douloureuse : le lendemain, quand elle entra chez sa maîtresse, elle trouva Juliette en peignoir et collée contre la vitre de sa fenêtre. Mademoiselle Rose s'approcha doucement et put voir ce qui excitait l'attention de madame de Linant. Il y avait dans la rue un petit enfant de sept à huit ans, de la figure la plus intéressante et chez lequel la grâce de son âge luttait avec la maladie et la pauvreté; son cou était enfoncé dans ses épaules, ses jambes faibles et sans force se traînaient sur le sol, et il marchait soutenu par deux béquilles; c'était un spectacle attendrissant que de voir cet être disgracié, le visage riant et mélancolique à la fois, implorer, non pas la pitié des passants, car il ne demandait pas l'aumône, mais leur compassion et leur sourire. Juliette avait rencontré l'enfant plus d'une fois, et alors elle le caressait, elle lui donnait des bonbons.

— Si cet enfant était à moi, se disait-elle, je n'aurais pas de repos que ses jambes ne se fussent raffermies, que son cou ne se fût dégagé de ses épaules et qu'il ne pût courir, sauter, et jouir enfin de la santé commune à tous les enfants de son âge; avec une bonne nourriture et le soin assidu d'un médecin habile, on y parviendrait sans doute; pourquoi ne ferais-je pas cette bonne œuvre? Rose, connaissez-vous cet enfant? — Non, madame, je le rencontre seulement dans les rues de la ville. — Je voudrais sa-

voir, dit encore Juliette, à qui il appartient, et si je pourrais lui être utile sans blesser l'amour-propre de sa famille.

Au moment où Juliette parlait ainsi, l'enfant, presque suspendu sur ses béquilles, levait les yeux en l'air et regardait à la fenêtre voisine un perroquet qui passait et repassait dans son cerceau de fer-blanc. Un jeune homme passe, donne un coup de pied dans une des béquilles de l'enfant qui tombe en pleurant sur le pavé, et les béquilles sont brisées.

— Oh ciel! s'écria Juliette.

Et, plus prompte que l'éclair, elle s'élance hors de sa chambre, franchit l'escalier, traverse la cour et arrive jusqu'à l'enfant, qu'elle prend dans ses bras et transporte chez elle. Sur le palier qui sépare son appartement de celui de M. le préfet, elle rencontre ce jeune homme qui a renversé et peut-être blessé l'enfant, et le désignant à Rose qui venait au-devant d'elle :

— Quel est cet homme? lui dit-elle; le connaissez-vous?

Elle passa rapidement et sans attendre la réponse de Rose. Le petit malheureux fut visité avec soin; il n'était pas blessé. Après l'avoir consolé et lui avoir fait avaler un peu de vin d'Espagne, Juliette se disposa à l'interroger; mais elle voulut savoir de Rose quelle était la personne brutale qui venait de se conduire avec tant d'inhumanité.

— Connaissez-vous cet homme? demanda-t-elle pour la seconde fois. — Oui, madame, c'est le fils du maire, M. Jean Plumer, qui se fait appeler John parce qu'il a été en Angleterre. — Le fils du maire? — Oui, madame; un monsieur qui, autrefois, voyait souvent M. et madame d'Herbois? — Qui ne les connaît pas à Rodez? dit Rose qui venait presque de se trahir. M. le préfet, continua la femme de chambre, a fait avoir une place à M. John Plumer. — Ah! voilà les gens que M. de Linant protége!

Une femme se précipita alors dans la chambre de Ju-

liette, courut à l'enfant et l'embrassa en versant des larmes : c'était la mère.

— Madame, lui dit Juliette, ne craignez rien, votre fils n'est pas blessé; et, si vous me le permettez, le danger qu'il vient de courir aura pour lui des suites favorables.

L'enfant pleurait sur les débris de ses béquilles.

— Console-toi, mon ami, lui dit Juliette, tu auras d'autres béquilles, et, si Dieu veut, tu pourras bientôt t'en passer... Madame, ajouta-t-elle en s'adressant avec douceur à la mère, à qui ai-je l'honneur de parler?

La mère du malheureux enfant était une femme de trente-six ans environ, qui avait dû être belle, mais dont la misère et les privations avaient altéré la beauté; elle embrassa son fils, elle le serra contre son sein avec une étreinte passionnée.

— Voilà ma seule richesse, dit-elle en pleurant; quant à mon nom, il est porté par un homme qui prétend à l'honneur d'être votre parent. — Mon parent, madame? — Oui, madame, je suis la veuve du neveu de M. d'Herbois. — Vous êtes parente de M. d'Herbois? — J'ai épousé le fils unique de son frère. Mon grand-père était fort riche; mais des entreprises commerciales mal combinées le ruinèrent, et le chagrin qu'il éprouva l'a fait mourir jeune encore. Cependant, son fils, Adrien d'Herbois, me vit et demanda ma main; il n'avait plus rien, mais il était jeune, actif, laborieux; son oncle d'ailleurs est puissamment riche. Mon tuteur (j'étais orpheline) consentit à notre mariage et livra tout mon bien à mon mari, qui ne fut pas plus heureux que son père dans ce qu'il entreprit. Notre petite fortune décrut tous les jours; j'eus cet enfant qui naquit faible et maladif; et à trente ans je me suis trouvée seule et ruinée. Il me restait mon fils, mais pour l'élever convenablement, il aurait fallu être riche ou du moins aisée. Adrien (mon fils porte le nom de son père) Adrien avait besoin d'une nourriture excellente, d'une gymnastique appropriée à sa faiblesse et à sa

mauvaise santé, de l'air pur et fortifiant de la campagne; je logeais au quatrième étage, dans un quartier obscur et privé d'air; je n'avais qu'une nourriture insuffisante, mon fils dépérissait. J'allai alors trouver M. d'Herbois, et lui demandai la faveur d'habiter Clairvaux avec mon enfant. M. d'Herbois n'est pas un homme méchant, mais il est peu sensible et peu tendre. — « Vous n'êtes point de mon sang, dit-il, vous n'êtes ma parente que par alliance : mes véritables parents, mon frère et mon neveu, sont morts. — Mais ce pauvre enfant, lui dis-je, n'est-il pas de votre sang? ne porte-t-il pas votre nom? Il meurt si vous ne le secourez.—Je n'aime pas les enfants, me répondit M. d'Herbois, surtout quand ils sont malades.

« Cependant, ajouta la pauvre mère, M. d'Herbois s'engagea à faire à son neveu une pension de quinze cents francs. »

— Ah! à la bonne heure! s'écria Juliette dont le cœur était oppressé. — J'ai reçu exactement cette pension pendant quelques années, continua la veuve; enfin, M. d'Herbois fit un voyage à Paris pour présenter ses mémoires au ministre, et dans l'espérance d'avoir la croix; une grande dame qu'il n'a pas nommée le maria... Six mois après ce mariage, la pension de mon enfant fut impitoyablement supprimée. J'ai tout lieu de croire que madame d'Herbois a fait violence à son mari pour me priver ainsi de tout secours. Depuis ce temps-là, mon fils et moi nous languissons dans la misère.

Mademoiselle Rose, émue de pitié, écoutait ces détails en frémissant.

— Comment! se disait-elle, madame d'Herbois que je croyais si bonne et si complaisante, qui veut me donner six mille francs de dot pour épouser Julien, laisse mourir de faim son petit-neveu, et un pauvre petit enfant malade!

On frappa doucement à la porte de la chambre à coucher.

— Allez voir qui frappe ainsi, dit Juliette; je n'y suis pour personne.

Rose obéit, et revint annoncer que M. d'Herbois désirait entretenir un instant sa cousine.

— Ah! M. d'Herbois! s'écria Juliette, c'est différent, qu'il attende au salon... Madame, ajouta-t-elle, demeurez ici, je suis à vous dans un instant.

Et Juliette alla joindre M. d'Herbois.

L'agronome n'avait pas été content de la façon dont sa cousine l'avait reçu quelques jours auparavant; sa croix d'honneur lui semblait compromise, et il venait faire une petite visite du matin, pour se mettre bien en cour. Il était d'ailleurs assailli par une inquiétude nouvelle; il venait d'apercevoir au détour d'une rue son ancien ami M. John Plumer, et il craignait que le jeune homme n'eût quitté Saint-Affrique pour venir faire imprimer à Rodez le mémoire dont madame d'Herbois l'avait menacé; avec un peu de bonne volonté, M. le préfet ferait retourner sur-le-champ M. John Plumer dans son arrondissement; c'est ce que M. d'Herbois venait demander à sa cousine. Ravi d'avoir obtenu une audience, rien qu'en déclinant son nom, il aborda Juliette les yeux à moitié fermés, comme un homme qui vient mettre une femme jeune, étourdie et gaie, de moitié dans une malice.

— Nous allons faire un bon tour, ma cousine, si vous voulez y prêter la main, et... — Vous avez des parents à Rodez, monsieur? — Non pas, ma cousine. — N'aviez-vous pas un neveu? — Oui, Adrien, un pauvre diable, qui avait fait un mauvais mariage; il est mort. — Et il a laissé une veuve et un enfant, je le sais; cette femme s'est-elle jamais mal conduite? Avez-vous quelque chose à lui reprocher? — Je ne dis pas cela; elle voulait venir à Clairvaux... mais vous comprenez, ma cousine, cela n'eût pas été décent. — Non, cela n'eût été qu'humain. — Ma cousine! — M. d'Herbois, parlons franchement, s'il vous plaît; vous n'êtes pas précisément un méchant homme, mais vous faites des méchancetés quand on vous les fait faire. — Ne croyez pas, ma cousine, les rapports de Rodez; on m'en veut ici à cause de mon talent; je suis im-

primé tout vif, ma cousine, et cela excite beaucoup de jalousies. On m'aura calomnié. — C'est possible : vous faisiez une pension à votre pauvre petit neveu malade, et vous la lui avez retranchée. — Les temps sont si mauvais, dit d'Herbois; j'ai fait des pertes considérables; mes mémoires me coûtent les yeux de la tête; mon fermier m'a volé mille écus à la Saint-Martin passée. — Et parce qu'on vous a volé mille écus, parce que vous dépensez quelques billets de banque à faire imprimer des rapsodies que personne ne lit, il faut qu'un malheureux enfant meure de faim avec sa mère? — Oh! ma cousine! s'écria d'Herbois profondément blessé de la manière dont on traitait ses ouvrages, oh!!! Je veux savoir la vérité, continua Juliette. Je veux savoir si un homme qui a quarante mille livres de rente et dépense à peine la moitié de ses revenus, a eu le cœur assez dur pour faire une aussi mauvaise action... Ce n'est pas vous qui avez retranché cette pension à la veuve d'Herbois? — Ma cousine... — C'est votre femme qui a introduit cette *économie* dans votre ménage? — Ma femme! Charlotte! s'écria M. d'Herbois d'un ton pathétique; c'est un ange, c'est la bonté même. Vous l'aimez et vous l'appréciez, ma cousine, j'en suis sûr; c'est vous d'ailleurs qui avez fait mon mariage... — Répondez, M. d'Herbois. — Eh bien, ma cousine, l'idée est venue d'elle.

Juliette fit un geste de dégoût. D'Herbois reprit :

— Ecoutez, ma cousine, il faut vous mettre à la place d'une femme?... d'une femme qui aime son mari... — Comme la vôtre? — Comme la mienne, sans doute : la veuve dont nous parlons était fort belle, elle l'est même encore; madame d'Herbois a eu un peu de jalousie... C'est si naturel... — Oui, oui, M. d'Herbois; il y a des choses qui paraissent naturelles à certaines personnes et que d'autres ne comprennent pas. — Ma cousine, dit alors M. d'Herbois; je rétablirai la pension... elle était de mille francs, je crois... Il faut savoir se gêner un peu pour ses parents; je donnerai même à la veuve quelques rouleaux

de cent francs. — Du tout, monsieur, vous n'aurez pas cet honneur; c'est moi qui me charge de faire guérir cet enfant et de donner du pain à la mère.—Ma cousine,je ne souffrirai pas...— Il faudra bien que vous le supportiez, monsieur. Si vous êtes mon cousin, cette dame est ma cousine. — Oh! de si loin, de si loin. — N'importe. — Une d'Herbois! c'est à moi qu'il appartient, ma cousine, de venir à son secours. — Vous n'en êtes plus digne, monsieur; permettez-moi de vous quitter, j'étais occupée lorsque vous êtes venu.

Juliette quitta M. d'Herbois et repassa dans sa chambre à coucher.

— Que le diable emporte, dit M. d'Herbois, mon neveu Adrien, et sa veuve, et son enfant! Je vais voir mon cousin : il faut que M. John Plumer quitte Rodez; sans cela il est capable d'avoir ma croix à sa boutonnière.

Cependant, Juliette rentra dans sa chambre à coucher; et, heureuse de disposer de ce pouvoir que donne la richesse, elle déclara à madame veuve d'Herbois qu'elle se chargerait d'elle et de son enfant; que désormais ni l'air, ni la nourriture, ni les soins bienfaisants des hommes de l'art ne manqueraient au petit Adrien, et qu'elle-même serait au-dessus du besoin.

Tandis que ces événements se passaient, M. le préfet de l'Aveyron était dans son cabinet, dont la fenêtre donnait aussi sur la rue. Anatole avait vu l'enfant soutenu par ses béquilles; il avait vu l'action brutale de M. John Plumer, et madame de Linant s'élançant hors de l'hôtel, prenant l'enfant dans ses bras, et le portant chez elle.

— Que signifie tout cela? pensa-t-il.

M. John Plumer, qui n'avait pas la conscience de l'action qu'il venait de commettre, et qui avait fait tomber l'enfant tout comme il aurait donné un coup de pied à un chien, se présenta chez le préfet et demanda à être introduit; on lui dit que le préfet ne pouvait pas le recevoir, et il allait quitter la préfecture lorsqu'il rencontra sur le palier une femme portant l'enfant dans ses bras. Il ne con-

naissait pas madame de Linant, mais il savait qu'elle était arrivée à Rodez, et lorsqu'il vit l'attitude fière de Juliette et les regards d'indignation qu'elle jetait sur lui, il soupçonna qu'il avait agi un peu légèrement, et qu'après tout, un pauvre enfant estropié ne devait pas être traité comme un chien de chasse dont le flair commence à s'émousser. On lui avait dit que le préfet ne pouvait pas le recevoir, et sans insister, il regagna la maison de son père auquel il se garda bien de raconter son aventure.

M. le préfet envoya chercher Rose.

— Rose, lui dit-il, racontez-moi ce qui vient de se passer; je l'ai mal vu. Comment se fait-il que madame de Linant soit mêlée à tout cela?

Rose, encore tout indignée de la conduite de M. John Plumer et du récit qu'elle venait d'entendre, raconta le fait tel qu'il s'était passé, et ne manqua pas de louer la conduite de Juliette; mais en même temps elle se garda de blâmer madame d'Herbois. L'enfant était le petit-neveu de M. d'Herbois; M. d'Herbois était dur, avare, inhumain; il avait d'abord secouru son pauvre parent, ensuite il avait retiré ses dons, c'est-à-dire qu'il avait condamné la mère et l'enfant à mourir de faim; madame d'Herbois n'était pour rien dans tout cela.

— Et ma femme? dit Anatole. — Madame a été indignée, répondit Rose; madame a promis de prendre soin de cet enfant, de l'élever et d'en faire un homme; et M. d'Herbois... — Comment, d'Herbois était là? — Le hasard l'a amené, monsieur, et j'ai entendu madame qui lui disait : « Vous n'êtes plus digne de faire le bien, monsieur; puisque cet enfant se nomme d'Herbois et que vous vous dites mon parent, cet enfant est aussi de ma famille et je m'en charge. » — Allez, Rose, et ne dites pas à votre maîtresse que je suis instruit de ce qui vient de se passer.

Mademoiselle Rose se retira plus incertaine que jamais. Il y avait quelque chose dans son cœur qui s'élevait contre les moyens qu'on lui ordonnait d'employer,

qui lui disait qu'on n'achète pas si cher un artifice innocent.

— Avec six mille francs, pensait-elle, elle aurait pendant quatre ans donné du pain à ce pauvre enfant.

Et quoiqu'elle aimât beaucoup Julien, son amour-propre était blessé de ne l'avoir pour mari qu'à la faveur d'une dot. M. le préfet souffrait de son côté de l'obligation où il était de reconnaître quelque bonne qualité à une femme qu'il haïssait.

— Mon Dieu! mon Dieu! se disait-il, ce n'est pas là une méchante femme.

La partie de chasse.

Lorsque Juliette rentra dans sa chambre à coucher, elle y retrouva la veuve et son enfant.

— Madame, dit-elle à la mère, je viens de voir votre oncle, M. d'Herbois; vous ne vous trompiez pas, c'est à sa femme que vous devez la misère qui vous accable et qui tue cet enfant. Il a voulu revenir sur le passé et vous rendre la pension qu'il vous a enlevée; je ne l'ai pas permis. C'est moi qui me charge de vous et du jeune Adrien.

La veuve était dans une de ces positions où la main qui s'ouvre paraît, quelle qu'elle soit, être la main de Dieu; elle ne put que verser des larmes de reconnaissance.

— Permettez-moi de vous expliquer, continua Juliette, comment j'acquitte une dette en agissant comme je viens de le faire. M. d'Herbois était le parent de mon premier mari, M. Norbert, qui était aussi l'allié du mari que vous avez perdu; votre enfant ne m'est donc pas étranger. Par mon contrat de mariage, j'ai hérité, à la mort de M. Norbert, d'une partie de ses biens; il est juste que je fasse

quelque chose pour sa famille. J'espère donc que vous accepterez une pension de deux mille francs, et que vous me permettrez de vous donner aujourd'hui même une somme pareille... je suis en arrière avec vous d'une année, madame... Vous partirez pour Paris; je vous adresserai à mon médecin, qui soignera votre enfant et le guérira : puisque l'air de la campagne est indispensable à Adrien, vous vivrez tous deux dans ma terre de Pontis, où je ne tarderai pas à aller vous rejoindre; car je ne suis pas condamnée à vivre toujours à Rodez : dans quelques mois je retournerai à Paris.

Quand elle eut fait cette bonne action, Juliette se sentit plus libre et plus heureuse; elle respira à l'aise, et par un involontaire retour sur sa propre situation, elle songea à M. de Linant.

Elle ne l'aimait pas; mais le préfet de Rodez était entouré de trop d'estime et d'éclat dans le département qu'il administrait, pour que Juliette n'éprouvât pas un sentiment pénible.

— Pourquoi faut-il que cet homme soit mon mari! pensait-elle; ou pourquoi mon mari n'est-il pas un autre homme!

Et des traits vagues et indécis se présentaient à son imagination, et empruntaient les formes éparses des Antinoüs et des Apollons que le hasard lui avait fait rencontrer, ou que les arts avaient offerts à son admiration. Peut-être même ces fantômes qu'elle évoquait avaient-ils quelque ressemblance avec M. Ernest de Meyran, qu'elle voyait entouré, il est vrai, de quelques nuages, mais dont elle n'avait point de raisons encore de soupçonner ni l'attachement, ni la probité; l'image du jeune homme était toujours pure à ses yeux. L'isolement où elle vivait lui était insupportable, et le voisinage de Charlotte d'Herbois odieux.

— Cette femme, se disait-elle, m'a toujours blessée; c'est elle qui a développé dans mon cœur le sentiment haineux qui me tourmente; sans elle, il se serait éteint,

étouffé par l'amour que je ressentais pour Anatole; car je le nierais en vain, j'ai aimé M. de Linant; j'ai été élevée avec lui, et le choix qu'avait fait M. de Bussière, mon tuteur, ne m'avait pas déplu... Mais si cette femme, si cette madame d'Herbois méritait l'attachement que M. de Linant a pour elle! Mais une femme fausse, avide, sans entrailles, que le soin de garder quelques écus inutiles pousse au crime!... C'est un crime de laisser mourir un pauvre enfant de faim, de douleur... Oh! que j'ai été mal inspirée quand j'ai fait marier M. d'Herbois avec mademoiselle Charlotte de Meyran... Il fallait laisser les deux amants s'unir, et j'aurais été délivrée de M. de Linant; et je ne serais pas venue dans une ville de province donner le spectacle d'une femme délaissée, abandonnée, sans pouvoir, sans crédit, et qui ne pourrait pas disposer d'un écu si son bonheur ne l'avait pas faite riche. Que fais-je ici? Pourquoi me charger du soin de conserver la place de M. de Linant? Il saura bien la garder lui-même; madame d'Herbois l'y aidera.

Juliette se trouvait alors dans son boudoir, presque couchée sur un sofa et placée de façon qu'elle n'avait qu'à soulever un rideau de mousseline pour voir ce qui se passait dans la cour. Son attention fut attirée par les pas d'un cheval qu'amenait un palefrenier; M. de Linant ne tarda pas à paraître; il était mis avec une élégance qui faisait ressortir ses avantages personnels; il s'élança légèrement sur son cheval, et comme l'animal piaffait sous la main qui le retenait encore :

— Vous aurez un cheval tout sellé, dit-il à un domestique, et si quelque événement imprévu demandait ma présence, je suis à Clairvaux.

Juliette ne perdit pas une de ces paroles.

— Il va la voir, dit-elle; il ne craint pas d'instruire ses domestiques de ces visites.

Elle se sentit saisir d'un dépit amer, et elle fut sur le point à son tour d'appeler ses domestiques, de faire venir des chevaux de poste, et de dire : « A Paris! » comme

M. de Linant venait de dire : « A Clairvaux! » lorsque mademoiselle Rose entra et annonça :

— M. Ernest de Meyran. — Ernest de Meyran! répéta Juliette, dont le front se couvrit de rougeur; faites entrer.

M. Ernest de Meyran, grâce aux bons offices de M. de Bussière et au nom emprunté que portait son passe-port, gagna d'autant plus facilement le département de l'Aveyron, que la police le cherchait à Paris et ne croyait pas qu'il pût s'en éloigner. Il n'eut garde d'entrer dans Rodez, où le hasard pouvait le jeter sur le chemin du préfet; il n'alla pas non plus à Clairvaux, peu jaloux de voir sa sœur et d'apurer ses comptes avec M. d'Herbois; il s'arrêta un peu avant Rodez, dans la petite ville de Marcillac, ville patriarcale et agricole où l'on fait beaucoup d'huile de noix et où l'on élève des bestiaux; là, chaque maison a son étable, et le pavé des rues est recouvert de paille et de feuilles qui, foulées par les pieds des bœufs et des moutons, produisent un engrais beaucoup meilleur que les combinaisons chimiques de M. d'Herbois; il se donna pour un jeune homme de Montpellier, à qui les médecins avaient ordonné de coucher dans les étables et de passer les journées dans les prairies, pour le guérir d'une affection pulmonaire qui pouvait devenir dangereuse.

— M. Frétot sera bien habile, se disait-il, s'il me découvre entre une vache et un veau, ou sur les bords du Craynaux.

Le Craynaux est une petite rivière qui fertilise le bassin au milieu duquel la ville de Marcillac est bâtie.

Mais comme il n'était point venu dans l'Aveyron pour voir couler l'eau d'une rivière, il fit quelques excursions à Clairvaux et se mit en rapport avec un valet de ferme de M. d'Herbois; il n'était pas difficile de se glisser dans le village aux approches de la nuit, d'entrer dans le cabaret que fréquentait le valet de ferme, et, au moyen de quelques brocs de vin, d'apprendre sur le ménage de M. d'Herbois ce que disait la malignité campagnarde.

— Nous étions plus heureux du temps de l'autre, disait Pierre, le valet de ferme, en avalant le vin que lui versait Ernest. — De l'autre? Que voulez-vous dire? — De M. John Plumer, répondit le valet en clignant l'œil droit, comme un chasseur qui va tirer un coup de fusil. — Qu'est-ce que c'est que M. John Plumer? — Le fils du maire. — Ah! ah! voyons. — Voici, dit le valet de ferme; il faut vous dire que je suis rabatteur; c'est-à-dire que, dans la saison de la chasse, comme à présent, par exemple, je rabats le gibier pour les messieurs de la ville qui vont en chasse; un chien, c'est bon; mais un homme, cela vaut encore mieux. — Quel rapport?... — Ecoutez-moi, dit le valet de ferme; vous connaissez madame d'Herbois? — Moi! pas du tout. — Une jolie femme, blanche, blonde, qui a des yeux bleus et de jolies robes. Il vaut mieux rencontrer dans le fond d'un bois une femme comme ça qu'un loup... Eh bien! M. John Plumer...

Ici le valet de ferme cligna les deux yeux, hocha la tête, leva les épaules, si bien que M. Ernest s'écria :

— Oh! oh! — Oui, monsieur, dit le valet de ferme, et c'est moi, continua-t-il, qui étais le rabatteur en chef de M. John Plumer; brave jeune homme, à qui les écus ne tenaient pas à la main; familier, vous frappant sur l'épaule; un brave homme, enfin. — Vraiment? dit Ernest. — Vraiment! répondit le valet de ferme; c'était le premier. — Celui dont vous avez dit : Nous étions plus heureux du temps de l'autre? — Oui, monsieur. — Continuez votre histoire, Pierre. — De la patience, monsieur. L'empereur nous a donné un nouveau préfet, un jeune homme; que croyez-vous qu'il soit arrivé?

M. Ernest prit un air bien naïf et dit qu'il lui serait impossible de le deviner.

— M. John Plumer a disparu. On dit que M. le préfet lui a fait mettre les fers aux pieds et aux mains, et l'a fait précipiter dans le bassin de Salles-Comtaux. Monsieur ne connaît pas le bassin de Salles-Comtaux? — Nullement. — Vous n'avez qu'à aller à l'extrémité du vallon de

Marcillac, une petite demi-lieue d'ici, et vous verrez une belle cascade qui, en tombant, forme un bassin très-profond, dont il est difficile de sortir quand on est au fond, surtout avec des fers aux pieds et aux mains; c'est là qu'est logé M. Plumer, pauvre homme! et pourquoi cela? parce que M. le préfet vient tous les jours à Clairvaux. Ces deux hommes se gênaient beaucoup : M. Plumer n'était pas endurant; mais M. le préfet est le maître à Rodez, comme l'empereur à Paris.

Tout cela n'apprenait rien de nouveau à M. Ernest, et paraissait fort naturel, excepté néanmoins le traitement fait à M. Plumer : M. Ernest savait fort bien qu'on ne met pas les fers aux pieds et aux mains d'un rival, et qu'on ne le précipite pas dans le bassin de Salles-Comtaux, même quand on est préfet; mais il était très-probable que M. le préfet, habitant la même ville où madame d'Herbois se trouvait établie, eût senti se rallumer son ancienne passion, et que sa présence à Clairvaux eût éloigné M. Plumer. Il continua à interroger le valet de ferme.

— De façon, dit-il à Pierre, que M. le préfet a remplacé M. Plumer? — Oui, monsieur; on ne voit plus que lui à Clairvaux. — Vous y avez perdu, parce que M. de Linant ne chasse pas. — Au contraire, il chasse souvent; mais je ne suis pas son rabatteur... et même dans quelques jours il sera d'une grande partie de chasse, qui partira de Clairvaux, passera par Marcillac et aura lieu dans les bois du Mouret et de Saint-Julien; tous les chasseurs de Rodez y seront.

Nous avons déjà parlé du sentiment de jalousie qu'éprouvait M. Ernest en songeant que sa sœur était riche, tandis qu'il était, lui, dans l'abjection et dans la misère; il pensa alors avec amertume que c'était lui-même qui, pour plaire à madame Norbert, avait fait ce mariage, et que les choses s'étaient arrangées de façon qu'il ne pouvait pas même trouver un asile chez sa sœur; d'abord parce qu'elle ne l'aimait pas, ensuite parce qu'il était le débiteur de M. d'Herbois, qui ne paraissait pas un créan-

cier commode. Enfin, M. Ernest haïssait M. de Linant, et M. de Linant occupait une position supérieure; il avait épousé Juliette; cumulant ainsi tous les avantages, il était en même temps l'époux d'une femme riche et l'amant de madame d'Herbois.

— Ils ont tout le bonheur pour eux, se disait-il, la considération, la fortune et l'amour; tandis que moi, je suis fugitif, traqué par la police, et j'en ai été réduit à assommer un vieux mendiant, pour me procurer quelques pièces d'or.

Juliette pouvait offrir une compensation à M. Ernest. Il fallait, non pas la séduire, mais l'enlever, sans lui laisser le temps de réfléchir au parti qu'il lui proposerait. Madame de Linant était, selon lui, une femme non pas tendre, mais violente, mais emportée, pleine d'amour-propre et d'orgueil, qui devait supporter difficilement le mépris de M. le préfet et la liaison qui s'était formée entre son mari et madame d'Herbois. Il fallait donc entraîner Juliette dans un parti extrême, qui la rendît sa complice et la forçât de quitter la France avec lui, car il n'y avait de sûreté pour lui qu'à l'étranger. M. de Meyran, joueur, débauché, au besoin parjure, déjà voleur et assassin, avait entrevu, par la connaissance qu'il avait du caractère de Juliette, qu'il était plus facile de faire commettre à madame de Linant un crime qu'une faute.

Plein de cette idée, M. Ernest quitta Marcillac, et entrant à Rodez, la nuit, il alla s'établir dans une maison voisine de la préfecture; dans cette maison que le petit Adrien, attiré par la vue d'un perroquet, regardait au moment même où M. John Plumer le renversa sur le pavé. M. Ernest était persuadé que le meilleur moyen d'éviter la rencontre de M. de Linant, c'était de se placer hors de son atteinte, ou tout à fait près de lui. Il vit l'enfant renversé par M. John Plumer qu'il ne connaissait pas; il vit Juliette s'élancer hors de son hôtel pour secourir le petit malheureux; mais cette scène, qu'il ne comprit pas parfaitement, lui était indifférente. La veille

au soir, sûr de son fait et sachant que M. le préfet travaillait dans son cabinet, et que Juliette était renfermée dans son appartement, il sortit de chez lui et ne craignit pas de pénétrer dans la cour de la préfecture. Cette cour, dans laquelle on entrait par une porte cochère qui se fermait fort tard, était spacieuse; vis-à-vis de la porte se trouvait un perron qui conduisait au vestibule de l'hôtel; à droite était l'écurie, à gauche la remise. Ernest examina les lieux, et il entra dans la remise, espérant y trouver un cocher ou un valet d'écurie, dont il pourrait tirer quelques renseignements. La remise était déserte, mais Ernest entendit un bruit de pas dans la cour, et en se blottissant contre la porte entr'ouverte qui servait à le cacher, il vit un homme qui s'avançait vers le perron; une femme qui, probablement, attendait le nouveau venu, sortit du vestibule, descendit mystérieusement les marches du perron; tous deux se joignirent au milieu de la cour et se dirigèrent vers la remise. M. Ernest quitta son poste, gagna le fond de la remise et se blottit derrière la voiture de M. le préfet.

— Le diable emporte ces deux imbéciles! pensa M. Ernest; je vais être le confident de la femme de chambre de madame de Linant et d'un valet de ville.

Cependant, comme tout l'intéressait, et qu'en surprenant les secrets des domestiques il pouvait les forcer à lui dire ceux de leurs maîtres, M. Ernest se tient coi et il attendit.

La jeune femme s'assit sur un des brancards de la voiture, le jeune homme se tint debout devant elle et lui prit la main.

— Me voici, Rose, dit-il d'un ton doux qui démentait sa parole; que me veux-tu? — Ah! Julien, tu ne m'aimes plus; il y a une femme qui s'y connaît et qui m'a dit que, si tu m'aimais, tu aurais levé la tête l'autre jour, quand tu as passé devant la préfecture, parce que ton cœur t'aurait dit que j'étais à la fenêtre, occupée à te regarder. — Cette femme se trompe, Rose, car la vé-

rité est que je t'aime de tout mon cœur. Mais tu n'as rien, je n'ai que mes bras, et mon père, qui est mon maître après tout, dit qu'il ne veut pas marier la faim et la soif. Qui est cette femme? — Madame d'Herbois. — Une brave femme, dit Julien.

L'attention de M. Ernest redoubla. Rose reprit la parole:

—Eh bien! dit-elle, puisque tu m'aimes, nous nous marierons. — Et comment cela, Rose? — Madame d'Herboir me donne une dot. — Une dot! — Oui, une dot de six mille francs.

Julien, qui aimait vraiment la jeune fille, l'embrassa sur les deux joues; et M. Ernest fit quelques réflexions sur la conduite de sa sœur, qui probablement lui refuserait un écu, et mariait les jeunes filles à Rodez à six mille francs par tête.

— Mais il y a une condition, dit Rose. —Voyons la condition, dit avec vivacité Julien; s'il faut me jeter au feu pour elle, je suis prêt.

Alors Rose entra dans tous les détails que le lecteur connaît; elle raconta à Julien l'aversion que M. et madame de Linant ressentaient l'un pour l'autre; elle dit que madame d'Herbois l'avait fait entrer à la préfecture, et à quelles conditions elle y était entrée, elle parla de l'amour que M. le préfet et madame d'Herbois paraissaient avoir l'un pour l'autre, et du désir qu'avait cette dernière de voir Juliette s'éloigner de Rodez, désir partagé par les époux de Linant; enfin, elle en vint à avouer que la dot de six mille francs serait le prix de quelques gouttes d'une liqueur inconnue, versée dans la boisson de madame de Linant, et qui devait lui donner une maladie légère, prétexte naturel pour un subit retour à Paris. A cette confidence inattendue, Julien s'épouvanta et déclara qu'il ne voulait point de dot à ce prix.

— Et pourquoi cela? dit Rose; c'est une liqueur fort innocente; madame d'Herbois en a fait plusieurs fois usage pour elle-même. — L'as-tu vu de tes yeux,

Rose? — Il paraît qu'il n'eût tenu qu'à moi de le voir, car j'étais au service de madame d'Herbois lorsque, à l'aide de cette liqueur, elle a feint une maladie pour amener son mari à lui acheter un collier de diamants, et avant cela même, lors de son mariage, madame d'Herbois n'aimait pas monsieur, elle prit quelques gouttes de cette eau; elle fut malade huit jours, et si son père n'avait pas été un homme inflexible, M. d'Herbois ne serait pas le mari de sa femme.

Julien était un ouvrier d'un esprit droit; dans ces feintes maladies, dans ce breuvage donné à l'insu de la personne qui devait en ressentir les effets, il voyait quelque chose de louche d'abord, et ensuite de dangereux pour Rose.

— Je n'aime pas tout ce micmac, Rose, dit-il à la jeune fille, et je ne veux pas six mille francs de dot au prix de quelques gouttes de poison. — De poison! s'écria Rose. — Qui sait? répondit Julien; dans tous les cas, reprit-il avec bon sens, c'est une mauvaise manière d'entrer en ménage que de favoriser, pour nous épouser, l'amour d'un homme qui a une femme, pour une autre femme qui a également un mari. — Ecoute-moi, lui dit Rose. — Oui, répondit Julien.

Rose reprit :

— Ce que tu viens de me dire, je l'ai pensé; madame d'Herbois m'a parlé avec tant d'autorité, elle peut tellement nous nuire en dévoilant notre amour, que je n'ai su que lui répondre. — Et quand tout cela s'est-il passé? demanda Julien. — Il y a une heure. — Comment! il y a une heure? — Oui; madame d'Herbois vient de m'envoyer prendre; elle m'a envoyé ses ordres et elle est repartie pour Clairvaux; avant de rentrer à l'hôtel, j'ai passé chez toi, où j'ai prié ta sœur de t'envoyer ici... Je voulais te consulter... mais je pensais ne te voir que demain, lorsqu'en montant dans ma chambre, je t'ai aperçu dans la cour, et me voici.

Mademoiselle Rose en était là de ses confidences, lorsque la voix du concierge se fit entendre; ce grave person-

nage était sur les premières marches du perron et allait fermer la porte cochère.

—A demain soir, dit mademoiselle Rose.

Elle s'élança hors de la remise et courut au-devant du concierge, qu'elle retint un moment sur le perron.

— C'est vous, mademoiselle Rose? Vous rentrez bien tard; j'allais fermer la porte. — La couturière de madame que je viens de reconduire jusque dans la rue. — Très-bien; il n'y a plus personne chez madame? — Non, monsieur.

Mademoiselle Rose regagna sa chambre sans avoir pu profiter des bons avis de Julien, mais à peu près certaine, comme lui, que les ordres de madame d'Herbois cachaient un piége funeste. Julien, durant les quelques mots échangés entre Rose et le concierge, sortit de la remise et gagna la rue; M. Ernest le suivit un moment après, et put également sortir de la cour, sans être vu ni du concierge, ni de Rose, ni de son amant. Le cœur de M. Ernest nageait dans la joie; il venait de surprendre un secret important, dont il pourrait tirer un parti avantageux... Seul dans la petite chambre garnie qu'il avait louée à deux pas de la préfecture, il se livrait à toutes ses réflexions.

— Ah! ah! se disait-il, nous avons des liqueurs innocentes qui font tomber en langueur, qui flétrissent les traits du visage, et qui, au besoin, donneraient la mort. Nous prétendons les avoir essayées sur nous-mêmes, pour ne pas épouser ce bon M. d'Herbois; mais il n'en est rien; j'étais là, j'en sais quelque chose... Ah! ah! par la main d'une femme de chambre, nous voulons nous débarrasser de madame de Linant; elle morte, notre filtre puissant nous restera toujours; M. d'Herbois ne tardera pas à tomber, il succombera à son tour; nous héritons, et rien ne nous empêche plus d'être la femme de M. le préfet. Non, ma petite sœur, disposez de M. de Linant, disposez de votre mari; mais pour Juliette, halte-là! elle m'est nécessaire; j'ai besoin aussi que la fortune et les plaisirs me sourient.

M. Ernest, déjà familiarisé avec le crime, le supposait facilement dans les autres, et tout en pénétrant dans le dessein de sa sœur, plus avant peut-être que n'allait la pensée de madame d'Herbois elle-même, il ne craignait pas d'englober M. le préfet dans ses soupçons.

— Rien n'est fatigant, se disait-il, comme d'avoir sans cesse à ses côtés une femme qu'on n'aime pas, et d'aller chercher hors de chez soi celle que l'on aime, surtout dans une petite ville, et lorsqu'on est préfet. Tous les regards sont fixés sur vous; on fait journellement le compte des heures que vous passez à Clairvaux; et si le ministre ou l'empereur lui-même viennent à être instruits de ces petits manéges, on peut perdre sa place; le moyen trouvé par madame d'Herbois arrange tout; car les morts ne parlent pas.

M. Ernest s'endormit plein de ces idées, et le lendemain il se mit à sa fenêtre pour guetter le moment où M. le préfet quitterait son hôtel et prendrait le chemin de Clairvaux. Ce moment arrivé, il se présenta hardiment à la préfecture et demanda madame de Linant.

— Faites entrer, avait dit Juliette.

Madame de Linant était outrée de fureur et pleine d'une jalousie qu'elle cherchait en vain à se dissimuler; elle se sentait isolée dans une ville où elle était presque inconnue, elle était privée de tout appui et n'avait auprès d'elle aucun ami qui pût la plaindre et partager sa douleur. L'arrivée subite et inattendue de M. de Meyran lui fit sentir un mouvement de joie inespérée; ce n'était pas un adorateur, un amant; c'était un ami d'enfance, un confident auquel elle pourrait raconter combien son amour-propre était humilié, et qui peut-être aurait assez d'ascendant sur M. et madame d'Herbois pour rompre une liaison qui la blessait. M. Ernest n'avait pas négligé sa toilette, et un air de doute répandu sur son visage, et qui pouvait passer pour l'émotion qu'éprouve un homme bien épris en se retrouvant en face d'une femme aimée, augmentait encore ses grâces personnelles.

— M. Ernest, dit Juliette, vous ici?... Vous n'oubliez pas vos amis... — Jamais, madame, vous surtout, dont il est impossible de perdre le souvenir. — J'ai, en effet, pensé quelquefois, monsieur, qu'il ne serait pas impossible de vous voir dans l'Aveyron... à Rodez même... Vous y avez des parents? — Ce ne sont pas eux qui m'y ont amenée, madame; je vous avoue même que je ne les ai point vus... Je ne suis bien ni avec monsieur ni avec madame d'Herbois. Et vous, madame? se hasarda à demander Ernest qui craignait toujours que quelque rapport indiscret n'eût mis Juliette au courant d'une partie de ses affaires. — Moi, monsieur, répondit la jeune femme, je n'ai point d'amis ici. — Et vous êtes faite cependant pour en avoir partout, dit Ernest; mais j'espère, madame, que mon voyage à Rodez ne sera point perdu et que je pourrai vous y être utile. — Avez-vous affaire à M. le préfet? dit brusquement Juliette; dans ce cas, ce n'est point à la préfecture que vous devez le chercher, mais à Clairvaux, chez madame votre sœur; il n'en sort jamais.

M. Ernest fit un geste d'indignation.

— Je le savais, dit-il. — Vous le saviez? Vous saviez donc ce qui m'attendait à Rodez? On dirait que je ne suis venue que pour assister au triomphe d'une rivale!

Cette expression : une rivale! étonna M. Ernest, qui s'empressa de dire :

— Oh! madame, une rivale! j'espère que vous ne faites pas tant d'honneur à M. de Linant. — Dieu m'en garde, monsieur! mais vous comprendriez bien mal l'amour-propre d'une femme, si vous ne sentiez pas qu'il ne s'agit ici que de dignité personnelle. — Sans doute, madame. O ciel! comment M. d'Herbois souffre-t-il un pareil scandale?—M. d'Herbois? c'est un sot : ne le connaissez-vous pas? — Parfaitement, madame... Vous ne pouvez plus demeurer à Rodez. — Aussi, suis-je décidée à m'en éloigner. — Dieu fasse que vous puissiez y réussir! — Comment! est-ce que je serais prisonnière dans cette maudite ville? Madame votre sœur dispose-t-elle de moi jusque-là?

— Peut-être, madame. — Peut-être? Expliquez-vous, monsieur.

M. Ernest hésita, ou plutôt parut hésiter.

— Parlez, monsieur, parlez! s'écria Juliette. — Madame, dit Ernest, permettez-moi de rappeler mes anciens sentiments pour vous, non pour revenir sur le temps passé, mais pour vous expliquer le motif de mon voyage à Rodez. Vous m'avez fait l'honneur de m'expliquer les raisons qui ont amené votre mariage, et je n'ai que trop bien compris la cruelle position où vous vous trouviez. Il n'en était pas moins vrai que vous épousiez un homme que vous n'aimiez pas et qui aimait ma sœur. Votre excuse, c'est que M. de Linant ne vous paraissait pas indigne d'estime; mais on ne voit pas le fond du cœur, et peut-être vous étiez-vous trompée. — Que voulez-vous dire, monsieur? — Avant de vous parler de M. de Linant, permettez-moi de vous parler de moi. Une fois mariée, la carrière des honneurs a été ouverte à votre époux; il a obtenu ce qu'il voulait, et soit hasard, soit plutôt par suite de ses intrigues, il a été nommé préfet de l'Aveyron, et les choses se sont arrangées de façon qu'on a pu dire que M. de Linant n'avait consenti à vous épouser qu'à la condition de se rapprocher de madame d'Herbois, qu'il aimait... Ainsi cette liaison dont vous vous plaignez, vous passez pour en être la complice.

A cette insinuation perfide, Juliette poussa un cri de rage. M. Ernest reprit :

— Pour moi, quand je sus le départ de M. de Linant pour l'Aveyron, je me présentai chez vous afin de vous éclairer sur votre position, et j'appris que vous aviez abandonné votre hôtel pour celui du ministre de l'intérieur. J'avais au ministère non pas des collègues, mais des ennemis jaloux de la protection que vous m'accordiez, et qui pouvait me porter à un poste élevé; ces messieurs me calomnièrent, me dénoncèrent, et le ministre circonvenu me priva de ma place. Hélas! il était injuste de deux façons : dans la faveur qu'il accordait à M. de Linant et

dans la disgrâce dont il me frappait. — Vous avez perdu votre place, monsieur? — M. C*** me l'a enlevée. — Si vous n'osiez pas vous présenter au ministère, que ne m'écriviez-vous un mot? — C'est ce que j'ai fait, madame. Je me suis présenté à votre hôtel une lettre à la main, j'ai vu votre cocher Picard, j'ai vu votre femme de chambre Claudine, j'ai appris d'eux que vous étiez à Rodez, et alors une lettre était inutile. — C'est juste, dit Juliette. — Madame, continua Ernest, je connais ma sœur, je sais de quoi elle est capable; j'ai frémi et je suis venu. — Mais, mon Dieu! que pouvez-vous pour moi, M. Ernest? — Je puis prévenir les desseins de vos ennemis et vous venger. — J'ai déjà succombé une fois, dit tristement Juliette, sous les coups de la calomnie, et vous avez été mêlé aux injures dont on m'a accablée; je vous sais gré de votre bonne volonté, mais votre secours me serait dangereux. — Oh! madame, pardonnez; vous ne savez pas de quoi il s'agit. — Qu'y a-t-il donc que j'ignore? — Vous êtes entourée d'ennemis, madame; vos gens vous trahissent. Votre femme de chambre, une nommée Rose, a été placée auprès de vous par madame d'Herbois, à laquelle elle est dévouée. — Rose! Rose! dit Juliette étonnée. — Rose, reprit Ernest, était au service de ma sœur avant que vous n'arrivassiez à Rodez, et M. de Linant ne peut pas l'ignorer. C'est ma sœur qui l'a placée ici, dans les fonctions qu'elle remplit, d'accord, sans doute, avec votre mari. — O mon Dieu! s'écria Juliette, je suis donc trahie de toutes les façons! On espionne tous mes pas; un mot, un geste, un regard, tout est redit. Et à qui? A madame d'Herbois. Et M. de Linant s'est prêté à cette infamie! — Ce n'est rien encore, dit M. Ernest. — Comment, ce n'est rien? Connaissez-vous une plus grave injure, monsieur?—Je connais, madame, un plus grand crime. — Un crime, monsieur? Vous m'épouvantez! — Votre vie est en danger, madame : on en veut à vos jours. Rose a reçu le poison nécessaire pour se défaire de vous.

La surprise où l'arrivée subit de M. Ernest de Meyran avait jeté Juliette, la colère où elle était au moment où le jeune homme était entré dans son boudoir, avaient donné à cette conversation une vivacité telle, que contre les usages ordinaires de la société, Ernest était resté debout devant madame de Linant, assise sur un sofa. Elle se leva à cette dernière accusation.

— C'est impossible, monsieur, dit-elle; M. de Linant empoisonneur! — Madame! — Pour votre sœur, je n'ai rien à dire; de sa part tout est croyable; mais... — Madame, répondit Ernest, puisse mon zèle pour vos intérêts m'emporter trop loin! Je tremble pour votre vie. — La preuve, monsieur? — La preuve est dans votre maison même; il vous est facile d'interroger mademoiselle Rose.

Juliette sonna.

— Vous seriez donc venu m'arracher à la mort? dit-elle avec attendrissement; vous, Ernest... Mais non, encore une fois, c'est impossible... M. de Linant abject à ce point!... madame d'Herbois imprudente jusqu'à se compromettre par un meurtre!... Votre amitié pour moi, Ernest, a grossi les objets, a créé des fantômes qui n'existent pas. — Madame, voici votre femme de chambre.

Mademoiselle Rose entra. C'était une jolie personne, au regard franc et doux, au sourire fin et spirituel; elle était fort pâle, par suite des événements de la veille; et l'acte de bonté qu'une heure auparavant elle avait vu faire à Juliette, lui avait donné pour sa maîtresse un respect et surtout un dévouement qui, quoique nouveaux, se manifestaient dans ses regards. Juliette, incapable de dissimuler, et agitée par les révélations extraordinaires de M. Ernest, commença brusquement l'interrogatoire qu'elle voulait faire subir à sa femme de chambre.

— Mademoiselle, lui dit-elle, vous avez été au service de madame d'Herbois? — Oui, madame. — Et vous êtes sortie de chez elle pour entrer chez moi?—Oui, madame. — Par ses ordres? — Oui, madame. — Vous aviez mission de tout voir, de tout entendre et de tout redire? —

Oui, madame. — L'avez-vous fait? — Non, madame. — Pourquoi? — D'abord, madame, répondit mademoiselle Rose, parce que j'ai répugné au rôle qu'on m'avait donné, et que je n'avais accepté que parce que madame d'Herbois peut me perdre, du moins elle me l'a dit, si je lui refuse quelque chose. — Et ensuite? — Ensuite, parce que, depuis que je suis chez madame, je n'ai vu qu'une fois madame d'Herbois, et qu'elle ne m'a point fait de questions. — Très-bien, point de questions, soit; mais voilà monsieur qui prétend qu'elle vous a donné un ordre.

Rose regarda fixement M. Ernest.

— Est-ce que vous connaissez Julien, monsieur? lui demanda-t-elle. — Un peu, répondit celui-ci. — Alors, il vous a tout dit? — Il ne m'a pas dit un mot. — Que signifie tout ceci? s'écria Juliette; répondez, mademoiselle.

M. Ernest sentit facilement qu'il ne lui convenait pas de se faire une ennemie de mademoiselle Rose, qui d'ailleurs n'était point coupable, et il prit la parole.

— Madame, dit-il, je vais vous expliquer ce mystère. Hier au soir, à huit ou neuf heures environ, je n'étais pas aussi bien instruit que je l'ai été quelques moments plus tard; j'avais cependant un vif désir de me présenter chez vous; j'ai donc pris le chemin de votre hôtel et j'ai pénétré jusque dans votre cour; elle était non-seulement déserte, mais encore obscure. Au moment de franchir le perron, je réfléchis que j'étais inconnu à vos domestiques, et qu'en province, une visite aussi tardive que la mienne pourrait donner lieu à quelques commentaires que je voulais éviter... Veuillez bien vous souvenir, madame, que je voulais m'épargner la rencontre de M. le préfet. J'allais me retirer, lorsque j'entendis le pas d'un homme qui, de la rue, venait vers moi. Ce pouvait être un de vos gens. Je pris par le côté de la cour et entrai dans une remise. Mademoiselle vint au-devant du visiteur nocturne, et tous deux entrèrent dans la remise où j'étais caché. Je passai derrière une voiture dont ils occupèrent les bran-

cards. — Après? après? disait l'impatiente Juliette. — Cet inconnu, reprit M. Ernest, était un amoureux. Mademoiselle Rose a grande envie de l'épouser; le jeune homme ne demande pas mieux, et madame d'Herbois doit les doter, pourvu que mademoiselle Rose jette dans votre verre quelques gouttes d'une certaine liqueur que votre femme de chambre a dans sa poche. — Voilà le flacon, dit Rose en mettant dans les mains de Juliette le flacon que lui avait remis madame d'Herbois; puisque vous avez tout entendu, monsieur, ajouta-t-elle en s'adressant à Ernest, continuez.

Juliette prit le flacon d'une main tremblante, plutôt d'horreur que de crainte.

— Non, Rose, dit-elle, parlez vous-même.

Rose fondait en larmes; elle se jeta aux pieds de madame de Linant, prit sa main qu'elle couvrit de baisers.

— Non, madame, s'écria-t-elle, vous permettrez que monsieur continue, sans que j'ajoute un mot; vous verrez si j'ai quelque chose à me reprocher, et si Julien n'est pas un brave garçon.

Juliette était accablée; elle s'assit sur un sofa, en tenant toujours le flacon dans ses mains.

— Cette fille est honnête, reprit Ernest, et madame d'Herbois a pris, pour la séduire, un soin qui en aurait trompé d'autres. Elle a commencé par l'instruire de la division qui existe entre votre mari et vous; elle lui a dit que le séjour de Rodez vous était odieux, et que vous ne demandiez qu'un prétexte pour retourner à Paris, et Rose avec quelques gouttes de cette liqueur vous fournissait ce prétexte qui devait satisfaire également vous et M. de Linant. Une petite maladie, pas davantage, qui vous aurait fait croire à la malignité de l'air de Rodez.

On frappa à la porte du boudoir.

Au coup assez rude frappé à la porte, les traits de M. Ernest prirent l'expression d'une vive contrariété.

— Ne serait-ce point M. de Linant? dit-il. — M. de Linant ne vient jamais chez moi, répondit Juliette d'une

voix amère; il est à Clairvaux, il attend pour pénétrer dans cet appartement que je sois à Paris... Ouvrez, Rose.

L'individu qui entra était Julien; ce jeune homme tourmenté par la confidence qu'il avait reçue la veille, et craignant que Rose n'eût pas le courage de parler, venait trouver madame de Linant pour lui faire des aveux. Il déclara que ni Rose ni lui ne voulaient d'une dot acquise au prix d'une mauvaise action, et il ne fut tranquille que lorsqu'il vit le flacon dans les mains de Juliette. La déclaration de M. Ernest, les paroles de Rose, la démarche de Julien, tout prouva que Rose n'était coupable que d'être entrée à la préfecture dans le but, il était vrai, d'espionner sa nouvelle maîtresse; mais la crainte que lui inspirait madame d'Herbois pouvait l'excuser, et d'ailleurs elle n'avait jamais exécuté la promesse faite, et jamais un seul mot de ce qui se passait chez madame de Linant n'avait été redit par la femme de chambre.

— C'est bien, mes amis, dit Juliette aux deux amants; vous êtes d'honnêtes gens; laissez-moi un moment seule avec monsieur. — J'ai passé une nuit plus cruelle encore que cet honnête Julien, dit Ernest dès que le jeune ouvrier et Rose furent sortis; il ne craignait qu'une imprudence de la part de cette jeune fille, et moi, je craignais pour votre vie. Non que cette tentative dût réussir; la parole de Rose m'avait rassuré; mais je tremble pour l'avenir.

Juliette tendit la main à M. Ernest, cette main était brûlante et agitée d'un tremblement nerveux. Juliette n'avait pas peur; la mort, qui paraissait s'être approchée de bien près, ne lui donnait aucune crainte; c'était sa colère qui l'animait, c'était la haine, c'était le désir de la vengeance; elle éprouvait le besoin de rendre coup pour coup, blessure pour blessure. L'émotion morale qu'éprouvent quelques personnes violentes est quelquefois si vive, qu'elle excite une douleur physique qui les subjugue et les enivre. Une lueur de feu passa dans le cerveau de Juliette, ses tempes battirent; elle parcourait son boudoir,

comme Hermione-Duchesnois, lorsque sur la scène française elle abandonne Pyrrhus à la fureur d'Oreste.

— Et moi, se disait-elle mentalement, qui demandais dans mon cœur à cet homme des égards, de la générosité, tandis que, auprès de cette femme, il allait attendre les rapports de mademoiselle Rose, ou peut-être tandis qu'il guettait les premiers effets de cette liqueur que j'ai là dans ma main, de cette liqueur qui donne la mort... Eh bien! M. Ernest? s'écria-t-elle.—Eh bien! madame, vous l'avez entendu... vous savez maintenant la vérité... Vous m'avez demandé une preuve... vous l'avez. — Je resterai, monsieur, je resterai! Ils me tueront s'ils l'osent. — Que n'oseront-ils pas! répondit Ernest; ma sœur... je n'ose plus lui donner ce nom... madame d'Herbois n'a rien à craindre, elle en sera quitte pour nier. M. de Linant ne saura rien; il sera étonné, confondu; il ne comprendra pas une accusation semblable; M. d'Herbois, qui regarde sa femme comme un ange descendu du ciel pour faire son bonheur, soutiendra l'honneur de la dame, et quelque respect qu'il ait pour vous, il vous sacrifiera au repos et à l'honneur de sa maison. — Mais ce flacon, dit Juliette, ce flacon? — M. d'Herbois, reprit Ernest, expliquera facilement cette circonstance; il paraît qu'elle est maîtresse d'un secret qui peut compromettre Rose; elle prétendra l'avoir chassée de chez elle, et attribuera l'accusation de Rose à la vengeance. Personne ne peut déposer contre madame d'Herbois, qui fera croire à une complicité entre votre femme de chambre et vous. On vous accusera donc vous-même; on dira que votre fureur jalouse n'a pas reculé devant les moyens les plus odieux pour se satisfaire. Rose sera perdue, et vous deviendrez l'objet des sarcasmes et des plaisanteries d'une petite ville. — Et c'est M. de Linant qui me place dans une situation pareille! s'écria Juliette avec colère. — Sans aucun doute, madame, et vous voyez d'ici le parti qu'il prendra dans cette affaire. S'il pouvait ignorer tout ce qui se passe, il pencherait encore pour madame d'Herbois, mais il est impossible qu'il

ne soit pas instruit. — Comment! vous croyez que, d'accord avec cette femme, il veut se défaire de moi? — C'est impossible autrement, reprit hardiment M. Ernest; madame d'Herbois, et je la connais de longue main, est une femme adroite, avisée, habile surtout. Un homme qui commet un crime n'a que le but de satisfaire sa passion; une femme va plus loin, elle calcule les dangers de l'avenir, elle songe au lendemain. Madame d'Herbois sait que votre mari ne vous aime pas; de là à un crime il y a loin, et puisqu'elle médite un crime, c'est que M. de Linant est son complice : sans cela, quelque hardie qu'elle soit, elle n'oserait; madame d'Herbois a de la prudence, madame... pour M. de Linant, que vous paraissez estimer et que moi je n'aime ni n'estime, je ne vous ferai faire qu'une réflexion : croyez-vous, madame, qu'un homme naturellement honnête puisse impunément aimer une femme comme madame d'Herbois? — Oh! le fatal mariage! s'écriait Juliette; on aurait dit que le ciel, au dernier moment même, m'ordonnait de fuir et voulait m'éloigner de l'autel! les éclairs, le tonnerre, des torrents de pluie, et je ne sais quel accident qui remplit de fracas l'église de Saint-Roch et fut comme un nouveau présage de malheur. Je m'évanouis, Ernest; quand je revins à moi, M. de Linant était parti pour Rodez, et je ne l'ai plus revu qu'ici... O Dieu! qui me délivrera de cet homme? Qui brisera le joug affreux qui pèse sur moi?

Juliette n'avait plus la conscience de ses paroles; la jalousie, la colère, l'étonnement, l'épouvante, la privaient de ce souffle lumineux qui nous éclaire toujours au milieu de toutes les misères de la vie. Les anciens disaient que Jupiter ôte la raison à ceux qu'il veut perdre. Juliette était dans un de ces moments terribles.

M. Ernest reprit :

— M. de Linant est auprès de madame d'Herbois; il ne la quittera que pour se rendre à une partie de chasse qui l'entraînera dans les environs de Marcillac, je connais le pays. Tout arrive dans une partie de chasse, et il se peut

que M. de Linant... — Je ne veux plus le voir! s'écria encore Juliette. — Vous ne le verrez plus, madame.

Et M. Ernest s'éloigna; il sortit du boudoir sans s'expliquer davantage, sans laisser à Juliette le temps de revenir à elle. Lui aussi voulait un complice, et il l'avait trouvé.

Juliette demeurée seule ne s'occupa pas de M. Ernest; M. Ernest la touchait peu; ce qui l'occupait, c'était Anatole, Anatole plaçant dans sa maison, et jusque dans sa chambre à coucher, une émissaire de madame d'Herbois! Anatole préparant avec Charlotte les moyens de se défaire d'elle! Ses regards tombèrent sur ce flacon, qui n'avait pas quitté sa main.

— Hélas! se disait-elle en revenant sur le passé, c'est aussi un flacon, un flacon d'éther, qui autrefois changea en haine l'amour qu'Anatole et moi ressentions l'un pour l'autre. Et qui sait si, au lieu d'éther, mademoiselle Charlotte de Meyran ne portait pas déjà sur elle la liqueur perfide qu'elle me destine aujourd'hui?

Rose, qui n'avait pas quitté l'antichambre, entra dans le boudoir.

— Laissez-moi, Rose, je ne veux voir personne... pas même vous. — Madame, un monsieur qui arrive, dit-il, de Paris, veut absolument entrer. — Non, Rose, non. — Ce monsieur, continua la femme de chambre, qui a une affaire importante à communiquer à M. le préfet, ayant appris que monsieur était absent, demande avec instance à entretenir madame un instant. — Impossible, envoyez-le à Clairvaux.

Mais le visiteur opiniâtre, au lieu d'attendre la permission qu'il sollicitait, s'introduisit lui-même : c'était un homme d'une taille élevée et d'une figure fine, pleine d'astuce, quoiqu'une nuance de courage et de résolution diminuât chez lui ce que l'astuce a de repoussant; il était vêtu d'une redingote bleue qui boutonnait jusqu'au menton, ce qui était alors le costume adopté par les militaires lorsqu'ils quittaient l'uniforme. Il se présenta d'un air

poli et respectueux, et pria madame de Linant de vouloir bien éloigner sa femme de chambre. Juliette,dont le caractère n'était pas timide, et qui était d'ailleurs dans un de ces moments où l'on ne suppose possible aucun danger, excepté celui qui occupe, ordonna à Rose de sortir.

— Madame, dit l'inconnu dès qu'il fut seul avec Juliette, je suis agent de police.

Quoique la présence d'un agent de police soit une chose assez naturelle dans la demeure d'un préfet, Juliette fit un pas en arrière.

— J'arrive de Paris, il y a un quart d'heure; excusez-moi si je me permets de pénétrer jusqu'à vous, mais M. le préfet était absent, et j'ai cru pouvoir... — Je suis absolument étrangère aux affaires de la préfecture, dit Juliette en indiquant la porte à l'agent de police. — Pas à celle-ci. — Parlez, monsieur, dit Juliette avec le ton impérieux d'une femme fatiguée par la présence de son interlocuteur.

M. Frétôt, car c'était lui, fit un salut profond, prit le ton le plus doux, et dit de sa voix la plus humble :

— Pardon, madame, pardon; mais permettez-moi de vous demander si par hasard M. Ernest de Meyran ne serait point chez vous. —Il y était il y a un quart d'heure, dit Juliette. — Ah! s'écria Frétôt en frappant du pied, je l'ai manqué de quelques minutes. — Mais quel rapport y a-t-il entre M. de Meyran et vous, monsieur? Et que pouvez-vous lui vouloir? — Lui, dit M. Frétôt, c'est en même temps un escroc, un voleur et un assassin. — M. Ernest? dit Juliette en pâlissant. — Oui, madame, il a assassiné le vieux Monti, un pauvre diable qui demande l'aumône à Saint-Roch; il y a dix jours que nous le cherchons à Paris, et M. le préfet doit avoir reçu l'ordre, par une dépêche télégraphique, de le faire arrêter à Rodez, où il est arrivé depuis trois jours.

Avant que Juliette pût être revenue de son étonnement, M. Frétôt sonna avec hardiesse, et dit à Rose qui vint au coup de sonnette :

— Mademoiselle, vous avez vu le jeune homme qui est venu ici ce matin? — Oui, monsieur, c'est moi qui l'ai introduit. — L'avez-vous vu traverser la cour et sortir? — Non, monsieur. — Il est encore dans l'hôtel, dit M. Frétôt. Un moment : cet hôtel a-t-il une double entrée? — Oui, monsieur, une petite porte qui donne dans la rue voisine. — C'est par là qu'il a fui, dit M. Frétôt.

Et l'agent de police, après avoir respectueusement salué madame de Linant, disparut sans doute pour se mettre à la recherche de M. Ernest de Meyran.

Juliette se laissa aller sur son sofa, et cacha sa tête dans ses mains. Ainsi, elle était entourée d'êtres pervers et criminels. Madame d'Herbois, M. de Linant et enfin ce jeune homme qui s'était présenté à elle comme un ami, comme un vengeur, cet homme qu'elle avait songé à épouser était un escroc, était un voleur : il avait assassiné un malheureux mendiant qu'elle se souvenait très-bien d'avoir vu autrefois auprès du pilier de Saint-Roch. Elle appela Rose.

— Rose, allez dans les bureaux de M. le préfet, vous trouverez son secrétaire, vous le prierez de venir chez moi.

Le secrétaire s'empressa d'obéir.

— Monsieur, lui dit Juliette, avez-vous reçu quelques ordres de Paris par le télégraphe? — Oui, madame, à l'instant même. — Pouvez-vous me les faire connaître? — Sans aucune difficulté, madame; mais ils sont sans intérêt pour vous. — Dites toujours, monsieur. — Il s'agit d'arrêter un assassin qui voyage sous le nom de M. de Gaillon, je crois, ou un nom à peu près semblable, et qui s'appelle véritablement M. Ernest de Meyran. On suppose qu'il viendra à Rodez, et il s'est réfugié dans la commune de Marcillac ou dans les environs. — Marcillac! s'écria Juliette. — Oui, madame, Marcillac, une petite ville entourée de prairies et de bois... — Marcillac! répétait Juliette. — J'ai donné des ordres, poursuivit le secrétaire, au lieutenant de gendarmerie. — Et, demanda Juliette,

M. de Linant connaît-il cette dépêche? — Non, madame, on vient de la déchiffrer à l'instant même; mais, madame, nous pouvons nous passer de M. le préfet pour exécuter les ordres du ministre de la police. — Permettez, permettez, monsieur, dit Juliette de plus en plus agitée; M. de Linant est à Clairvaux. — Je le suppose, madame. — Vous l'attendez dans quelques heures?

M. le secrétaire prit ce petit air confiant, si naturel à ceux à qui une autorité supérieure a momentanément confié son pouvoir, et s'inclinant comme un homme qui se met aux ordres d'une jolie femme dont il veut capter la bienveillance :

— Si madame a quelques ordres à me donner, je serai heureux de les exécuter. — Je vous demande si M. de Linant va revenir à Rodez? — Je vais vous dire la vérité, madame, répondit le secrétaire, quoique M. de Linant m'ait recommandé le silence. M. de Linant doit partir ce soir de Clairvaux pour une partie de chasse, et, mon Dieu! dans les environs de Marcillac dont nous venons de parler.

A ces derniers mots, Juliette poussa un cri.

— Allez, partez, dit-elle, courez à Clairvaux; dites à M. de Linant qu'il faut qu'il revienne, ici, sur-le-champ, que je le veux, moi, sa femme, qu'il y va de sa vie et de la mienne : faites monter à cheval le lieutenant de gendarmerie, tous les domestiques. Allez, monsieur... mais allez donc, ne perdez pas un moment. — Madame, il est impossible que je quitte la préfecture en l'absence de M. le préfet. — Je vous dis de partir, monsieur; il s'agit de la vie de M. de Linant. — Une conspiration, madame! dit le secrétaire effrayé. — Un guet-apens, monsieur, un assassinat.

Dans un instant tout fut en rumeur à l'hôtel de la préfecture; la cour se remplit de chevaux; le lieutenant de gendarmerie s'élança sur la route de Clairvaux à la tête d'une escouade de gendarmerie, les domestiques de l'hôtel suivirent, et M. le secrétaire, qui ne montait pas à cheval, partit en cabriolet.

Ces mots : « un guet-apens! un assassinat! » avaient troublé toutes les cervelles; il s'agissait aussi de faire preuve de zèle dans une occasion importante, de sauver la vie à M. le préfet qui paraissait en danger, et d'obéir à madame de Linant qui, jusque-là, n'avait donné aucun ordre, et venait de s'exprimer avec une ardeur qui ne permettait pas la moindre hésitation.

— Rose, dit Juliette à sa femme de chambre, courez après cet homme qui a pénétré ici, tantôt, chez moi, un agent de police. Il faut que je le récompense; il faut que je lui donne des ordres.

Les dieux qui, quelques instants auparavant, avaient obscurci le jugement de Juliette, venaient de lui rendre la raison.

— Oh ciel! s'écriait-elle en se frappant le front de ses mains, qu'ai-je dit? Quelles paroles me sont échappées? « Qui me délivrera de cet homme? Qui brisera le joug qui pèse sur moi? » Et à qui parlais-je, grand Dieu! A un meurtrier, à l'assassin d'un vieillard, à un homme de sang, qui veut tuer avec le poignard, tandis que sa sœur tue avec le poison! Cet homme arrive, il se cache : les voleurs, les assassins se cachent toujours : il surprend la conversation de deux honnêtes jeunes gens qui m'auraient instruite d'eux-mêmes, et parce que sa sœur est une empoisonneuse, il accuse Anatole... Rose! Rose! — Madame, je n'ai pas trouvé ce monsieur. — Voyons, Rose, soyez franche. — Je l'ai toujours été, madame. — Très-bien; connaissiez-vous M. de Linant avant d'entrer chez moi? — Je l'avais vu une fois ou deux à Clairvaux. — Et lui, vous connaissait-il? — Oh! non, madame; s'il m'avait connue, il ne m'aurait pas soufferte chez lui... Et madame d'Herbois, en me plaçant ici, m'a recommandé de cacher mon séjour chez elle, aussi bien à madame qu'à monsieur. — Bon, M. de Linant n'est pas de moitié dans l'espionnage dont j'ai à me plaindre, j'en étais sûre; et l'on voudrait me faire croire qu'il est de moitié dans un crime? Non, jamais. Eh! mon Dieu! n'avons-nous pas

grandi ensemble chez mon tuteur, M. de Bussière? Et puisque nous ne nous aimions pas, puisque nous nous haïssions, pourquoi ce mariage, sinon pour obéir aux sentiments honnêtes qui sont dans nos deux cœurs? Ainsi, l'homme qui m'épouse pour rétablir sa réputation compromise consentirait à un crime qui le perdrait tout à fait? Oh! non, jamais, c'est impossible... Tout cela est l'œuvre de la femme qui, aimant Anatole, ne s'en est pas moins vendue à M. d'Herbois pour devenir riche... Tout cela vient de ce meurtrier que la justice va atteindre... Et moi, grand Dieu! quelles paroles criminelles me sont échappées!... Oh! le ciel m'est témoin que mon esprit était égaré, qu'un délire fatal s'était emparé de moi. Pardonnez-moi, mon Dieu, pardonnez-moi. — Madame, s'écria Rose, monsieur est dans la cour; il descend de cheval.

Juliette tomba épuisée sur son sofa.

Follette.

Cependant M. de Linant était sorti de chez lui, inquiet et mécontent; il se trouvait dans la position d'un homme qui, engagé dans une mauvaise voie, avance malgré lui et s'arrête un moment au milieu du chemin pour regarder en arrière et se demander s'il ne ferait pas mieux de rétrograder. Il avait mis son cheval au galop en sortant de la cour; mais une fois qu'il eut fait quelques pas dans la rue, il retint l'animal et lui fit prendre le pas; il éprouvait pour madame d'Herbois un amour assez violent, et qui néanmoins ne l'aveuglait pas entièrement. Nous aimons avec notre caractère, c'est-à-dire que l'amour d'un ambitieux ne ressemble pas à celui d'un homme modéré dans ses désirs, et Charlotte avait bien jugé M. le préfet,

qui tenait à sa place plus qu'à une femme dont il aurait bien voulu faire sa maîtresse, mais sans compromettre sa position. D'autres pensées l'obsédaient encore : la scène dont il venait d'être le témoin, cet enfant secouru par Juliette avec une humanité si complète et si active, tout cela se heurtait péniblement dans son esprit. Il voulait bien haïr sa femme, mais il voulait en même temps que sa femme méritât sa haine et la haine générale par ses mauvaises qualités; une vertu chez Juliette le blessait.

— Charlotte, se disait-il, se serait conduite de la même manière; elle aurait également secouru cet enfant. C'est indubitable.

Et cet enfant se trouvait être un petit-neveu de M. d'Herbois, par conséquent un parent de Charlotte. Rose, il est vrai, n'avait point accusé madame d'Herbois, et M. de Linant en vint à se persuader que l'avarice du mari avait seule fait tout le mal, et que M. d'Herbois avait caché à sa femme sa dureté. M. John Plumer eut son tour.

— Quel cœur dur a ce jeune homme! se disait-il; confiez le soin d'une commune à de pareils drôles et vous verrez ce qui arrivera. Il ne gardera pas longtemps sa place. J'écrirai au sous-préfet de Saint-Affrique.

Il s'avançait cependant vers Clairvaux et allait entrer dans l'avenue lorsqu'il vit à quelques pas de lui M. d'Herbois en contemplation devant un paysan qui remuait la terre. M. d'Herbois faisait l'essai d'un engrais nouvellement découvert. Il aperçut le préfet et le salua avec un respect mêlé d'orgueil; l'agronome était dans l'exercice de ses fonctions. Le premier article du code de la galanterie, c'est, quand on fait la cour à la femme, d'être poli avec le mari. M. de Linant l'oublia dans cette occasion; il fit un salut dédaigneux et piqua son cheval de l'éperon.

— M. le préfet a de l'humeur, pensa d'Herbois; est-ce que ma cousine l'aurait indisposé contre moi, à cause

de ce petit Adrien?... Oh! ce n'est pas cela, c'est pour ma croix; ils m'en veulent tous à cause de cette croix. C'est que M. le préfet ne l'a pas, et il est humilié quand il la voit à un autre.

Madame d'Herbois attendait M. de Linant, parée de tous ses atours. Une robe de mousseline blanche dessinait sa taille élégante, et sous son tissu transparent laissait voir la blancheur de ses épaules; une écharpe bleue mariait sa couleur tendre avec l'or de ses cheveux. Blonde comme Cérès, madame d'Herbois avait la fraîcheur et la grâce d'Hébé; assise devant une table de jeu, elle battait des cartes par désœuvrement, et avec cette douce langueur d'une femme à qui le moment qui va suivre allonge le moment présent. Dès qu'elle vit entrer Anatole, un incarnat plus vif colora ses joues; et, affectant un mouvement de pudeur, elle baissa languissamment ses yeux humides. Le regard furtif qu'elle avait jeté sur le préfet lui suffit cependant pour juger que les ennuis qui, depuis quelques jours, tourmentaient M. de Linant, étaient loin d'être dissipés, et qu'elle aurait besoin de tout son esprit et de toute sa beauté pour subjuguer entièrement un homme dont la chaîne n'était pas encore bien rivée. Impatiente d'ailleurs de dominer seule M. de Linant, et supposant qu'on accepte toutes les conditions d'une femme aimée, surtout quand elle n'a point encore été faible, et qu'elle peut tout promettre ou tout retenir, elle était résolue à avoir raison de Juliette ce jour-là même, ou à donner à M. de Linant tout l'effroi et les alarmes d'une rupture; mais toujours calme en apparence, et cachant toujours ses projets les mieux arrêtés sous un sourire ingénu :

— Anatole, dit-elle, vous êtes fort aimable aujourd'hui; vous arrivez plus tôt que je ne l'espérais. — Je viens chercher auprès de vous, madame, le calme et le repos dont j'ai besoin, répondit M. de Linant, qui, sous une forme galante, exprimait ainsi une partie de ce qu'il éprouvait. — Et je vous en remercie; je comprends les ennuis qui vous accablent à la préfecture, dit Charlotte,

je les connais... n'en parlons plus... Savez-vous la nouvelle de Clairvaux? — Quelle nouvelle, madame? — A propos, avez-vous vu M. d'Herbois? — Je l'ai rencontré dans l'avenue. — Et il ne vous a rien dit? — Nous nous sommes seulement salués. — Voilà une discrétion qui m'étonne chez lui. — De quoi s'agit-il, madame? — Il part pour l'Italie : c'est moi qui l'ai décidé à ce voyage. Il n'est pas content des pommes de terre que nous récoltons à Clairvaux, ni des oignons, ni surtout des asperges. La mauvaise qualité de ces légumes vient nécessairement des engrais qu'il emploie, et qui, malgré tous ses soins, ne répondent pas à ses espérances; vous sentez, Anatole, que le signor Ricardi, qui s'occupe avec succès de ces matières aux environs de Sienne, peut être consulté avec fruit, et M. d'Herbois part dans quelques jours. A son retour vous lui ferez avoir la croix.

M. de Linant, sans écouter madame d'Herbois, se contentait de la regarder, et la trouvant plus belle qu'il ne l'avait jamais vue, il lui fit un compliment flatteur sur la grâce et les attraits dont elle brillait.

— Il est bien entendu, continua Charlotte, que je reste à Rodez. M. d'Herbois compte sur vous pour diminuer ma solitude. — Que je voudrais, dit Anatole, que madame de Linant s'occupât d'engrais! Elle irait à Sienne avec son cousin.

M. le préfet exprima ce vœu avec tant de tiédeur que madame d'Herbois crut que le moment n'était pas encore venu d'exprimer toute sa pensée.

— Savez-vous ce que je faisais, reprit-elle, en vous attendant? Je faisais les cartes, comme une vieille femme. — Et vous avez lu dans l'avenir? dit M. de Linant. — Mon Dieu! oui. — Ces cartes, dit encore Anatole en les prenant dans ses mains, parlent-elles de moi? — Puisque je les consultais, répondit tendrement Charlotte, de qui voulez-vous qu'elles parlent?

M. de Linant jeta les yeux sur Charlotte; il y avait quelque chose de si attrayant dans le sourire de la femme

de M. d'Herbois, de si doux dans ses regards, que les préoccupations qui avaient accompagné M de Linant de Rodez à Clairvaux s'évanouirent, et qu'il ne songea plus qu'à jouir du moment heureux que l'amour de Charlotte paraissait lui ménager; il baisa la petite main blanche et potelée de madame d'Herbois, il s'assit auprès d'elle, et, le front dégagé de tout souci, les lèvres entr'ouvertes par un heureux sourire :

— Voyons, Charlotte, lui dit-il, qu'avez-vous trouvé dans vos cartes? — Je me garderai bien de vous le dire... Un maître des requêtes! un préfet! N'avez-vous pas un article ou deux dans vos codes contre les sorcières? Vous me feriez brûler, Anatole.—Dites toujours; Anatole ne le dira pas à M. de Linant, ni M. de Linant au préfet : ne craignez rien. — Je connaissais à Paris, reprit Charlotte, une petite marchande de poisson du marché des Innocents, qui aimait beaucoup un jeune charbonnier du quai Saint-Paul : c'était la nuit et le jour, tellement elle était blanche et lui noir; non qu'il n'eût un assez beau teint, mais la poussière du charbon noircissait ses joues et son front. Quand mon charbonnier enlevait cette poussière qui couvrait son visage, on admirait ses cheveux châtains et son teint coloré. Les deux amants se faisaient faire les cartes dans un grenier de la rue Aubry-le-Boucher, et les cartes disaient toujours au charbonnier : « Méfiez-vous de la brune du quai, attachez-vous à la blonde; voyez le tabletier du coin, il ne prend pas de l'acajou et de l'ébène, mais de l'ivoire et de l'ébène pour faire des damiers. » Les cartes m'ont dit de même, Anatole.— Et que fit le charbonnier? — Charbonnier est maître chez lui.

A ces derniers mots, madame d'Herbois brouilla les cartes, les rassembla, les mit en un seul paquet, et, les repoussant de la main, elle dit sérieusement à Anatole :

— L'avenir, mon ami? est-ce que vous croyez que je suis assez faible ou assez ignorante pour le chercher dans les combinaisons fortuites de petits morceaux de papier peint? L'avenir, c'est le présent qui l'amène. Nous faisons

tous les jours le jour de demain! L'avenir dépend de nous, Anatole : pour moi, je dispose du mien. Mon mari me fatigue; sa monomanie ne me laisse d'autre conversation que celle qui lui est familière, et, dans cette monomanie même, je trouve un moyen de l'éloigner; il ira à Sienne, étudier les engrais du signor Ricardi, et Dieu sait quelles asperges nous mangerons dans un an ou deux! Faites comme moi, préparez votre avenir : renvoyez à Paris une femme dont la présence seule vous rendra malade. — Eh! le puis-je? s'écria Anatole; ne suis-je pas courbé sous le joug de fer du ministre? Vous me parlez comme si vous ignoriez ce qui se passe : est-ce moi qui ai fait venir madame de Linant à Rodez? — Mais, reprit madame d'Herbois, M. le ministre n'est pas un homme impitoyable. Sa femme, madame C***, aime beaucoup sa parente. Et si l'air de Rodez venait à altérer la santé de madame de Linant...—Elle retournerait à Paris, cela est indubitable; mais avec une supposition, Charlotte, on n'arrive pas à un fait.

La porte du salon s'entr'ouvrit doucement, et la petite chienne de madame d'Herbois entra d'un pas lent et la tête baissée.

— C'est Follette, dit Charlotte; vous souvenez-vous de son importunité passée, et dans quelle colère elle vous a mise un jour? — Oui, Charlotte. — Je vous ai promis alors de la corriger, de la rendre douce, timide et muette devant vous, pour un temps du moins. — C'est vrai, Charlotte, et comment y êtes-vous parvenue? — Ne vous rappelez-vous pas ce petit flacon qui contenait une liqueur dont j'ai versé quelques gouttes dans de l'eau? Ne vous souvenez-vous pas que j'ai fait boire Follette? — Oui, dit M. de Linant. — Et voilà comment, poursuivit madame d'Herbois, je l'ai rendue douce et je lui ai fait faire ma volonté, c'est-à-dire la vôtre, Anatole.

M. de Linant fit quelques pas vers la petite chienne et l'appela d'une voix caressante :

— Follette! Follette!

L'animal tourna vers lui des yeux éteints; il chancelait sur ses jambes; son poil, autrefois lisse et brillant, était hérissé sur son dos; il regarda M. de Linant, il regarda madame d'Herbois, et s'arrêta d'un air indécis au milieu du salon.

— Allez, Follette, allez dans votre niche, lui dit Charlotte.

Et la docile petite bête obéit à la voix de sa maîtresse, et sortit du salon.

— Ce n'est rien, dit-elle, Follette n'est qu'indisposée; dans deux ou trois jours vous la verrez plus gaie et plus folâtre que jamais venir se jeter dans vos jambes et japper de joie en vous apercevant... Vous savez comment je l'aime, j'ai voulu la punir de vous avoir déplu... Vous lui apporterez des gimblettes la première fois que vous viendrez; n'est-il pas vrai, Anatole?

M. de Linant se rappelait, en effet, la circonstance dont parlait Charlotte, et qui s'était passée quelques jours auparavant; il n'en avait pas alors compris le but, et il ne le comprenait pas davantage maintenant, lorsque madame d'Herbois ajouta :

— Si cette chienne était de Paris, on dirait que l'air de Rodez lui est nuisible, et elle retournerait rue de Cérutti, se faire soigner par son médecin. — Que voulez-vous dire? demanda M. de Linant. — Ne me remercierez-vous pas, Anatole, si, au lieu de faires les cartes, comme vous venez de supposer, j'avais préparé votre avenir? si j'avais trouvé un moyen de vous soulager du poids qui vous oppresse? — Mais encore, Charlotte, expliquez-vous. — Madame de Linant, reprit Charlotte, est-elle contente de sa femme de chambre, Rose? — Pourquoi cela? — Je vous demande si Rose a la confiance de sa maîtresse?

A ce nom de Rose, prononcé par madame d'Herbois, un souvenir confus se présenta à l'esprit de M. de Linant; il ne se rappela pas précisément d'avoir vu Rose à Clairvaux, mais il lui sembla qu'autrefois il avait entendu appeler de ce nom la femme de chambre de Charlotte.

— Rose, dit-il; qu'est-ce donc que Rose? — Une excellente créature, qui nous est toute dévouée. — A nous, Charlotte? A vous? A moi! Pourquoi cela? — Pour rien, Anatole, répondit madame d'Herbois qui s'aperçut que la figure de M. de Linant s'altérait. — Pour rien? pour rien? s'écria M. de Linant, qu'un doute affreux venait d'éclairer. Montrez-moi ce flacon que vous aviez... là... dans votre poche, il y a quelques jours. — Rose... balbutia madame d'Herbois, Rose... — Ah! se mit à dire Anatole en se levant brusquement et en frappant dans ses mains : ma femme est empoisonnée, Juliette est morte! — Anatole! Anatole! dit madame d'Herbois en se jetant au cou du préfet.

Anatole se débarrassa de cette étreinte homicide.

— Mon cheval! mon cheval! s'écria-t-il.

Et il sortit en courant du salon, traversa la cour, où un accident, terrible dans la position où se trouvait M. de Linant, augmenta sa frayeur, et lui donna une sensation douloureuse qui alla jusqu'au désespoir. Follette, cette jolie petite chienne que madame d'Herbois venait de renvoyer dans sa niche, et pour qui elle demandait des gimblettes; Follette, les membres roides, la gueule remplie d'écume, les yeux fixes et morts, Follette venait d'expirer dans la cour. M. de Linant se détourna avec horreur; sautant sur son cheval, il fut sur le point de renverser M. d'Herbois qui rentrait chez lui. — Rangez-vous donc, lui dit-il, rangez-vous donc, mari d'une empoisonneuse!

L'agronome, fort innocent de ce qui se passait chez lui, n'entendit pas bien et surtout ne comprit pas ces paroles.

— Que diable s'est-il donc passé entre ma femme et M. le préfet? dit-il.

Puis quand il entra dans la cour et qu'il vit Follette sans mouvement :

— Allons, ajouta-t-il, le cheval de M. le préfet a tué la chienne d'un coup de pied. Ma femme va pousser de beaux cris.

Cependant M. de Linant enfonçait les éperons dans les flancs de son cheval et courait vers Rodez; son imagination une fois éveillée, ses souvenirs devinrent lucides. Il se rappela les traits de mademoiselle Rose, il l'avait vue à Clairvaux. C'était là une conviction d'autant plus effrayante, qu'alors la préméditation du crime devenait évidente; madame d'Herbois avait de longue main préparé son affreux attentat et il était probable que Juliette avait déjà pris le poison. Il allait donc trouver sa femme mourante, et Juliette, en se sentant frappée, ne manquerait pas d'attribuer sa mort à l'aversion de son mari et à la jalousie de madame d'Herbois.

— Non, se disait-il en excitant son cheval, non, il est impossible qu'elle me croie assez vil et assez lâche pour être un empoisonneur... Oh ciel! je donnerais ma vie pour que la sienne fût, à l'heure qu'il est, à l'abri de tout danger.

Il réfléchissait ensuite à la vengeance terrible qu'il tirerait des coupables, et quelquefois aussi le doute traversait son esprit, car il est difficile de passer dans un instant de l'amour au mépris.

— Si Charlotte, se disait-il, n'était point coupable?

Mais le doute n'était point possible. N'avait-il pas vu Follette morte? Ne se souvenait-il pas maintenant du séjour de Rose à Clairvaux? L'aveu de madame d'Herbois n'avait-il pas été assez clair? Que lui fallait-il de plus? L'empoisonneuse, au moment du crime, avait voulu s'assurer d'un complice. Le cheval ne quittait pas le galop, et dans un endroit du chemin où la route se rétrécissait, M. de Linant vit venir à lui un homme qui, monté sur un assez mauvais cheval, cacha dès qu'il l'aperçut sa figure dans son manteau; les deux cavaliers se croisèrent; M. le préfet ne vit que les yeux du personnage qui passait, et eut un souvenir vague d'avoir rencontré autrefois un regard pareil. Le cavalier, de son côté, s'arrêta, et regardant s'éloigner M. de Linant, dont la course ne se ralentissait pas :

— Est-ce qu'il m'échapperait? se dit-il avec dépit.

Et il continua de se rapprocher de Clairvaux d'un pas lent.

Enfin, à vingt minutes à peu près de Rodez, M. le préfet vit accourir à lui, de toute la vitesse de leurs chevaux, le lieutenant de gendarmerie, une douzaine de gendarmes et deux de ses propres domestiques, qui, sur les ordres de Juliette, s'étaient dirigés vers Clairvaux.

— Qu'y a-t-il, messieurs? demanda le préfet.

Le lieutenant salua respectueusement son supérieur.

— Je ne sais, M. le préfet; on nous a fait monter à cheval pour courir après vous, pour vous ramener à Rodez; vous êtes sur le point d'être assassiné. — Moi? — Oui, M. le préfet; mais maintenant que je vous ai joint, ne craignez rien, je ne quitte pas vos côtés. — Et ma femme? demanda M. de Linant. — Je n'ai pas eu l'honneur de voir madame de Linant.

Anatole allait remettre son cheval au galop lorsqu'il vit venir à lui son secrétaire dans un cabriolet.

— Et ma femme, monsieur? lui cria Anatole du plus loin qu'il put s'en faire entendre; madame de Linant? — Madame de Linant sera bien heureuse, M. le préfet, quand elle vous reverra; elle tremble pour vous... On veut vous assassiner, monsieur. — Vous l'avez vue, monsieur, vous l'avez vue? Elle est en bonne santé? — Oui, monsieur, j'ai eu l'honneur de la voir; elle m'a fait appeler. — Dans ses appartements? — Oui, M. le préfet. — Et pourquoi cela? — Pour me demander des nouvelles du télégraphe. — Du télégraphe? — Oui, M. le préfet, du télégraphe qui nous a apporté l'ordre de faire arrêter un nommé Ernest de Meyran, un assassin.

Chaque mot augmentait l'agitation d'Anatole. Il piqua des deux et s'avança au galop vers Rodez.

Le frère et la sœur.

M. d'Herbois prit pour entrer dans le salon de sa femme un air triste et grave; il s'agissait d'annoncer une mauvaise nouvelle, et de faire pleurer les beaux yeux de Charlotte; Follette n'était plus! Il trouva madame d'Herbois pâle et agitée, qui éparpillait autour d'elle les cartes qu'elle avait sous la main et paraissait livrée à des pensées douloureuses.

— Vous le savez déjà? dit M. d'Herbois d'une voix timide, qui vous l'a dit? Cependant les fenêtres de ce salon ne donnent pas sur la cour. — Qui? De quoi parlez-vous? Que voulez-vous dire? — Follette, ma bonne amie... — Eh bien! Follette? — Permettez, ma bonne amie; vous avez eu une scène avec M. le préfet, j'en suis sûr. Il était de fort mauvaise humeur quand il est parti, et... je n'ose pas achever... — Parlez donc. — Et le cheval de M. le préfet a tué Follette. — Follette est morte? — Hélas! elle est dans la cour, sans mouvement et sans vie : cela fait pitié à voir. N'y allez pas; vous êtes trop sensible, vous vous trouveriez mal. — Et M. de Linant l'a vue... morte? — Parbleu! puisque c'est son cheval qui...

Mais madame d'Herbois était trop bien instruite pour croire à la culpabilité du cheval, et sa position s'aggravait si, comme cela paraissait certain, M. de Linant avait vu la bête morte. Elle interrogea son mari; elle voulait savoir tous les détails, et M. d'Herbois, de son côté, exigeait que sa femme lui dît le sujet de la querelle qui avait dû nécessairement s'élever entre elle et M. le préfet.

— Je n'ai jamais vu M. de Linant si furieux et en même temps si troublé, dit M. d'Herbois à sa femme; il est parti comme si les murailles de Clairvaux allaient

s'écrouler sur sa tête, ou comme si le feu était à Rodez, Parlez, madame, parlez; je veux savoir ce qui se passe chez moi.

M. d'Herbois, comme tous les gens obsédés par une idée unique, n'était impérieux que pour les choses qui se rapportaient à cette idée, mais alors il l'était beaucoup, or, il s'agissait de la faveur du préfet, c'est-à-dire de la croix et de toutes les petites distinctions dont la préfecture peut disposer au profit de ses favoris et auxquelles M. d'Herbois tenait infiniment, il s'échauffa donc, il parla en maître; et comme Charlotte le regardait en pitié et haussait les épaules, la discussion allait dégénérer en querelle, lorsque l'arrivée d'un tiers changea la scène et donna un autre cours aux événements : ce tiers était M. Ernest de Meyran.

M. Ernest avait quitté précipitamment Rodez, non pas tout à fait dans la crainte que lui inspirait la police, mais pour échapper à madame de Linant qui, une fois revenue à elle-même, ne manquerait pas de se reprocher les paroles imprudentes qu'elle avait prononcées et le ferait chercher dans la ville pour le rappeler auprès d'elle et se rétracter. Il connaissait assez Juliette pour savoir qu'il fallait la venger malgré elle, et même le crime fait, l'assassinat qu'il méditait commis, il était assez en peine de la façon dont il aborderait une femme que le remords accablerait nécessairement et qui se trouverait trop vengée.

— Nous serons absolument, se disait-il, comme Égisthe et Clytemnestre, et je ne crois pas qu'après le meurtre d'Agamemnon ces deux amants aient fait bon ménage.

Mais l'essentiel pour lui, c'était d'entraîner Juliette dans sa ruine; il se donnait ainsi le moyen de passer à l'étranger et d'y vivre commodément, ce qui commençait à l'inquiéter, parce que les pièces d'or de Monti diminuaient à vue d'œil. Il loua un cheval à Rodez et partit pour Marcillac, mais il voulut passer par Clairvaux, afin de revoir Pierre, le valet de ferme de M. d'Herbois, et d'apprendre

de lui les derniers préparatifs de la chasse du lendemain. Sur la route il rencontra M. de Linant, et à la rapidité de sa course il jugea qu'un motif grave le ramenait à Rodez : sa vengeance était perdue, son projet avorté, parce qu'il était impossible que madame de Linant n'eût pas une explication avec son mari, ou que du moins mademoiselle Rose ne parlât pas. La partie de chasse serait remise ou rompue, les dispositions de Juliette changeraient, et M. de Linant apprendrait que lui, Ernest, s'était présenté à la préfecture, qu'il avait vu Juliette, qu'il avait dénoncé sa sœur, et sans doute que Juliette s'arrêterait là et ne pousserait pas ses révélations plus loin. Le rôle de M. Ernest était beau, et en supposant que M. de Linant fût le complice de sa sœur, il n'en serait pas moins obligé de désavouer Charlotte, et de laisser peser le projet de crime sur elle seule. Alors la position de madame d'Herbois devenait critique, parce que Juliette parlerait, parce que mademoiselle Rose et son amoureux, M. Julien, ne se tairaient pas, et que M. le procureur impérial pourrait se mêler de cette affaire, et vouloir la tirer au clair. Dans ce cas, c'était un très-grand service à rendre à madame d'Herbois que de la prévenir que Juliette savait tout, et qu'on allait l'accuser. Ernest voyait encore dans ce parti un avantage pour lui : madame d'Herbois allait être réduite à quitter l'Aveyron et probablement la France; lui, l'accompagnerait. M. le préfet, quelques ordres qu'il reçût de Paris, ne le ferait pas arrêter, parce qu'il pourrait dire des choses dangereuses, et qu'il convenait à M. de Linant qu'un témoin aussi important qu'il serait s'éloignât. Ainsi, M. de Linant veillerait sur la liberté du frère et de la sœur, et Charlotte serait obligée de faire à son frère une part honnête de sa fortune. Ernest n'aimait pas sa sœur, il l'avait dénoncée; mais un danger commun les rapprochait, il n'y avait pas à hésiter. Ernest prit sans retard le chemin de Clairvaux. Quand il parut à la porte du salon, Charlotte poussa un cri d'effroi, M. d'Herbois un cri de surprise; ce dernier connaissait mal les

affaires de la famille dans laquelle il était entré, et il supposait à tort que M. Ernest était pour beaucoup dans la ruine de M. de Meyran le père; on a vu qu'il n'y était pour rien. M. d'Herbois en voulait à Ernest, qui lui avait emprunté une somme assez considérable et qui ne parlait pas de la lui rendre; il s'avança donc brusquement vers lui.

— Monsieur mon beau-frère, lui dit-il, vous venez me rendre mon argent? — Mon frère! Ernest! s'écria Charlotte en plaçant sa main devant ses yeux.

Ernest n'était pas homme à s'intimider de cet accueil peu bienveillant; il s'approcha de M. d'Herbois :

— Mon cher beau-frère, lui dit-il, nous avons à régler ensemble une affaire d'argent; je ne l'ai point oublié. Soyez tranquille, mon cher beau-frère, vous ne perdrez rien avec moi. Mais je viens ici pour une chose plus importante. J'arrive de Rodez, et j'ai à causer un moment avec ma sœur. — Parlez, monsieur, parlez, que je ne vous gêne pas. — Vous me gênez beaucoup au contraire, et je vous prie de me laisser un moment seul avec ma sœur. — Non, monsieur, ma femme n'a point de secrets pour moi, et, d'ailleurs, j'ai le droit de savoir tout ce qui l'intéresse. — Sans aucun doute, monsieur, je sais que vous êtes très-jaloux, répondit Ernest avec ironie; mais si Charlotte a du bon sens, elle vous priera de nous laisser seuls un instant... cela la regarde.

Et M. Ernest prit un fauteuil et s'assit avec l'air de la plus grande indifférence.

Madame d'Herbois ouvrit de grands yeux, elle était dans une perplexité affreuse; son frère venait de Rodez, et, malgré leur inimitié, il la ménageait assez pour ne pas s'expliquer devant son mari; il fallait absolument l'entendre.

— M. d'Herbois, laissez-nous. — Comment, s'écria le mari. — Eh! monsieur, dit madame d'Herbois, ce que je vous demande est bien simple... Vous avez, prétendez-vous, le droit de savoir toutes mes affaires; supposons-

le un moment, je le veux bien; mais les affaires de mon frère ne vous regardent pas, et il est parfaitement le maître de ne pas vouloir vous les confier. Pouvez-vous raisonnablement l'empêcher d'avoir en moi une confiance que vous ne lui inspirez pas? Sortez, monsieur, ou je vais passer avec Ernest dans ma chambre à coucher.

M. d'Herbois n'avait pas l'habitude de résister à sa femme; il sortit sans ajouter un mot.

— Eh bien! ma petite sœur, dit Ernest à Charlotte dès qu'ils furent seuls, nous voilà dans l'embarras; nous avons jeté la ligne, et le poisson, au lieu de se laisser prendre à l'appât, mord l'hameçon et nous entraîne dans la rivière.

Madame d'Herbois leva sur son frère son œil calme et bleu.

— Expliquez-vous, Ernest, dit-elle, je ne vous comprends pas. — C'est bien facile. C'est à moi que tu as l'obligation de ce qui t'arrive. Le hasard m'a fait connaître l'ordre innocent que tu as donné à mademoiselle Rose, et j'en ai instruit madame de Linant; du reste, il faut être juste, je n'aurais pas parlé que mademoiselle Rose n'en aurait pas moins remis à Juliette ce petit flacon que tu sais; mais j'ai été heureux de la prévenir... Que veux-tu, Charlotte? nous avons suivi tous deux notre penchant : tu aimes le mari; moi, j'aime la femme.

Le cynisme de M. Ernest n'étonna pas madame d'Herbois. Ce qui la fit pâlir, ce fut d'apprendre que Juliette avait dans les mains la preuve du crime. Ses yeux se chargèrent de haine et de dédain :

— Mademoiselle Rose? un flacon? Qu'est-ce que tout cela? — Oh! que tu le sais bien, Charlotte!

M. Ernest, en parlant comme il venait de le faire, fit une faute dans son intérêt; il apprit à madame d'Herbois que la liqueur fatale n'avait pas été administrée, et que, par conséquent, elle serait moins vivement menacée ou poursuivie que si madame de Linant avait été atteinte.

— M. de Linant m'aime, se disait Charlotte, il atténuera le coup; il est possible même qu'il ne m'en croie

pas capable, malgré mon aveu imprudent; le motif qui m'a fait agir m'excusera à ses yeux; un homme pardonne toujours les fautes de l'amour, quand c'est lui qui a fait naître cet amour; d'ailleurs, je nierai toujours... Qui a vu ce maudit flacon dans mes mains? Personne, si ce n'est M. de Linant, et il ne m'accusera pas. Mademoiselle Rose est une effrontée dont le témoignage n'a point de valeur... Je ne risque rien.

Mais M. Ernest reprit :

— Maintenant, Charlotte, ou M. de Linant est ton complice, ou non; dans le premier cas, tu lui rends service en t'éloignant; dans le second, je te conseille la fuite pour ta sûreté; car je le connais, il t'abandonnera.

Madame d'Herbois avait eu le temps de se remettre et de rassembler ses idées; elle avait enfin compris que M. de Linant était tout à fait perdu pour elle, et qu'elle ne le reverrait plus : mais en même temps, elle avait senti que Juliette sauvée de tout mal, ni la femme ni le mari ne donneraient suite à une affaire désagréable et embarrassante pour tous deux. Enfin, madame d'Herbois ne se regardait pas comme une empoisonneuse, elle n'avait pas préparé la mort de Juliette, comme l'avait dit M. Ernest; elle n'avait voulu qu'éloigner Juliette de Rodez par une maladie passagère; et si la chienne Follette avait succombé, c'était parce que l'épreuve avait été mal faite, parce que, par inadvertance ou par hasard, la dose avait été trop forte; la mort de la petite chienne avait péniblement surpris Charlotte, car il eût été trop absurde de dire à M. de Linant : « Follette se portera bien dans quelques jours,» tandis que l'animal devait expirer au bout de quelques instants. Madame d'Herbois savait aussi que M. de Linant était homme, et qu'un crime irréparable le détacherait d'elle. Charlotte ne serait donc pas très-coupable aux yeux de M. de Linant lui-même; non qu'elle ne fût capable de se porter aux dernières extrémités, mais, dans son intérêt même, elle ne devait pas donner la mort à sa rivale. Cependant, elle avait devant elle M. Ernest,

son frère, qui ne craignait pas de lui avouer qu'il l'avait lui-même dénoncée à Juliette, et qui venait l'avertir du danger qu'elle courait. Il y avait dans ces deux actions opposées une contradiction si flagrante, que l'esprit habituellement pénétrant de madame d'Herbois en fut frappé, et qu'elle chercha à démêler quel intérêt personnel avait guidé son frère.

— Au fait, dit-elle avec indifférence, quoique tout ce que vous venez de me dire, Ernest, soit de la dernière fausseté, si madame de Linant a la hardiesse de m'accuser, je ne vois pas pourquoi je ne suivrais pas votre conseil, quand ce ne serait que pour me dérober aux propos impertinents d'une petite ville. — Croyez-moi, Charlotte, partons, allons faire un voyage... en Suisse. — Partons?... Je n'ai pas besoin de vous, Ernest. — Au contraire, ma petite sœur, vous ne pouvez pas vous passer de moi; irez-vous dire à votre mari la raison qui vous fait quitter Rodez? — Pourquoi pas, puisque le fait dont on m'accuse est faux? M. d'Herbois va faire un voyage en Italie, je l'accompagnerai. — Cela ne me convient pas, ma sœur, et comme je suis parfaitement instruit de ce qui s'est passé, comptez sur moi pour faire agir au besoin mademoiselle Rose, et pour déterminer madame de Linant à porter une plainte, si vous ne me prenez pas pour votre chevalier. — Il paraît que vous avez besoin de quitter la France? — Absolument comme vous, Charlotte; notre famille a eu le malheur de se brouiller avec la justice. Vous avez besoin de mon silence, vous l'achèterez, s'il vous plaît.

Madame d'Herbois comprit alors le motif de la visite de son frère, et comme elle se trouvait dans une position délicate, et qu'en effet, dans une ville comme Rodez, M. Ernest pouvait être un ennemi dangereux, elle était sur le point d'entrer avec lui en arrangement. Elle était décidée à ne pas fuir, et si elle avait voulu prendre ce parti, pour rien au monde elle ne se serait mise en voyage avec un tel compagnon. Mais il était clair que M. Ernest voulait de l'argent.

Madame d'Herbois avait dans son secrétaire six mille francs destinés à la dot de mademoiselle Rose, si ses projets avaient réussi; elle allait les offrir à son frère, lorsqu'un incident nouveau vint la tirer d'embarras.

— Oui, monsieur, disait dans l'antichambre M. d'Herbois, il est ici, le cheval que vous avez vu dans la cour est à lui, du moins c'est celui qu'il montait. Il est avec sa sœur dans mon salon. — M. Ernest de Meyran? vous en êtes bien sûr? — Parbleu! Je ne le connais que trop, c'est mon beau-frère. — Charlotte, dit M. Ernest en pâlissant, ne crains rien, je ne te nuirai jamais, mais sauve-moi, donne-moi un moyen d'échapper, indique-moi une porte cachée, un escalier dérobé.

Madame d'Herbois resta impassible; il était d'ailleurs trop tard pour essayer de fuir. M. d'Herbois entra suivi de cinq ou six agents de police, M. Frétôt en tête. M. Frétôt salua respectueusement la maîtresse de la maison, et s'adressant à M. Ernest :

— Nous avons, monsieur, lui dit-il, une petite lettre de change, une misère, que nous n'avons pas acquittée. — Et moi aussi, s'écria M. d'Herbois, j'ai une reconnaissance. — Il y a mieux que cela, répondit M. Frétôt en s'adressant à M. d'Herbois; vous sentez que le ministre de la police ne m'a pas fait venir de Paris jusque dans l'Aveyron pour me faire payer, ou pour vous faire payer, vous, monsieur. — Ah! ah! — Oui, monsieur, un vol dans une maison habitée, une tentative d'assassinat, avec commencement d'exécution... — Mon beau-frère... un assassin! — Oui, monsieur. — Tout le monde n'est pas aussi adroit que toi, ma petite sœur, dit tout bas M. Ernest dans l'oreille de Charlotte; ne crains rien, je ne parlerai pas, mais je compte sur toi, plus tard.

Madame d'Herbois, interdite, n'osait ni lever les yeux, ni faire un mouvement.

— Je suis un homme d'honneur, dit Frétôt, et si vous n'étiez pas un assassin, M. Ernest, vous auriez un coup d'épée de ma façon; mais M. le ministre de la police vous

réclame tout entier, je vais vous conduire à la préfecture.

M. Ernest était vaincu, et il était forcé de mettre en pratique la philosophie de madame de Renoncourt, de subir un malheur inévitable. Il se laissa donc assez tranquillement lier les mains par les agents de police; cependant, lorsqu'il entendit dire à Frétôt qu'on allait le conduire à la préfecture, il releva la tête avec terreur.

— A la préfecture? dit-il; à Rodez? — Oui, monsieur, il faut que votre identité soit constatée devant M. le préfet. — Mon identité! s'écria Ernest, c'est inutile; je ne la nie pas, je suis bien Ernest de Meyran. Allons tout droit à Paris. — Non pas, j'ai mes ordres, je sais mon métier, dit Frétôt; en avant, enfants, à Rodez!

On s'empara de M. Ernest, on le lia, on le menaça de le bâillonner s'il poussait un cri, il fut placé dans une voiture, et M. Frétôt, nanti de sa proie, reprit le chemin de Rodez.

— Ma chère amie, dit M. d'Herbois dès qu'il fut seul avec sa femme, je vous demande pardon.

Charlotte regarda son mari d'un air étonné.

— Oui, continua M. d'Herbois, je vous demande pardon. Je viens d'avoir avec vous un moment de violence, que je me reprocherai toute ma vie. Je vois maintenant le sujet de votre querelle avec l'excellent M. de Linant. — Vous le voyez? — Oui, Charlotte, le préfet était instruit; il connaissait la conduite de votre frère; il le savait à Rodez; il venait vous prévenir de ce qui allait arriver. Vous avez plaidé pour votre frère... C'est si naturel... Le préfet vous a opposé ses devoirs... Vous avez prié, sollicité; vous n'avez rien obtenu... Vous aviez droit à quelques égards; M. le préfet tient à conserver sa place... Vous vous êtes querellés, et M. de Linant est sorti furieux. Tout cela a coûté la vie à la pauvre Follette... Eh bien! je sais gré à M. de Linant de l'état où il était... Et moi qui ai introduit les agents de police! Parole d'honneur, Charlotte, je les prenais pour des amis de M. Ernest. Savez-vous que tout ceci est très-fâcheux, Charlotte?

On va beaucoup jaser à Rodez. — Oui, monsieur. — Et ma croix d'honneur! Je sais bien que les fautes sont personnelles, mais des événements pareils nuisent dans une famille. N'est-il pas vrai, Charlotte, que j'ai mis le doigt sur la plaie, et que j'ai deviné ce qui s'est passé entre M. le préfet et vous? — Vous êtes d'une perspicacité rare, M. d'Herbois, on ne peut rien vous cacher. Vous êtes aussi, monsieur, un homme d'un excellent jugement; vous prévoyez avec beaucoup de sens les tribulations qui nous attendent à Rodez, et il me vient une idée. — Voyons, madame. — Vous allez partir pour l'Italie : si je vous accompagnais?—Nous donnerions le temps, dit M. d'Herbois, à tous les bruits de s'éteindre, à toutes les langues de s'apaiser, et vous, qui n'êtes pas étrangère à la science des engrais, vous continueriez vos études. — C'est cela même.

Et le voyage des deux époux fut décidé.

Les Époux.

— Madame, monsieur descend de cheval, dit Rose.

Un tremblement involontaire s'empara de la jeune femme; elle sentit ses genoux qui se dérobaient sous elle; et le premier sentiment qu'elle éprouva fut un élan de reconnaissance vers le ciel qui avait permis que ses paroles imprudentes se dissipassent dans l'air comme ces nuages du matin que les premiers rayons du soleil font disparaître.

— C'est lui, Rose? vous êtes sûre que c'est lui?...

Elle entendit la porte s'ouvrir avec violence; toute frissonnante d'une émotion jusqu'alors inconnue, Juliette se réfugia dans un angle du boudoir; et la dernière porte qui lui dérobait encore la vue de M. de Linant s'étant enfin

ouverte, Anatole s'élança vers sa femme et la serra sur son cœur.

— Juliette, lui dit-il en frémissant, vous êtes pâle; il me semble qu'un cercle bleuâtre entoure vos yeux, que vos lèvres sont décolorées... Il y a des monstres à Clairvaux, Juliette...

Puis apercevant Rose :

— Qu'on arrête cette fille, qu'on s'empare d'elle! cria-t-il d'une voix tonnante.

Juliette mit une main sur la bouche de son mari pour arrêter ses cris, et de l'autre elle agitait devant lui le flacon homicide; il était intact, la liqueur fatale arrivait jusqu'au goulot et humectait le bouchon.

— Non, dit-elle, non, Rose est une honnête fille; il faut la remercier au lieu de la livrer à la justice; elle est probe et dévouée. — Ah! dit Anatole, Dieu soit loué! vous avez échappé à la mort. Ah! Juliette, quel monstre que cette femme! Pourriez-vous croire qu'elle voulait votre mort, et que le complice qu'elle avait choisi, c'était moi? moi, votre époux, moi qui vous aime! Oui, Juliette, dit Anatole en prenant la main de sa femme et en la pressant contre ses lèvres, moi qui vous aime!

Il y a des sentiments qui restent ensevelis dans les replis les plus cachés du cœur, jusqu'au moment où une circonstance inattendue les fait se développer, comme cette fleur qui rompt sa verte prison et étale tout d'un coup ses feuilles odorantes; les fait jaillir, comme le liége qui monte à la surface de l'eau, après avoir échappé au plomb qui l'enchaîne. Les poëtes ont comparé ces soudaines transformations du cœur humain à ces montagnes couvertes de neige, qui, frappées par les rayons du soleil, voient se fondre le linceul blanc qui les recouvre; la neige disparaît sous les feux de l'astre du jour, et s'échappe en ruisseaux; toutes les fleurs du printemps, tous les arbustes verts, toutes les baies odorantes apparaissent. L'hiver a fui en un clin d'œil; la montagne stérile est couverte d'une riche végétation, et le spectateur charmé admire ce mi-

racle gracieux et cependant naturel. Ainsi Juliette fondait en larmes; ainsi elle s'étonnait elle-même de ce qui se passait dans son cœur; un sentiment nouveau se rendait maître d'elle-même; elle ne comprenait plus ni ses pensées, ni sa conduite, ni ses paroles passées; cet homme, cet Anatole qu'elle avait haï, poursuivi, qu'elle n'avait épousé que par un calcul personnel, et pour se soustraire au blâme public; cet homme, elle l'aimait; par une étrange aberration, elle avait pris l'autel de l'Amour pour celui des Furies. Il lui sembla alors qu'elle se réveillait d'un rêve pénible. Charles de Norbert qu'elle avait épousé, qu'elle avait vu sanglant et mort dans le salon de la Folie-Bussière, son veuvage, ce cachemire noir, source de tant de larmes; le nom de l'acteur Elleviou qui lui avait été si fatal, tout s'éloigna de son souvenir comme ces songes effrayants qui se dissipent au réveil; elle ne garda dans son cœur que l'effroi que lui inspirait M. Ernest, et entourant son mari de ses bras :

— Il veut vous tuer, Anatole, lui dit-elle, il veut vous tuer! — Qui, qui, me tuer? — M. Ernest de Meyran. — M. Ernest de Meyran? dit Anatole.

Mais la peur de la mort n'occupait pas M. de Linant; il regardait avec passion cette femme pour laquelle il tremblait depuis deux heures, il touchait ce flacon qui contenait la mort, et ramenant ses regards sur Juliette, il admirait cette figure belle et jolie en même temps; ce front large et pur, ces yeux noirs, et dont l'expression annonçait la franchise et la bienveillance. Juliette parut à Anatole comme un gage de ce bonheur qu'il cherchait en vain; c'était une divinité tutélaire qui devait calmer ses agitations, et remplir le vide que laissent après eux le pouvoir et l'ambition. C'était sa femme; elle était à lui, et cependant une distance immense la séparait de lui. Il lui avait dit qu'il la haïssait; la haine était la condition de leur mariage; et le matin, il était parti pour aller auprès d'une autre femme qu'il croyait aimer. Il tomba aux genoux de Juliette.

— Vous ne pourrez jamais croire que je vous aime, lui dit-il, et néanmoins je mourrais de douleur si vous ne m'aimiez pas. — Anatole, lui répondit Juliette, je suis plus coupable que vous; vous avez tremblé pour ma vie, et moi j'ai compromis la vôtre... Ici, ici même, des paroles de mort me sont échappées... Eh! mon Dieu! c'était de l'égarement, c'était de la jalousie... c'était de l'amour. — Vous m'aimiez, Juliette? — Et vous? Et cette haine farouche? et cette insurmontable aversion? — C'était de l'amour! dit Anatole. — Non pas, reprit Juliette, ne nions pas le passé si nous voulons croire au présent. Nous nous sommes haïs, Anatole; nous avons été semblables à ces métaux qui ne s'unissent qu'en passant par le creuset ardent où ils se fondent et rejettent loin d'eux toutes les scories, toutes les impuretés qui les ternissaient. Nous avons été cruels l'un pour l'autre, mais vrais. Le mariage est venu par le chemin de l'honneur, l'amour nous vient par l'honnêteté; nous sommes d'honnêtes gens, Anatole.

Et Juliette tomba dans les bras que lui tendait M. de Linant.

Mademoiselle Rose, qui pendant l'entrevue des deux époux avait quitté le boudoir, ouvrit doucement la porte et passa sa tête dans les deux battants entre-bâillés.

— Entrez, Rose, entrez, lui dit Juliette; M. le préfet et moi nous ne vous oublierons pas, nous vous donnerons cette dot que vous n'avez pas voulu acheter par un crime... Vous direz à Julien de venir nous voir.

Rose obéit d'un air modeste, et s'adressant à M. de Linant :

— Monsieur, dit-elle, un grand monsieur vêtu de bleu, ce même monsieur qui est venu chez madame il y a deux heures, demande à voir M. le préfet. — Faites entrer, répondit Anatole; je reçois chez ma femme aujourd'hui.

M. Frétôt fut introduit; il se présenta d'un air mystérieux.

— Monsieur, dit-il, l'assassin est pris, il est dans une salle basse de l'hôtel. — Euh! l'assassin? Quel assassin?

M. le préfet ne connaissait que par quelques paroles de son secrétaire l'accusation qui pesait sur M. Ernest, et il était d'ailleurs si heureux que son bonheur nouveau le remplissait tout entier. Juliette le mit au courant en deux mots.

— Oh! il y a mieux que cela, dit M. Frétot. — Comment, mieux? dit Anatole. — Je ne veux plus voir cet homme! s'écria Juliette en plaçant ses deux mains devant ses yeux.

M. Frétôt était un agent de police de Paris, il tenait à prouver qu'il n'était point étranger aux belles manières et qu'il faisait son état avec plus de perspicacité et plus de délicatesse qu'un agent de province.

— Madame sera obéie, dit-il en s'inclinant; elle ne verra point l'assassin, et ce que j'ai à dévoiler lui prouvera le zèle qui m'anime pour ses intérêts et pour sa personne. — Parlez, monsieur, répondit le préfet. — Monsieur, on veut empoisonner madame.

Juliette se mit à rire, Anatole s'assit sur le sofa, fit asseoir sa femme auprès de lui, et de l'air le plus tranquille :

— Voyons, monsieur, contez-nous cela. — M. le préfet, l'homme n'est jamais entièrement méchant; le plus pervers a quelquefois de bonnes qualités et de bons moments: M. de Meyran, dont je me suis emparé, m'a fait des révélations. — Monsieur, dit Anatole, votre observation est judicieuse, voyons ces révélations. — M. de Meyran m'a chargé de vous dire que madame d'Herbois voulait empoisonner madame votre femme. — Permettez-moi de vous faire observer, monsieur, répondit Anatole, que madame d'Herbois est la sœur de M. de Meyran, que M. de Meyran est allé chercher un asile chez elle, et que le fait de l'empoisonnement, vrai ou faux, est sans danger, puisque cet homme l'avait dénoncé à ma femme ce matin même. M. de Meyran, en vous l'apprenant à vous, a donc dénoncé sa sœur sans utilité, et seulement pour lui nuire et l'entraîner avec lui dans sa

ruine. Ce n'est point là faire preuve d'une bonne qualité, c'est une perversité de plus; pas davantage. — Ah! monsieur, vous avez raison; considérée sous ce rapport, l'affaire change de face; mais la tentative d'empoisonnement n'en a pas moins eu lieu. — Non, monsieur, dit Juliette, M. de Meyran a calomnié sa sœur.

M. Frétôt était tenace, il tenait à prouver son habileté, non pas précisément à M. le préfet de l'Aveyron, mais au ministre de la police.

— Pardon, madame, ajouta-t-il, je vois là, sur ce petit meuble, un flacon pareil à celui que m'a signalé M. de Meyran; le poison est là. — Non, monsieur, dit Juliette d'une voix ferme; ce flacon est à moi, il contient de l'eau de Cologne. Madame d'Herbois est la femme d'un de mes parents; elle est mon amie d'enfance; on vous a trompé, monsieur. Elle n'a d'ailleurs aucun intérêt à ma mort.

Et Juliette tendit la main à son mari.

L'agent de police était parfaitement instruit; il savait par M. Ernest quelle rivalité poussait madame d'Herbois à souhaiter la mort de Juliette ou du moins son éloignement. Incapable de sentir la générosité de madame de Linant, et supposant qu'elle ne demandait pas mieux que d'être forcée à accuser son ennemie, il se permit d'insister, et voyant devant lui le corps du délit, il pensa que, s'il parvenait à s'en emparer, il serait le maître de donner à cette affaire le cours qu'il lui conviendrait, sans tenir compte d'aucune dénégation. Il jeta donc un coup d'œil sur M. de Linant, et, la figure souriante, il dit, en étendant la main vers le flacon :

— Me permettez-vous, madame, de mettre sur mon mouchoir quelques gouttes de cette eau de Cologne?

C'en était trop.

— Comment, monsieur, s'écria Anatole furieux, vous vous permettez de douter de ce que dit madame de Linant? — Non, M. le préfet, mais... — Sortez!

L'agent de police, qui venait de se conduire

comme il aurait pu le faire seulement dans la maison numéro 113, au Palais-Royal, sortit à reculons et disparut.

— Juliette, dit Anatole, vous êtes un ange; vous venez d'épargner une femme bien coupable. — J'ai songé à vous, mon ami, et à moi. Vous avez aimé cette femme, que son amour pour vous a égarée. Vous vous devez à vous-même qu'une accusation terrible ne se produise pas sous votre nom. J'ai d'ailleurs des torts envers madame d'Herbois. — Vous, Juliette? — Je me trompe, reprit Juliette, envers madame d'Herbois, non; mais envers mademoiselle Charlotte de Meyran. N'espérait-elle pas vous épouser? N'est-ce pas moi qui vous ai éloigné d'elle! N'ai-je pas contribué à la contraindre à épouser M. d'Herbois? — Que serais-je devenu, dit Anatole, si j'étais le mari de cette femme? — Nous serions bien malheureux, Anatole; mais vous ne pensiez pas ainsi il y a deux ans, il y a seulement huit jours... ce matin même, peut-être.

Alors M. de Linant expliqua à Juliette l'état singulier dans lequel il se trouvait depuis quelque temps.

— J'ai aimé madame d'Herbois, dit-il, j'aurais mauvaise grâce à le nier; mais ce n'est ni d'hier, ni de ce matin, que votre image vient s'interposer entre elle et moi. Malgré toute son adresse et toute son habileté, madame d'Herbois n'a pu me cacher entièrement ni son ambition, ni sa cupidité, ni l'ardeur de dominer qui la remplit tout entière. Elle a été avec moi sage par calcul, et j'ai cru deviner que mon arrivée à Rodez lui avait fait congédier un rival qui avait obtenu d'elle plus qu'elle ne m'a donné. — Comment! s'écria Juliette, vous aviez un rival, et elle commettait un crime pour un homme qu'elle n'aimait pas? — Je crois ne pas me tromper, Juliette, en parlant ainsi. J'ai moi-même contribué à l'éloignement de ce rival qui, ce matin, m'a, par sa brutalité, permis d'apprécier toute votre bonté. — Comment! ce jeune homme qui a jeté sur le pavé le malheureux petit Adrien? — Lui-même, continua Anatole, M. John Plumer; et le croiriez-vous? ajouta

M. de Linant en baissant les yeux; témoin de votre humanité généreuse, je vous en ai voulu d'une action qui vous honorait... Ce n'était ni haine ni injustice de ma part, c'était dépit de ne pas être aimé d'une femme telle que vous. — Vous m'avez vue? dit Juliette en rougissant. — J'ai vu cet enfant relevé par vous et porté dans vos bras jusque dans votre appartement. Mon bon génie me poussait à aller me jeter à vos genoux; je ne sais quelle mauvaise honte et quelle crainte d'être repoussé m'ont retenu. Cependant, depuis quelque temps madame d'Herbois devinait les combats que je me livrais à moi-même; j'ai même eu l'imprudence de lui en faire la confidence, et c'est ce qui a hâté sa détermination. Enfin, Juliette... et je vous fais ma confession tout entière... — Parlez, mon ami, parlez. — Enfin, reprit Anatole, ce matin, elle m'a reçu comme un amant qui touche au but désiré; mon esprit, mon cœur que j'avais laissés chez vous, Juliette, mes remords, elle a pris tout cela pour des symptômes d'amour, et elle a osé m'avouer le moyen coupable qu'elle voulait employer pour vous ravir à moi... Je vous ai vue morte, Juliette; le bandeau est tombé; ce n'était plus une femme que j'avais devant moi, c'était une mégère, une Canidie; j'ai poussé un cri, je me suis élancé sur mon cheval, et me voilà, Juliette; je renais, je commence à vivre.

Une vie nouvelle commençait aussi pour Juliette, elle était plus heureuse qu'elle n'avait osé l'espérer, elle sentait que son bonheur à venir ne serait troublé par aucun retour fâcheux, Anatole était à elle et il n'avait jamais été à une autre. Elle ne se repentait pas d'avoir été généreuse; que madame d'Herbois demeurât à Clairvaux, qu'elle revînt habiter Rodez, que lui importait maintenant? Une barrière insurmontable était élevée entre la femme de l'agronome et M. de Linant.

Cependant M. Frétôt n'était pas satisfait; il avait voulu en vain faire naître un petit procès criminel, avoir un prétexte pour arrêter madame d'Herbois, et susciter ainsi une cause qui aurait eu un grand retentissement dans l'Avey-

ron, puisque la femme de M. le préfet aurait été le témoin principal; il était aussi fort mécontent de la manière au moins leste avec laquelle M. le préfet l'avait mis à la porte de chez lui... M. Frétôt! un homme d'honneur! Et se souvenant du dégoût et de l'horreur même qui s'étaient emparés de madame de Linant lorsqu'elle avait craint de se retrouver face à face avec M. Ernest de Meyran, il résolut de lui ménager ce petit désagrément; il fit donc entendre à M. Ernest qu'il avait des ordres très-sévères, et qu'il serait obligé de le traiter durement dans le trajet de Rodez à Paris.

— Mais, dit-il, M. le préfet peut, d'un mot, adoucir votre position, et me prescrire de vous traiter avec ce qu'on appelle des égards. — Je n'ai rien à attendre de M. de Linant, répondit Ernest, il ne m'aime pas assez pour adoucir ma position. — Mais madame? dit Frétôt.

M. Ernest avait d'abord redouté la vue de Juliette, mais il s'était bien vite familiarisé avec sa position; il niait d'ailleurs le crime qu'on lui imputait, et comptait se présenter à madame de Linant comme une victime des erreurs et de l'arbitraire de la police; il sollicita donc la grâce de voir un instant Juliette.

— Ma chère Juliette, dit M. de Linant à sa femme, il n'en est point de M. Ernest comme de madame d'Herbois; le crime dont on l'accuse, il ne l'a point commis envers nous et nous n'avons ni le pouvoir, ni le droit de nous montrer généreux. — Je ne veux pas voir cet homme, s'écria Juliette, sa présence me ferait horreur, et, grand Dieu! ne serais-je pas réduite à rougir devant lui. — Vous, Juliette, rougir devant quelqu'un? — Hélas! n'a-t-il pas été le témoin des seules paroles coupables qui me soient jamais échappées?

L'entrevue sollicitée fut refusée, et, au grand soulagement de Juliette, M. Ernest quitta l'hôtel de la préfecture, et prit, sous bonne escorte, le chemin de Paris.

La position des deux époux était si nouvelle pour eux qu'ils étaient l'un et l'autre à leur premier jour de noces,

et que M. de Linant s'étonnait de ne pas se trouver dans son appartement solitaire, tandis que Juliette semblait confuse d'avoir chez elle un homme qui avait le droit de n'en plus sortir.

Mademoiselle Rose troubla de nouveau le tête-à-tête des deux époux :

— Madame est servie, dit-elle. — Je crois, dit M. de Linant, que ma femme veut bien aujourd'hui me donner à dîner.

C'était Rose qui servait toujours Juliette, durant le dîner, la femme de chambre parut embarrassée; Juliette crut comprendre que mademoiselle Rose avait quelque chose à dire. — Qu'y a-t-il, Rose? demanda Juliette. — Oh! madame, monsieur devait aller à la chasse? — Monsieur n'ira pas.— C'est, madame, que monsieur a donné l'ordre de changer les tentures de sa chambre à coucher, et comme on comptait sur son absence, les ouvriers se sont emparés de son appartement, et ils y travailleront toute la nuit.

Juliette baissa la tête en rougissant.

— Eh bien! dit Anatole, je demanderai l'hospitalité à madame de Linant.

La tabatière de buis.

A la fin de l'automne de 1811, M. de Bussière, que la goutte travaillait tous les jours davantage, résolut d'aller passer l'hiver dans le Midi. Il vendit la Folie-Bussière, retraite charmante, mais humide, à laquelle il attribuait une partie de ses souffrances, et partit pour Marseille, qu'il ne fit que traverser pour se rendre à Toulon, où un violent accès de goutte lui fit perdre la résolution de sortir de la France et de gagner Naples, cette ville bâtie

sur le tombeau d'une sirène, où la vie est douce et facile, où l'ardeur du soleil donne au sang une activité salutaire, qui dissipe ou du moins soulage les maux. Avant de quitter la ville embellie par le ciseau de Puget, M. de Bussière en visita les monuments et parcourut surtout l'arsenal qui renferme tant de choses faites pour étonner un Parisien. Un jour qu'arrêté devant la coque d'un vaisseau il regardait avec attention des calfats occupés à l'enduire de goudron, il fut abordé par un de ces malheureux qui portent une chemise rouge et traînent avec eux un boulet; un forçat lui présenta une tabatière de buis en lui demandant d'acheter ce fruit de son industrie; d'une main il offrait son petit chef-d'œuvre bien lisse et bien verni, de l'autre il ôtait son bonnet brun et laissait ainsi voir sa tête rasée; tout d'un coup le forçat poussa un cri :

— M. de Bussière! dit-il.

M. de Bussière leva la tête et regarda longtemps cet homme sans le reconnaître :

— Qui êtes-vous? lui dit-il. Je ne croyais pas être connu au bagne. — Ernest de Meyran, répondit le forçat en faisant un salut de bonne compagnie.

M. de Bussière baissa les yeux.

— Ah! monsieur, reprit Ernest sans aucun embarras, vous voyez une victime des erreurs de la justice et de la malice d'un vieil usurier, jointe à la perfidie d'une... d'une danseuse du grand Opéra : il faut être indulgent pour les dames. — Comment, monsieur, dit M. de Bussière, vous ne seriez pas coupable? — Je suis innocent, monsieur, comme l'enfant qui vient de naître, et sans cela que serais-je devenu? grand Dieu! Je n'aurais pas pu supporter la vie; c'est le sentiment de ma bonne conscience qui me soutient, c'est mon innocence qui me met au-dessus de mon malheur.

M. de Bussière était sceptique et grand admirateur de M. de Voltaire; il était très-loin de croire à l'infaillibilité des jugements humains; l'histoire de Calas se présenta confusément à son esprit.

— Comment, M. Ernest, vous n'aviez pas assassiné le mendiant Monti? — Pas plus que vous, monsieur. — Vous ne l'auriez pas volé? — Pas plus que vous, monsieur. C'est lui qui m'a volé, au contraire, ou du moins qui voulait me voler. — Expliquez-vous donc, Ernest, dit M. de Bussière, qui laissa voir sur sa figure le doute dont il était saisi. — Vous vous souvenez, monsieur, du jour où j'ai eu l'honneur de vous voir pour la dernière fois sur la route de Saint-Mandé? — Parfaitement. — Vous voulûtes bien me retenir à dîner et me donner une lettre pour le sous-préfet de Saint-Denis. Vous m'offrîtes même de l'argent avec une rare obligeance, et vous devez vous rappeler la délicatesse que je mis à vous refuser, car je n'ai jamais aimé à faire des dettes. — Je me souviens de tout cela, dit M. de Bussière. — Tout mon malheur, reprit Ernest, vient de ne vous avoir pas rencontré deux ou trois heures plus tôt. J'avais besoin d'argent le matin pour aller à Clermont, ainsi que je vous le dis, et comme je savais par madame de Renoncourt... — Jeannette Binet, à *l'Echeveau d'or*? dit M. de Bussière. — Comme je savais par Jeannette que Monti faisait l'usure, j'allai le trouver dans sa mansarde, et il me prêta mille écus sur une belle et bonne lettre de change de six mille francs. C'est le plus rude usurier de Paris que ce Monti, ajouta Ernest; nous nous étions séparés bons amis, lorsque mon malheur voulut que Jeannette vînt le trouver. Monti lui dit l'affaire qu'il venait de conclure avec moi; elle lui fit entendre que j'étais ruiné, que ses mille écus étaient perdus, et l'usurier furieux cria à l'assassin, se blessa au visage afin de se couvrir de sang, et se garda bien de montrer ma lettre de change. Croyez-vous, monsieur, qu'il y ait un homme plus malheureux que moi?... Oui, monsieur, il y en a un, ajouta encore Ernest d'un air hypocrite, c'est l'homme coupable, c'est le calomniateur, c'est Monti. Savez-vous, monsieur, ce qu'est devenu ce misérable?

M. de Bussière attacha ses regards avec attention sur

Ernest de Meyran, il examinait cette figure astucieuse, mais intelligente, hardie et humble en même temps; cet homme revêtu d'un costume infamant, qui traînait le boulet et qui néanmoins osait parler de son innocence, osait accuser la société d'erreur et d'injustice; il hésitait, il ne savait quel langage employer avec le fils d'un ancien ami si coupable ou si malheureux; et soit par bonté naturelle, soit par suite de cette indifférence où nous conduit le scepticisme, il se laissa aller à répondre aux questions du galérien.

— Monti, lui dit-il, il a déserté Saint-Roch; il est devenu l'associé de Jeannette, la mercière de *l'Echeveau d'or*. — Vraiment? — Oui, Ernest, et ils font de bonnes affaires; ils viennent d'acheter une maison rue de la Michodière. — Rue de la Michodière? dit Ernest, numéro 52, peut-être? — Oui, je crois que c'est cela même. — La maison de mon père, reprit Ernest; il ne leur manque plus que d'avoir la terre de Gaillon. — La terre de Gaillon? Mais attendez donc, Ernest, elle vient d'être achetée par Varennes, le marchand de vin de la rue Cérutti, un joli garçon qui a épousé Claudine, la femme de chambre de Juliette. — Claudine! Claudine! dit le forçat, elle a Gaillon! — Elle doit l'avoir à l'heure qu'il est. — Et moi! dit le forçat en baissant la tête. — M. Ernest, répondit M. de Bussière, c'est là le résultat nécessaire du travail assidu de Varennes et la suite naturelle que la fortune que lui a laissée son père. Si feu M. de Meyran s'était conduit en bon père de famille, il ne serait sans doute pas mort, et la terre de Gaillon lui appartiendrait encore; si vous-même vous n'aviez pas fait des lettres de change de six mille francs pour avoir mille écus, vous ne seriez pas ici.

Ernest convint de cette vérité.

— Monsieur, dit-il ensuite, vous voyez le misérable état où je suis réduit, et vous devez bien vous douter que j'ignore le sort des personnes au milieu desquelles je vivais autrefois. Et ma sœur... et Charlotte, est-elle tou-

jours à Rodez? — Oui, mais dans un état bien différent de celui où vous l'avez laissée. Après l'affaire du flacon, qui aurait pu devenir très-fâcheuse pour elle sans la générosité de ma pupille, elle a fait un voyage en Italie avec son mari, M. d'Herbois. Celui-ci a pris à Sienne de précieuses leçons d'un nommé Ricardi, un agronome distingué. M. d'Herbois est revenu dans l'Aveyron avec des recettes merveilleuses pour faire pousser les artichauts et pour donner aux asperges une saveur nouvelle; il les a si bien mises en pratique que ses affaires se sont dérangées. Madame d'Herbois, de son côté, dépensait beaucoup d'argent pour sa toilette, et, repoussée par les dames de Rodez, elle attirait chez elle les hommes et leur donnait à jouer. Le jeu ne lui a pas été favorable; elle a accéléré la ruine de son mari. On a vendu Clairvaux, on a vendu une belle maison qu'on possédait à Rodez, et M. d'Herbois est bien heureux d'être aujourd'hui le fermier de la terre dont il était autrefois le propriétaire. — Il est fermier! s'écria Ernest, M. d'Herbois fermier! — Oui, reprit M. de Bussière, et madame d'Herbois trait les vaches. On dit que le mari supporte son malheur avec assez de philosophie : il ne se plaint que de deux choses : de ne pas rentrer dans la somme de six mille francs que vous lui devez, avec les intérêts, et de n'avoir pas la croix d'honneur. — Il y avait à Rodez, dans l'hôtel de la préfecture, une petite femme de chambre que je n'ai pas oubliée... — Rose? dit M. de Bussière. — C'est cela même. — Rose a épousé Julien; elle est la femme de chambre de madame de Linant, et Julien est le valet de chambre de monsieur. — Et M. de Linant, demanda Ernest, est toujours préfet de l'Aveyron? — Du tout, M. et madame de Linant sont trop amoureux l'un de l'autre pour se distraire de leur amour. Anatole, que les nombreuses occupations de la préfecture éloignaient trop de sa femme à son gré, a donné sa démission; il habite avec Juliette la terre de Pontis; et riche, heureux, considéré, père de deux enfants, il passe l'hiver à Paris, l'été dans sa terre,

Juliette est la plus heureuse des femmes et des mères. Elle a renvoyé Béru, son ancien fermier, un drôle qui avait imaginé de séduire Anatole au moyen d'une vingtaine de billets de banque renfermés dans un dossier de procédure. Béru a été condamné à la prison pour corruption de juge. Grâce aux démarches de M. de Linant, on l'a rendu à la liberté, et il est meunier à Fosseuse, où il fait d'assez bonnes affaires. Sa fille est la plus jolie personne du pays, après Juliette bien entendu. J'habite la terre de Pontis trois mois de l'année, continua M. de Bussière, car j'ai vendu ma Folie, des maraîchers l'ont achetée, les beaux arbres sont tombés sous la cognée, le pavillon est par terre; on va faire venir les melons dans mes allées autrefois si bien sablées. Nous avons à Pontis un voisin très-aimable, le docteur Maillet; il est bon médecin, homme d'excellente compagnie, il monte à cheval avec Anatole, et il sait toute l'histoire scandaleuse de l'Opéra. C'est par son conseil que je suis ici à Toulon... Mais, Ernest, vous devez le connaître? — Je ne me le rappelle pas, dit Ernest. — C'était le médecin de mademoiselle Olympe du corps de ballet, madame de Renoncourt, ou plutôt Jeannette Binet, mercière à *l'Echeveau d'or*, qui maintenant a un autre nom. — Elle a encore changé de nom? dit Ernest. — Oui, mais cette fois par devant M. le maire. Jeannette était faite pour le commerce; les fonds de Monti ne lui ont pas été inutiles, en très-peu de temps, elle s'est enrichie. Alors un de ses camarades de l'Opéra, non pas un des dieux, mais un des demi-dieux de la danse, l'a recherchée en mariage. Jeannette était trop prudente et trop avisée pour confier son avenir à un personnage aussi léger. Il y a dans la rue Saint-Roch, à quelques pas de *l'Echeveau d'or*, un boulanger très-riche, nommé Joseph Noisi. Jeannette a fermé sa porte au danseur, et a épousé le boulanger. Elle se nomme aujourd'hui madame Noisi. — Elle doit être bien heureuse, puisqu'elle est riche! dit M. Ernest, avec un accent où perçait l'envie. — Bah! répondit M. de Bussière de cet

air insouciant d'un homme qui n'a jamais pu parvenir à dépenser ses revenus; bah! les richesses ne font pas le bonheur; ma sœur, qui la connaît de vue, dit qu'elle est avare comme feu Harpagon, et qu'elle n'a pas changé de robe depuis plus de deux ans. — Et madame votre sœur, demanda Ernest, voit-elle d'un bon œil sa belle-fille? — La belle-mère et la bru se voient, dit M. de Bussière, mais elles ne s'aiment pas; ma sœur prétend que Juliette lui a enlevé l'amour de son fils; ma pupille se plaint des froideurs calculées de sa belle-mère. Elles ne s'entendent que lorsque l'une est à Pontis et l'autre est à Paris; alors Juliette envoie à ma sœur des carpes de son étang, et les affaires vont le mieux du monde.

La conversation en était là, lorsqu'un forçat passa près d'eux, le regard fier et la démarche altière.

— Méfiez-vous de ce drôle, dit-il à M. de Bussière en désignant Ernest.

Ernest baissa les yeux et ne répondit pas à ces paroles injurieuses.

— Voilà un compagnon d'infortune qui ne vous aime pas, dit M. de Bussière.

M. Ernest attendit prudemment que le forçat se fût éloigné, puis il répondit à M. de Bussière :

— Je dois une partie de mes malheurs à ce misérable; c'est un agent de police; il me hait à la mort, sans que je puisse savoir précisément les motifs de sa haine. C'est lui qui m'a arrêté à Clairvaux, et ce sont ses dépositions qui ont contribué à me faire injustement condamner. Il se nomme Frétot; il a été quartier-maître d'un régiment dont il a emporté la caisse; il prêtait à usure à Paris dans une maison de jeu, et il se battait en duel contre ceux qui mettaient le moindre retard à le payer. Voici ce qui l'a amené au bagne : il avait fait une dupe à laquelle il avait escroqué beaucoup d'argent et qu'il avait ruinée, lorsque sa victime fit un héritage, et devint ainsi tout à coup immensément riche. Frétot, qui connaissait la signature du nouvel héritier, fait un faux; le jeune homme

paye. Le métier était bon, Frétôt fait un second faux; le jeune homme reconnaît la ruse et refuse de payer. Frétôt propose un duel, car c'est un homme d'honneur; tel est le titre qu'il a toujours pris dans le monde, et on ne le connaît ici que sous ce nom. Le jeune homme, au lieu de se rendre au bois de Boulogne, va chez le procureur impérial; il dépose une plainte; on arrête Frétôt, et l'homme d'honneur est condamné aux galères. Nous avons aussi parmi nous, continua Ernest, un nommé Jean Picaud, ancien garçon de bureau au ministère de l'intérieur, qui s'était emparé des vingt mille francs de Béru : ce qui a failli perdre de réputation votre neveu, M. de Linant... Ah! monsieur, ajouta encore Ernest les larmes aux yeux et se rapprochant de M. de Bussière, vous figurez-vous combien je suis malheureux d'être confondu avec de pareils misérables, moi qui n'ai rien à me reprocher? Car enfin, monsieur, j'ai emprunté à usure, c'est vrai, mais en agissant ainsi je n'ai fait tort qu'à moi-même : je n'ai jamais fait tomber un cheveu de la tête de Monti, monsieur; c'est la cupidité de ce vieux mendiant, jointe à la peur de perdre ce qu'il m'avait prêté, qui l'ont poussé à me calomnier et qui m'ont perdu. — Mais, dit M. de Bussière, comment expliquez-vous l'animosité de Jeannette, qui, en effet, vous a accusé? Vous avez été assez intimement lié avec elle; je ne vois pas quel intérêt elle a eu à vous perdre. — Monsieur, répondit Ernest en plaçant sa main sur sa poitrine, ceci est une erreur de ma jeunesse. Jeannette était jolie, je me suis laissé séduire par elle, il est vrai. Il faut vous avouer aussi que Jeannette, qui donnait à jouer dans la rue du Mont-Thabor sous le nom de madame de Renoncourt, m'a quelquefois mis de moitié dans son jeu, et que nous avons fait d'assez grands bénéfices. Cet argent elle l'a : libre, je pouvais le lui redemander d'un moment à l'autre : vous connaissez son avarice; elle m'a perdu pour se débarrasser d'un créancier.

L'air de franchise qu'affectait M. Ernest, la modération avec laquelle il parlait de ses calomniateurs, et surtout le

sentiment de son innocence qui le soutenait au milieu de ses adversités et lui faisait supporter son malheur avec constance, tout porta le doute dans l'esprit naturellement peu crédule de M. de Bussière.

— Jamais, reprit M. Ernest, je n'ai fait une action douteuse, jamais je n'ai manqué, je ne dis pas à l'honneur, mais encore aux devoirs qu'impose la délicatesse la plus exquise. — Eh bien! dit M. de Bussière, je reviendrai vous voir, Ernest; nous reparlerons de tout cela, et si vous parvenez à me convaincre de votre innocence, vous trouverez en moi un défenseur aussi ardent qu'utile, soyez-en persuadé. Je trouverai le moyen de vous rendre à la société.

M. de Bussière prit ensuite la tabatière que lui offrait toujours Ernest, il l'examina avec attention; c'était un ouvrage commun et qui paraissait sorti des mains d'un tourneur ordinaire.

— C'est vous, Ernest, qui avez fait cette tabatière? — Oui, monsieur, c'est moi-même.

M. de Bussière mit la tabatière dans sa poche, et en échange il donna sa bourse à Ernest.

— Ce garçon est innocent, se disait-il en quittant l'arsenal, comme il le dit lui-même, il a été la victime de l'avarice combinée d'un vieil usurier et d'une jeune harpie, à qui tous les moyens sont bons pour conserver l'argent qu'elle a une fois mis dans sa poche... Mais je suis là; je sais bien que Juliette et Anatole, qui ont la plus mauvaise opinion d'Ernest, feront la mine : n'importe! je verrai l'archichancelier, on reviendra sur cette affaire; elle a été mal jugée. Dans quel monde nous sommes, grand Dieu! Rien n'est à sa place; le vice est récompensé, la vertu est punie. Eh bien! je n'irai pas à Naples et je retournerai à Paris pour faire une bonne action.

M. de Bussière en était là de son monologue, et il allait rentrer dans son hôtel, lorsqu'il fut abordé par un des gardiens de l'arsenal :

— Monsieur, lui dit-il homme, c'est vous qui venez

de causer pendant une demi-heure environ avec le numéro 1750? — Qu'est-ce que c'est que le numéro 1750? — Un nommé Ernest de Meyran. — Ah! très-bien : cela est vrai. — Eh bien! monsieur, voudriez-vous bien me dire quelle heure il est?

Quoiqu'un peu surpris de cette demande, M. de Bussière chercha sa montre dans son gousset. La montre était absente.

— Je n'ai pas ma montre, monsieur. — Je le crois bien, la voilà : c'est le numéro 1750 qui vous l'a volée. — Ernest de Meyran m'a volé ma montre? — Eh! sans doute, il a été assez longtemps proche de vous pour cela. C'est un des filous les plus adroits du bagne. Le numéro 2500 vous a dit de vous tenir sur vos gardes, mais vous n'en avez pas tenu compte. — Le numéro 2500? — Oui, un nommé Frétôt. Regardez donc si vous avez toujours le camée qui ce matin attachait votre chemise.

Le camée était absent comme la montre.

M. de Bussière reprit ses bijoux et récompensa le gardien.

— Allons, allons, se dit-il, il ne faut pas croire un galérien sur parole; la justice n'est pas si injuste qu'on le croit au premier abord, et chaque chose est à peu près à sa place dans le meilleur des mondes possibles.

Le lendemain il partit pour Naples.

FIN.

OUVRAGES SOUS PRESSE :

LA COLOMBE

1 volume

Par Alexandre Dumas.

MÉMOIRES DE TALMA

PAR

ALEXANDRE DUMAS.

—

BRIN-D'AMOUR

PAR

Henry de Kock.

CERISETTE

PAR

Paul de Kock.

—

PARIS ET LA PROVINCE

2 volumes,

PAR AN.....L ET J. TERÉGUL.